

This book was produced in EPUB format by the Internet Archive.

The book pages were scanned and converted to EPUB format automatically. This process relies on optical character recognition, and is somewhat susceptible to errors. The book may not offer the correct reading sequence, and there may be weird characters, non-words, and incorrect guesses at structure. Some page numbers and headers or footers may remain from the scanned page. The process which identifies images might have found stray marks on the page which are not actually images from the book. The hidden page numbering which may be available to your ereader corresponds to the numbered pages in the print edition, but is not an exact match; page numbers will increment at the same rate as the corresponding print edition, but we may have started numbering before the print book's visible page numbers. The Internet Archive is working to improve the scanning process and resulting books, but in the meantime, we hope that this book will be useful to you.

The Internet Archive was founded in 1996 to build an Internet library and to promote universal access to all knowledge. The Archive's purposes include offering permanent access for researchers, historians, scholars, people with disabilities, and the general public to historical collections that exist in digital format. The Internet Archive includes texts, audio, moving images, and software as well as archived web pages, and provides specialized services for information access for the blind and other persons with disabilities.

Created with hocr-to-epub (v.1.0.0)

Google This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online. It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover. Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you. Usage guidelines Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying. We also ask that you: + Make non-commercial use of the files We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for Personal, non-commercial purposes. + Refrain from automated querying Do not send automated queries of any sort to Google's System: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help. + Maintain attribution The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it. + Keep it legal Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe. About Google

Book Search Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

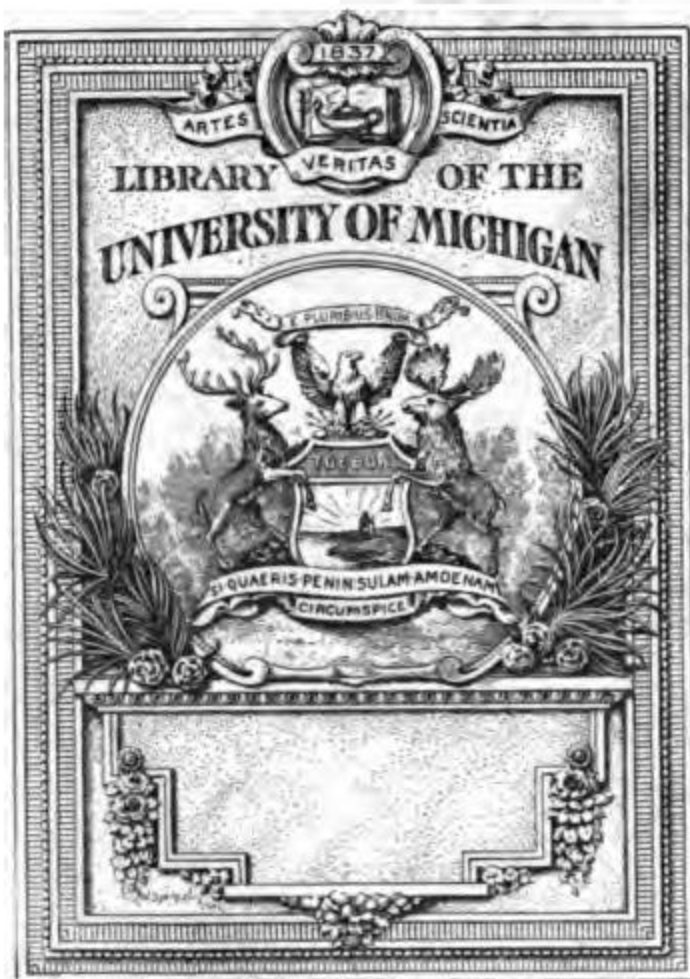
Google A propos de ce livre Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne. Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public. Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains. Consignes d'utilisation Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées. Nous vous demandons également de: + Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial. + Ne pas procéder à des requêtes automatisées N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter Nous encourageons pour la réalisation de ce type de

travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile. + Ne pas supprimer l'attribution Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas. + Rester dans la légalité Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère. A propos du service Google Recherche de Livres En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

A

933,467





84E

1792



The text on this page is estimated to be only 24.70% accurate

'T THÉÂTRE COMPLEI DE EMILE AUGIER DB
L*ACADâHIB FRANÇAX8B 1

The text on this page is estimated to be only 4.25% accurate

F. ÂrR-Ân. — IlfPRlM7RlB DB L'ONT. {9 C

The text on this page is estimated to be only 16.94% accurate

THÉÂTRE COMPLET DE EMILE AUGIER DE l'académie
française I LA CIOUS nN HOHHB DB BIEN»— L* AYENTURLàRB —
L*HABIT VERT GABRIELLE — LE JOUEUR DE FLUTB ^> c nr}[
PARIS CALMANN LÉVY, ÉDITEUR ANCIENNE MAISON MICHEL
LÉVY FRÈRES 3, RUE AUBER, 3 1882 Droits d« reproduction et de
tradootion rétervèii

The text on this page is estimated to be only 12.12% accurate

sous L'INVOCATION DE MA MERE BIEN-AIMÉE '■ i

The text on this page is estimated to be only 14.30% accurate

• • LA GIGUE COMÉDIE EN DEUX ACTES, EN VERS
Représentée pour la première fois, à Paris, sur le Sbcono THiATaB-
pRAnçiu, le 13 mai 1844, et reprise à la CoMioiB-FaAifÇAisi.

The text on this page is estimated to be only 14.00% accurate

LA MéuOIRE TÉNÉHÉE DE MON GRAND-PiRB PIGAULT-
LEBRUN

The text on this page is estimated to be only 16.24% accurate

PERSONNAGES CLINIAS (15 ans). PILRIS (de 40 à 45 ans).
CLÉON, (id.) L'INTENDANT DE GLINIÀS. HIPPOLTE (16 us). La
ecèas eat à Athènes, dans la maison de Cliniat. «^

The text on this page is estimated to be only 28.22% accurate

LA GIGUE ACTE PREMIER. Une chambre dans la maiaon- de
Clinîas ; meubles antiques ; à la gauche du spectateur, une table chargée de
flacons et de fruits^ SCÈNE PREMIÈRE. CLINIAS, GLÉON

8 LA CIGUË. PARIS. 0 l'homme surprénant Qui s'inquiète
encore de la chose publique. Et croit nous divertir par de la politique!
CLÉON. Laisse-moi fachever brièvement PARIS. Merci ; Je ne veux pas
savoir ce qu'on fait hors d'ici. Buvons à nos amours ! CLINIAS. Toujours
la même histoire ! D'amours, je n'en ai pas. PARIS. ^ Eh bien, buvons pour
boire. CLINIAS. Je n'ai pas soif. PARIS. Ni moi ! Mais la belle raison ! La
soif vient en buvant lorsque le vin est bon. Et toi, Cléon, non plus ? Oh ! les
joyeux convives ! Foin des fronts soucieux et des coupes oisives ! Je boirai
donc tout seul. Après avoir bu. Généreuse liqueur ! Ton vin, Clinias, est
bon comme ton cœur. CLÉON. Heureux qui peut en dire autant, et sans
blasphème Pour le vin qu'il déguste ou pour l'ami qu'il aime ! PARIS.
Certes ! — nous possédons tous trois ce bonheur-là. L'existence superbe et
douce que voilà ! •

ACTE PREMIER. Comme, à Técart des sots, et quoi qu'en ait
Tenvie, De festins en festins s*écoule notre vie ! Pas de parents gênants;
personne à ménager; De l'or, et l'appétit qu'il faut pour le manger ; Une
amitié sans fin et des amours sans suite... Qu'avait donc à pleurer le
bonhomme Heraclite? CLINIAS. C'est la centième fois que tu tiens ce
propos, Et je vais y répondre une fois en deux mots : Cette existence douce
et superbe m'ennuie ; Je la trouve assommante ; et, pour changer de vie, Je
vais me tuer. PARIS et CLÉON. Hein? CLINIAS. C'est pour vous
l'annoncer Que ce matin chez moi je vous ai fait passer. CLÉON. Hélas!
que dis- tu là? CLINIAS. Je dis que la ciguë Donne une mort paisible et
sans douleur aiguë, Et que je veux la prendre après souper, ce soir. CLÉON.
Â ce fatal projet il faut au moins surseoir. CLINIAS. Fatal projet, pourquoi?
La mort n'est effroyable Que lorsqu'elle nous prend quelque bien regrettable
; Mais moi, pour qui la vie est un long bâillement. J'ai raison de mourir et
dois mourir gaîment. Rien ne vaut un regret dans tout ce que je quitte.
PARIS. Les dés, Tamour, la table ont pourtant leur mérite. I. 1.

IO LA GIGUE. CLLKI^àS. Je ne suis plus gourmand pour trop
ravoir été, Et, pour avoir trop ri, je' n'ai pto de gaîté. Les dés ne comptent
plus puisque, jouew inerte, Je ne m'émeus pas plus du- gain que de la perte.
Les femmes... c*esl^ totijours cette difformité De beauté sans esprit, ou
d'esprit sans beauté. PARIS. Moi, je suis moins subtil. Quand une tête est
belle. Je ne m'informe pas du tout de sa cervelle, Et je tiens celle-là quitte
de tous bons mots Dont l'œil est amoureux, amoureux le propos. CLINIAS.
Je veux qu'à la beauté, moi, l'esprit soit en aide. Et la sotte m'ennuie à l'égal
de la laide. CLÉON. Si Tamour ne t'est rien, du moins est-il permis De
croire que tu tiens compte de tes amis? CLIKIÂS. Mes amis... mais c'est
vous, et vous ne m'aimez guère. Je n'ai pas là-dessus de reproche à vous
faire, Et vous avez raison; car je n'ai pas, je croi. Beaucoup plus d'amitié
pour vous que vous pour moi» PAItlS. Le mot est gracieux ! CléÔK. Le
sentiment fort tendre ! CLINIA8. Par des dehors polis à quoi bon se
surprendre ? Voici plus de six mois que j'aspire au moment De vous dire à
tous deux tout cri» mon sentiment

AUTJi: PREMIER. Il Je le répète donc, nous ne nous aimons guères; Et de fait qu'avons- nous de commun, hors nos verres? Quelle fidélité nous sommes-nous fait voir? Quel service rendu? confié quel espoir? Vous vous croyez unis, ô débauchés candides, Par des clianso'iis à boire et des bouteilles vides ! Beaux liens, par Pollux! Apprenez en deux mots Que l'amitié se fonde ailleurs qu'autour des pots. Qui pense, après souper, à son voisin de table? CLÉON. Si notre compagnie est si désagréable, Cherche d'autres amis, au lieu de te tuer. CLINIAS. Que des honnêtes gens je me fasse huer? Vous savez comme moi quelle loi nous rassemble; Car nous aurions mis fin à l'ennui d'être ensemble Si nous n'avions senti,. chacua de son côté, Que nous sommes réduiktà notre intimité, Que du doigt par la ville aux enfants on nous montre, Et que comme une peste on fuit notrje rencontre. PARIS. Ne vas-tu pas mourir parce que des pédants. Quand tu les saluais* t'auront fait voir les dents? CLIWIAS. Non pas; mais ennuyé de moi comme des autres. Sachant, hélas! par cœur mes bons mots et les vôtres^ Me trouvant si stupide au fond, que, sur ma foi. Je ne connais que vous plus stupides que moi ; Ayant goûté de tout, et n'ayant plus au monde Nul objet désirable où mon espoir se fonde ; Las du vice, et pourtant à ce point corrompu Que je doute s'il est pire que la vertu, Je m'en vais de la terre où plus rien ne m'amuse^ Et Minos voudra bien accepter pour exousA

12 LÂCIOUE. Que j'étais dégoûté de Thomme, et curieux D'aller voir de combien en diffèrent les dieux, PARIS. Imite-moi plutôt que mourir : à ton âge, Je m'ennuyais aussi de mon libertinage : Je bus obstinément, et bientôt j'éprouvai Que l'ennui s'écoulait avec le vin cuvé. GLINIAS. S'abrutir ou mourir? c'est une même chose ! Nous prenons le remède à différente dose. Chacun selon sa force ; et, par même raison Que tu prenais du vin, je prendrai du poison. CLÉON. Oui, mais n'as-tu le choix que d'un moyen extrême? Ce qui te lasse, ami, me lasse tout de même. Mais je ne me vais pas mettre à mort pour cela. Ni non plus imiter l'éponge que voilà... Je vais me marier. CLINIAS. C'est faire en homme sage ; Ta nature, en effet, te poussait au ménage : C'est ton lot ; tu naquis pour vivre chichement, Et tes fils riront bien à ton enterrement. CLÉON. Pourquoi? CLINIAS. Le bien d'un ladre est une bonne prise« CLÉON. Hein? qu'entends tu?... CLINIAS. Je suis en humeur de franchise;

ACTE PREMIER. U sd tont. J'entends que ta nous as fait voir
bauché fort sage à manger son avoir; prenant part égale à nos réjouissances,
n ménageais une inégale aux dépenses; enfin tu n*as pas la seule qualité tste
aux libertins, la générosité, voulons tous les deux nous retirer du vice, noi
par lassitude, et toi par avarice ; ne pouvons donc pas prendre un même
chemin, i sors par la mort comme toi par l'hymen. CLÉON. irrais te
répondre en d'autres circonstances ; l est plus pressant. . . CLINIAS. Ah !
trêve aux remontrances : i tout ce qu'on peut me dire en pareil cas, is
m'obligerez en ne le disant pas. CLÉON. I peut-on voir mourir un ami sans
qu'un fasse pour l'en empêcher? Toi-même, à notre place... CLINIAS.)irais
sagement, et sans tant discourir, îi vous vous tuez, c'est qu'il vous plait
mourir > lant de votre gré dans la sombre demeure, avez vos raisons pour
avancer votre heure j, ifin c'est une chose évidente de soi l doit permettre
aux gens leur plaisir, quel qu'il soit. PARIS. meurs par gaîté, je n'ai plus rien
à dire. CLÉON. un amusement qu'on ne peut t'interdirc. PARIS. réfères la
mort à nous? A ton souhait.

14 LACIGUÈ. CLiON. Nous nous consolerons d'un ami qui nous hait. GLINIAS. ^ Vous le prenez tous deux ainsi qu'il le faut prendre. / A ce peu d'embarras j'étais loin de m'attendre,. l Je vous en remercie, et pour remerciement / Je vous compte laisser mon bien par testament. CLÉON. Généreuse amitié ! GLINIAS. Pour ce que je vous donne? Je n'ai pas de parents, et ne connais personne. Une clause, d'ailleurs, que vous saurez bientôt, Vous fera bien gagner à chacun votre lot; Vous ne me devrez rien. PARIS. Quel homme! GLINIAS. Assez d'affaire. Montrons-nous jusqu'au soir plus fous qu'à l'ordinaire! Ma résolution m'a rendu ma gaité ; Je me sens rajeuni : fêtons ma liberté! Et toi, dieu sans mémoire, et qui veut qu'on oublie, Bacchus, délivre-nous de la mélancolie. Et fais, pour rappeler un jour de mon bon temps^ Que ces flacons soient pleins de rires éclatants! PARTS et GLÉON. A Bacchus! CLINIAS. Compagnons, une esclave d'Asie Dont mon vieil intendant m'a donné fantaisie.

ACTE PREMIER. i6 Et qu'il est ce matin parti pour m'acheter, Va venir. PARIS. Par Vénus! nous allons la fêter! CLINIAS. Pour jouer de la lyre elle est, dit-on, unique. CLÉON. Boire est doux, mais plus doux est de boire en musique. CLINIAS. Elle a seize ans à peine ; elle danse à ravir. PARIS. Le sort plus à souhait ne pouvait nous servir • La voici. SCÈNE II. 1.ES MÊMES, L'INTENDANT, HIPPOLYTE. l'intendant. Cher seigneur^ l'esclave. PARIS. Qu'elle est belle! CLÉON. Admirable, en effet. — Combien te coûte-t-elle? l'intendant Un talent. CLÉON. Un talent ! c'est cher.

. ' 10 LA CIGUË. PARIS. Tant de beauté A trop haut prix d'argent
peut-il être acheté? Vois ces pieds si mignons, cette main si petite?
Comment la nommes-tu, Callimaque? l'intendant. Hippolyte. GLÉON. Quel
est son pays? l'intendant. Chypre. CLÉON. Endroit deux fois divin Qui
produit Hippolyte et produit le bon vin I Mais un talent, pourtant, qui vaut
soixante mines... PARIS. Mais dis-moi quels cheveux plus noirs tu
t'imagines ! Quels yeux plus languissants... s'ils n'étaient pas baissés^l
Levez-les donc, la belle? CLINIAS. Allons, c'en est assez. Hemets-la,
Callimaque, aux mains accoutumées. Qu'on la pare de fleurs, de robes
parfumées, et qu'on nous la ramène. L'intendant lort avec Hippol^Ya

ACTE PREMIER. ^ SCÈNE III. PARIS, GLINIAS, CLÉON.

CLINIAS. Eh bien, elle vous plaît? PARIS. On n'en peut inventer de plus belle à souhait. CLINIAS. Vous apprendrez sans peine alors sous quelle clause De ma succession mon testament dispose : C'est que vous lui ferez la cour concurremment, Et que pour héritier j'écrirai son amant. CLÉON. Tu nous donnes pour juge une petite fille? CLINIAS. Il me plaît. PARIS. Une enfant qui sort de la coquille? Une sotte? CLINIAS. Tout juste. PARIS. Et pour peu que mon ne Ne soit pas de son goût, me voilà rainé? CLINIAS. Tu ras dit.

18 L'ÀxOIGUIfi. CLÉON. Je serai riche ou pauvre, à sa guise,
Pour on peu plus ou moins qu& j'ai de barbe grise? CLINIAS. Sans doute.
CLÉON. C'est absurde, et nous aimons bien mieux Que tu fasses toi-même
un. choix entre nous deux. CLINIAS. Je suivrai, s'il vous plaît, mon goût et
non le vôtre. N'ayant pas d'amitié pour l'un plus que pour l'autre, Je serais à
choisir dans un grand embarras, Et j'en sor&k ma gloire en ne choisissant
pas.. PARIS. Plutôt que nous remettre à ce fol arbitrage, Fais un partage
égal entre nous. CLINIAS. Un partage ? Que la chose aille avec cette
simplicité ? Que vous ayez mon bien sans l'avoir acheté ? Non pas.
CLÉON. Trouves-tu donc si peu de récompense A faire des heureux? et la
reconnaissance... CLINIAS. La vôtre est ambiguë, et, sans être exigeant. Je
n'en aurais pas là, je crois, pour mon argent. Gardez-en pour ailleurs
l'incertaine monnaie : Moi, je veux être sûr du plaisir qxre je paie. paus.
Quel plaisir est-ce donc que tenir en suspens?...

■^■●^■^^■^ ACTE PREMIER.)% CLINIA.S. Celui, mes bons amis, de rire à vos dépens. Car imaginez- vous rien de plus ridicule Que de vieux écoliers rendus à la fêrule, Forcés, quoi qu'ils en aient, et malgré leur dé^it, D'applaudir un tendron des sottises qu'il dit, Et, pour en conquérir les faveurs disputées, Ramenant au combat leurs grâces éreintées? PARIS. Et tu crois que je vais te servir de bouffon ? CLINIA6. J'en suis sûr. Mais attends pour me connaître à fond. Je me promets de vous un plus grave spectacle; Je veux que, rencontrant l'un dans l'autre un obstacle, Tous deux âpres au gain, sur la proie acharnés. Dans de honteux débats vous soyez entraînés; Qu'enfin cette amitié, qui semble inébranlable, Tombe du premier choc ainsi qu'un mur de sable. Et que vous demeuriez tous les deux ennemis Du dernier compagnon qui vous était permis. PARIS. Que t'avons-nous donc fait? Oui, c'est une vengeance. CLINIASv Tu l'as dit. Vous aver surpris mon innocence ÂU seuil du bon chemin que déjà je suivais, Et m'avez sans respect poussé dans le mauvais. Grâce à vous, ma fierté native s'est flétrie ; Vous l'avez froidement tournée en raillerie. Et mon honneur, tremblant sous votre cuisant fouet, A force de se taire, est devenu muet !

iO LÂCIGUE. Grâce à vous, la débauche, effroyable maîtresse
Qui vieillit promptement tous ceux qu'elle caresse, Et ne les lâche plus
quand elle les a pris, Enveloppe mon cœur de ses mille replis, Et sa
séduction, par le dégoût suivie. Me rend enfin la mort meilleure que la vie.
C'est pourquoi je me venge autant que je le puis. Vous avez fait de moi le
méchant que je suis; Ne vous plaignez donc pas si, dans ma gratitude, Je
vous veux en mourant léguer la solitude. PARIS. Quel serpent avons-nous
réchauffé dans nos seins! Tu ne jouiras pas de tes méchants desseins; Nous
refusons ton legs... non pas qu'on se soucie De ta haine impuissante et de ta
prophétie, Mais parce qu'il serait honteux de te devoir^ Arrès un mépris tel
que tu nous Tas fait voir. GLINIAS. Refuses-tu, Cléon? CLÉON. Je serais
sans excuse De ne refuser pas, lorsque Paris refuse. CLINIAS. Peut-être
verrez-vous la chose d'un autre œil Quand vous aurez cuvé ce magnifique
orgueil. Mais ayez bien ceci présent à la mémoire. Que ma succession
ressemble à la victoire, Qu'on ne la gagne pas sans combat hasardeux, Et
que, pour un combat, il faut être au moins deux. C'est pourquoi l'un de vous,
acceptant seul ma clausQ N'aurait rien à prétendre au bien dont je dispose,
Et j'en aimerais mieux enrichir le public. Cela dit, consultez entre vous. 11
sorU

ACTE PREMIER. SI SCÈNE IV. CLÉON, PARIS. PARIS.

Basilic] Vipère! faux amil mauvais cœur! vile^^engeancel Je te méprise aussi! Voyez-vous l'insolence? Vouloir nous abaisser au rôle d'histrions !

CLÉON. Et ne pas s'en cacher, sûr que nous consentions* PARIS. Mais ses méchancetés tournent à notre gloire, Et c'est le plus brillant endroit de notre histoire : Je n'ai pas réfléchi ! CLÉON. Je n'ai pas hésité! PARIS.

L'honneur a parlé seul, et seul fut écouté. C'est bien , Cléon ! c'est beau I c'est grand et magnanime ! Mon amitié pour toi s'accroît de mon' estime.

CLÉON. Nous perdons un ami; mais sa perte nous sert A nous rendre tous deux l'un à l'autre plus cbers. PARIS. Resserrons donc ces nœuds que

Clinias croit rompre, Et montrons-lui des cœurs que rien ne peut corrompre.

CLÉON. Ce sera dignement répondre à ses mépris.

PARIS. Embrassons-nous, Gléon. CLIÉON. Embrassons-nous, Paris. PARIS. Va, garde ton argent, Clinias ; ta richesse Ne pourrait nous donner un tel moment d'ivresse. CLÉON. Auprès du pur bonheur d'une belle action. Que sont trois cents talents de ta succession ? PARIS. Trois cents? CLÉON. Trois cents talents. PARIS. Le triple de mes dettes I CLÉON. Laisse à tes créanciers calculer ces sornettes. PARIS. Je ne me doutais, pas ûq toute, ma T«rtu. Peste ! trois cents talents I CLÉOK. T'en repentirais-tu? PARIS. Fi 6 onc, Cléon ! — Et toi? CLÉON. Moi I que le ciel m'en garde ! C'est toi seul, cher ami, que ce refus hasarde; Et que tes créanciers soient satisfaits ou non,

The text on this page is estimated to be only 27.51% accurate

ACT I PREMIER. Ce n'est eart» pas moi qa^Us mettnat juiposoii.
BABIS. Tiens, je n'j jwi'iî^ pte. CI.ÉOS. Bon! jamais ta n^ penses. N'ont-ils
pas obtum ecmtre toi deux sentences ? P J L & I S. On le dit. CLÉO5. Eh bien
donc ? PARIS. Eh bien? CLéo3r. Si Qiniias Par ses conditions ne nous
outrageait pas. Tu sortirais d'affaire arec son héritage, Tu serais libre !
PÀBIS. Libre ! oui ; mais il nous outrage ! CLÉOX. Sans doute ; car enfin
c'est pour nous bafouer Qu'il nous donne ce rôle amoureux à jouer... Et
l'amour, en effet, est grotesque à notre âge. PABIS. Nullement ! Tu ferais
très-bien ton personnage. Ton œil est vif, ton air dégagé, sans apprêt, Et ce
n'est pas de toi que Clinias rirait. CLÉON. Ma foi! de toi non plas : jamais,
qu'il m'en souvienn^ Je. n'ai vu de fraîcheur comparable à la tienne.

21 L'ACIGUfi. Je ne sais, mais tu prends de l'âge sans vieillir.
PARIS. Toi, plus heureux encor, tu semblés embellir. CLÉON. Mais alors,
nous pourrions, sans être ridicules... PARIS. Sans doute 1 ce n'est pas Tobjet
de mes scrupules. CLÉON. Eh quoi donc? PARIS. C'est qu'il semble assez
ignoble et bas De feindre pour de l'or un amour qu'on n'a pas. CLÉON. Ma
foi! moi, j'aimerais volontiers Hippolyte; Elle a l'œil noir. PARIS. Très-noir
!... l'épaule d'Aphrodite I CLÉON. La main comme un enfant ! PARIS. Le
col fin, le bras rond. CLÉON. Une taille de nymphe ! PARIS. Et le plus joli
front ! CLÉON. Quelle conquête, hélas! nous perdons I... PARIS. Quel
dommage Qu'à nous en abstenir la fierté nous engage !

AGTB PREMIER. 25 * GLÉON. Peut-être^ en pareil cas, des gens moins orgueilleux Ne renonceraient pas si vite à de tels yeux... Ils se diraient^ peut- être avec quelque justesse, Qu'il faut mettre en amour moins de délicatesse, A l'objet de ses vœux courir par tout chemin, A travers le devoir et le respect humain, Franchir tout, fouler tout, et, pourvu qu'on arrive, Ne pas s'inquiéter, quelque mal qui s'ensuive. PARIS. C'est aussi ma maxime, et pour des yeux moins doux 6 me suis fait jadis cent fois rouler de coups. CLÉON. Sur quoi ces raisonneurs te répondraient, sans doute, Que, si tu t'es risqué jadis coûte que coûte. Tu serais un grand fou lorsqu'il n'en coûte rien... PARIS. C'est vrai ! CLÉON. Lorsque tu peux même y gagner du bien... PARIS. C'est vrai ! CLÉON. Que refuser dans cette conjoncture, Ce serait de l'honneur dépasser la mesure ; Qu'en scrupules surtout la saine raison veut Qu'on fuie également le trop et le trop peu. PARIS. Que, si l'un n'est pas beau, l'autre est une sottise. CLÉOX. Que nous sommes des sots enfin... I. 2

28 LA CIGUË. Or ça donc, vous allez, puisque c'est convenu.
Vous disputer la fille avec mon revenu ? CLÉON. Oui, mais je crains Paris ;
je sais comme il procède, Et que, pour son amour, c'est son argent qui
plaide» PARIS. Bon ! pour cette éloquence il se sent enrouté. GLINIAS. Il
sera défendu de tenter Danaé. CLÉON. Comme il importe aussi de cacher à
l'esclave Qu'elle tient en ses mains un intérêt si grave, De peur que la
friponne, étant juge absolu, N'aille prévariquer et taxer son élu... PARIS. Je
promets le secret. CLÉON. Moi de même. CLINIAS. Silence! Elle vient»
SCENE VI. Les Mêmes, HIPPOLYTE. GLINIAS. Quel effroi dans cette
contenance! As-tu peur des désirs qu'excitent tes appas ? Sois beUe
hardiment, ma fille, et ne crains pas

80 L'ACIGUË. Apprenez, pour avoir votre pudeur à Taise, Qu'on ne veut vous contraindre à rien qui vous déplaîse. Ainsi remettez-vous de vos craintes sur moi, Et, pour l'heure, écoutez quel sera votre emploi. Voici deux... jeunes gens, dont chacun s'imagine Vaincre l'autre d'esprit comme de bonne mine ; Ils en ont fait gageure, et tous deux ont voulu Que l'heureux vainqueur soit qui mieux vous aura plu. Prêtez-leur donc Toreille en toute complaisance. D'ailleurs, comme il nous faut ce soir votre sentence, Vous n'aurez pas longtemps à supporter leur cour ; Et l'ennui, si c'en est, ne durera qu'un jour. Je vous laisse avec eux« U sorU SCÈNE vir.

HIPPOLYTE, CLÉON, PARIS. HIPPOLYTE. Oh! le digne jeune homme!
CLÉON. Pour sa délicatesse Athènes le renomme.^ HIPPOLYTE. Mon destin se relâche un peu de sa rigueur; Car» pour avoir un maître, où le trouver meilleur f PARIS. Un maître à vous, madame, à vous dont le sourire^ Sur quiconque vous voit établit votre empire I Si quelqu'un doit ici pleurer sa liberté, Ce n'est pas vous... CLÉOX. C'est moi, dans vos fers arrêté*

ACTE PREMIER. 31 PARIS, à part. Est-il fade ! CLÉON.

Croyez que votre servitude, Laissant votre âme libre, est encor la moins rude. Lorsque la mienne hélas!... PARIS. S'étendant sur mon cœur, M'ôte jusqu'au pouvoir de haïr mon vainqueur. CLÉON, à part. Joli! Haat. Si mon étoile, une fois favorable, Faisait tant, que mon cœur vous parût acceptable... PARIS. Si mon astre natal, une fois bienfaisant, Me donnait de ne pas vous sembler déplaisant... CLÉON. Je voudrais entourer votre chère existence De prodigalités et de magnificence... PARIS; Je vous entourerais de soins si délicats, Que de m'avoir choisi vous ne gémiriez pas... CLÉON. Bijoux, fêtes, enfin tout ce qu'aime une femme, Vous l'auriez... PARIS. Vous auriez tous les trésors de Tame. HIPPLYTE, à part. Quelle ôAiciktioRl Qn'ont-ils donc parié?

32 LACiGUEf. PARIS. Je vivrais pour vous seule, et, du monde oublié, Je voudrais, dans un coin ignoré de la terre, De nos belles amours dérober le mystère... CLÉON. Moins pasteur que Paris, je voudrais, an rebours, A la barbe des gens étaler nos amours, Les promener partout, triomphantes et folles... PARIS. Oh ! tu fus de tout temps généreux en paroles. CLÉON. Quant à toi, j'en conviens, c'est la première fois Oue je t'entends louer le mystère et les bois. PARIS. Si vous vous confiez, madame, à sa promesse... CLÉON. Si vous croyez un mot de sa délicatesse... PARIS. Vous vous étonnerez de n'en voir sortir rien... CLÉON. Sachez que ce berger est le plus grand vaurien ! PARIS. Ah! c'est ainsi?... Sachez que ce prodigue est l'homme Le plus sage qui soit et le plus économe. CLÉON. Gerte on ne me voit pas, comme toi, sans raisop De festins monstrueux encombrer ma maison... «■ PARIS. Mais, lorsque par hasard j'en encombre la mienne, Aux monstrueux festins tu prends ta part sans peine.

ACTE PREMIER. 83 CLÉON. ut ; mais du moins je ne reproche pas mes compagnons je donne de repas. PARIS. lent eux plutôt qui t'en feraient reproche ! as dont jamais l'abondance n'approche;)u cinq méchants plats en forme de hrouet, les arroser du vin de cabaret... CLÉON.)p fort à la fin ! PARIS. Si bien que ta cuisine Taffreux séjour de déesse Famine lrtions plus à jeun que nous n'étions venus. CLÉON. PARIS. Fi ! la colère est l'arme des vaincus ; moi plutôt, sans jeter feux et fiararaes, éboulement de grosses épigrammes. CLÉON. sre est féconde... PARIS. Agite tes grelots. CLÉON. PARIS. Sois libéral au moins de tes bons mots. CLÉON. ute, cher Paris...

34 LA CIGUË. PARIS. Tu dois en être riche Depuis un si long^ temps que tu t'en montres chiche. CLÉON, A tes dépens on peut rire aussi... PARIS. J'y consenfi^ Puisque tu ne peux rien faire qu'à mes dépens ! Allons, ris si ta peux... GLÉON. Ah! tu veux que je rie ? Sachez donc que ce flttx de grosse raillerie Lui vient de Clinias, et qu'il n'est pas confits De lui prendre les mots dont il ne se sert plus, Gomme un valet galant la défroque du maître. Voilà mon épigramme, à moi... J'ai ri! PARIS, à part. Le traître I Haat. Pour les pauvres toujours les riches sont voleurs I CLÉON. Celui-ci t'appartient... les autres sont meilleur». PARIS. Si j'emprunte des mots, tu ne serais que sage D'emprunter à quelqu'un de moins laid un visage. Quels yeux ! quel front ! quel nez ! CLÉON. Oui-dà, te crois-tu mieux 1 Voyez cet Adonis! quel nez! quel front! quels yeux!.. PARIS. Quoi qu'il en soit, Cléon, ménage les injures.

ACTE PREMIER. SS CLÉON. Est-ce qu'on peut jamais t'en dire
^e trop dures? PARIS. Sais-tu que mon défaut n'est pas d'être endurant ?
CLÉON. Sais-tu que ton courroux m'est fort indifférent? PARIS. Prends
garde I HIPPOLYTE, à part. Allons chercher quelqu'un qui les sépare. Elle
sort. PARIS. Sac d'êcus! GLÉON. Sac à vin ! PARIS. Vieux ladre I vieil
avare ' CLÉON. Vieil ivrogne! PARIS. Silence ! ou je te romps les os.
CLÉON. Va, je ne te crains pas, j'ai bon bras!... PARIS. Et bon dos!*

36 LA CIGUË. SCÈNE VIII. Les Mêmes, CLINIAS. CLINIÀS.
Battez- vous sur la proie I arrachez-vous la somme! Bien : raffermissez-moi
dans le mépris de riomine. TOUS DEUX, à part. Cl i nias I CLÉON. Tu me
vois... CLINIAS. Je te vois interdit D'accomplir aussitôt ce que j'avais
prédit. Continuez, allons ! CLÉON. Tu nous fais i «justice De nous croire
tournés vers un but d'avarice. CLINIAS. Et qui vous a poussés dans cet
emportement, Si ce n'est l'intérêt ? PARIS. Qui ? l'amour. CLINIAS. Ahi!
vraiment? CLÉON. Oui, l'amour ! Hippolyte est charmante, et je l'aime.
PARIS. Nous l'aimons.

ACTE PREMIER. K7 CLINIAS. Et de là cette fureur extrême?
PARIS. Sans doute. CLINIAS. Le détour n'est pas trop maladroit, Mais ce
n'est pas à vous de vous moquer de moi. CLÉON. Nous ne nous moquons
pas... PARIS. L'esclave est adorable : Si donc nous Tadorons, qu'est-ce là
d'incroyable ? CLINIAS. Voilà qui va fort bien... un libertin blasé, D'un
véritable amour se prétend embrasé I CLÉON. Libertin. •• justement :
l'habitude du vice Nous livre sans défense aux yeux d'une novice ; Fais
donc attention, mon cher, que jusqu'ici La courtisane fut notre unique ^ouci,
Et que nous ne savons par nulle expérience De quelles voluptés est pleine
l'innocence ! CLINIAS. C'est vrai, pourtant I PARIS. Qu'un front où brille
la candeur, Et qu'un maintien confus promettent de bonheur, Et sont forts à
troubler, par leurs grâces tremblantes, Un homme habitué chez les femmes
galantes I CLINIAS. Vous parlez de bon «eus, vraiment, et vos discours 1. 3

38 LA CIGUË. Me persuaderaient presque de vos amours. Quoi ! de vos cœurs éteints une simple mortelle A pu faire jaillir encore une étincelle ! Bienheureux garnements en qui tout n'est pas mort. Vous valez mieux que moi, vous pouvez vivre encor ! PARIS. Et même assez longtemps. GLINIÀS. Quelle étrange puissance Est-ce donc que les Dieux mettent dans Tinnocencet PARIS. Les Dieux te le diront, mon cher, c'est leur secret. CLÉON.' Les Dieux n*y sont pour rien ; Hippolyte a tout fait. GLINIAS. Vous transformer ainsi? quelle magicienne ! Il faut que je la voie et que je Tentretienne; Et si ce beau portrait par vous n'est pas flatté, Je lui veux faire un don , . CLÉON. Lequel î CLINIAS. La liberté ! CLIÉON. L'affran'.ir? — ô Plutus! voyez comme il gaspille [Une fille si chère ! PARIS, Une si belle fille 1 CLÉON. C'est un talent de moins dans ta succession.

ACTJB PREMIER. 8» PARIS. Il Teut faire en sa vie une belle action. CLINIAS. Moi? — Celle qui vous a tous deux séduits doit être Une femme pour tous dangereuse à connaître. Je la veux affranchir pour que sur mes neveux Elle exerce à son gré le charme de ses yeux ; Que, loin de leur foyer domestique, elle entraîne Tous les fils de famille à sa voix de sirène, Et pousse incessamment mes chers concitoyens A perdre leur santé, leur repos et leurs biens... Je l'affranchis, enfin, parce qu'elle est funeste, Et que, si je pouvais, j'affranchirais la peste. A l'œuvre donc I -^ Cherchons Tesclave, et de ce pas La courons affranchir devant les magistrats. Venez! CLiON. Tu peux sans.nou's gaspiller ta fortune; Quant à moi, je ne sors jamais qu'au clair de lune. CLINIAS. Ah! PARIS. S'il n'est pas midi, certe il n'en est pas loin* Et le soleil et moi ne nous fréquentons point. CLINIAS. Vous craignez de gâter votre teint, j'imagine? Pour moi, qui ne veux pas séduire Proserpine, Je m'en vais bravement m'exposer au grand jour. Adieu! fraternisez jusques à mon retour. ^K^

40 LàGIGUU. SCÈNE IX. CLÉON, PARIS. PARIS. Il nous nargue, Gléon. Consens-tu qu'il nous croie Ennemis par son fait et qu'il en ait la joie ? CLÉON. Nous ennemis, Paris? pour quelques mots!... fi donc! On m'a souvent drapé de bien autre façon ! PARIS. D'ailleurs je n'ai parlé que par plaisanterie De ta lésine. GLÉON. Et moi, de ton ivrognerie. PARIS. Je n'en crois pas un mot dans le fond. CLÉON. Moi non plus. PARIS. Certes de ton argent tu ne fais pas abus ; Mais dans l'occasion tu montres ta largesse. CLÉON. Tu bois souvent sans soif, mais point jusqu'à l'ivresse. PARIS. Je veux louer partout ta générosité. CLÉON. .Je ne douterai plus de ta sobriété.

ACTE PREMIER. 41 PARIS. Que rien donc n'interrompe une amitié si belle. CLÉON. Oublions la discorde... PARIS. Et de notre querelle Viens noyer la mémoire au cabaret du coin. CLÉON. Mais... je n'ai pas ma bourse... PARIS. Il n'en est pas besoin. Je pairai. CLÉON. Non... je suis honteux... PARIS. Viens sans vergogne ! A part. Voilà de mon vilain!. CLÉON, à part. Voilà de mon ivrogne ! Ilf sortent.

ACTE DEUXIÈME Même décor. SCÈNE PREMIÈRE.

HIPPOLYTE, CLINIAS. CLINIAS. Non, de grâce, parlons d'autre chose.

HIPPOLYTE. Ehl seigneur^ De quoi puis-je parler, sinon de mon bonheur?

CLINIAS. Je ne mérite pas... HIPPOLTTB. Que je vous remercie? Vous m'entendrez pourtant, malgré la modestie. CLINIAS. C'est trop...

HIPPOLYTE. Résignez-vous, ne pouvant Tempêcher. De mo& bonheur faut-il que je m'aille cacher!

ACTE DEUXIÈME. 43 CLINIAS, à part. Tant de reconnaissance, à la fin m'embarrasse. HIPPOLYTE. Comme selon nos cœurs tout prend une autre face I Ce palais, qui m'avait paru triste à l'abord, Est charmant à présent que j'ai changé de sort; Et depuis que je peux rentrer dans ma patrie, Il semble que le ciel d'Athènes me sourie. CLINIAS, à part. Elle ne paraît pas trop sotte en vérité ! Haut. Quel emploi ferez-vous de votre liberté? HIPPOLYTE. Je partirai demain pour Chypre. CLINIAS. Quoi! si vite? HIPPOLYTE. Ma mère pleure. CLINIAS. Oui-dà! votre mère, Hippolyte? N'est-il pas là-dessous quelque gentil amant Qu'il ne vous fâche pas de revoir promptement? HIPPOLYTE. Non, seigneur. CLINIAS. Sur ce point les filles sont discrètes; Mais Chypre est, je le sais, un pays d'amourettes... HIPPOLYTE. Alors vous en savez plus que moi. CLINIAS. Bon! tant mieux^

44 LACIGUE. Tant mieux pour mes amis qu'ont enflammés vos yeux. HIPPOLYTB. Vous vous moquez de moi? CLINIAS. Jamais je n'en impose J Ils m'ont> chacun à part, recommandé leur cause : Et je dois vous prier, pour suivre ma leçon, De voir toute la grâce et tout l'esprit qu'ils ont. HIPPOLYTB. C'est tout vu. CLINIAS. Quel coup d'oeil! Eh bien, que vous en semble? HIPPOLYTB. Mais ce sont vos amis, cher seigneur, et je tremble... CLINIAS. Parlez d'eux comme si je ne les aimais pas. HIPPOLYTB. Pour être franche, alors je les trouve un peu... CLINIAS. Fats? HIPPOLYTB. Non, ce n'est pas le point. CLINIAS. Et quoi donc? malhonnêtes? HIPPOLYTB. Tïon, je les trouve un peu... Comment dire? CLINIAS. Un peu bêtes?

ACTE DEUXIÈME. 45 HIPPOLYTE. Non, le terme est trop dur, seigneur; tout leur défaut Est de ne pas avoir autant d'esprit qu'il faut Pour en avoir assez ; et c'est vraiment dommage : Car s'ils en avaient plus, ils en feraient usage ; Et ce que Ton regrette en leurs menus propos N'est pas le bon vouloir de dire de bons mots. CLINIAS. Fort bien! et leur visage? HIPPOLTE. En exacte justice, n leur a déjà fait, je crois, trop de service Pour que l'on soit surpris de ce qu'il est usé. CLINIAS, à part. Ces imbéciles-là ne m'ont pas abusé. L'agréable maltresse! Haut. Ainsi, cette gageure? HIPPOLTE. Ils sont tous deux égaux d'esprit et de tournure. CLINIAS. A ces deux malheureux je vais donc annoncer Qu'à l'espoir de vous plaire il leur faut renoncer? HIPPOLTE. Absolument. CLINIAS. Le coup leur en sera bien rude. HIPPOLTE. Bon! de tels compliments n'ont-ils pas l'habitude? CLINIAS. Ils en ont essuyé sans être plus confus ; K 3.

46 LA CIGUË. Mais comme assurément la douleur d'un refus Se mesure aux attraits de celle qui le donne^ Ils n'en ont pu subir un si dur de personne l HIPPOLYTE. Seigneur ! CLINIAS. Non, tant de grâce et d'aimable gaitô Jamais ne s'est vu joint avec tant de beauté ; On ne sait plus par où vous charmez, et Ton doute Si c'est par ce qu'on voit ou par ce qu'on écoute. HIPPOLYTE. Seigneur ! CLINIAS, à part. J'étais bien fou de chercher autre part De quoi me divertir avant Je grand départ ! Mieux que mes deux marauds cette belle rieuse Adoucira mon heure et la fera joyeuse... Et qui sait? si j'en crois son œil vif et mutin, Je pourrai vivre encor jusqu'à demain matin! HIPPOLYTE. Vous méditez, seigneur? CLINIAS. Sur un sujet très-grave C Je regrette le temps où vous étiez esclave. HIPPOLYTE. Ah! seigneur, d'un bienfait doit-on se repentir? CLINIAS. Peste soit du bienfait qui vous laisse partir ! Que n'ai-je encor le droit, ce droit qu'à la légère J'ai quitté, de vous voir toujours ma prisonnière ! Ah! que s'il était temps, vous n'emporteriez pas Loin de mon cœur charmé tant d'esprit et d'appas I

ACTE DEUXIÈME. 17 HIPPOLYTE. Vous VOUS calomniez par trop de flatterie. CLINIAS. Non; que je sois pendu si c'est galanteriel le voudrais vous pouvoir retenir en ces lieux, Car, — écoutez-moi bien, je suis très-sérieux : — Je vous aime! HIPPOLYTE. Aussi vous? C'est donc que je votis aime 1 Est pour les Athéniens le compliment suprême ? On rencontre une femme, et, pour louer ses yeux. On n'a d'autres moyens que s'en dire amoureux? A Chypre, mon pays, jamais on n'exagère. Et nous aimons surtout un compliment sincère. CLINIAS. Parlons donc franchement ; je l'aime mieux aussi, Et suis las de jouer à l'amoureux transi. Je vous avoûrai donc, et d'un cœur véritable, Que, sans

48 LA CIGUË. D*ici là, le plaisir, sans quoi tout est chimère,
Embellirait vos jours... HIPPOLTTE. Où donc es-tu, ma mère? CLINIAS.
Votre mère est trop loin pour en apprendre rien. HIPPOLYTE. Oui, je vois
que je suis bien seule et sans soutien. Allez, seigneur, allez, poursuivez
votre offense, Sûr que personne ici ne prendra ma défense. CLINIAS, à
part. Hein? HIPPOLTTE. Hélas ! si quelqu'un eut osé m'outrager. C'est sur
vous que j'aurais compté pour me venger. De revoir mon pays vous devant
l'assurance, le croyais simplement, dans ma reconnaissance. Que vous
m'accorderiez votre protection. Pour honorer en moi votre bonne action.
CLINIAS, à part. Me serais-je trompé? HIPPOLTTE. Jusqu'où va cet
outrage ! Vous m'insultez malgré ma faiblesse et mon âge, Vous m'insultez
malgré ces liens, chers à tous, La sainte parenté du bienfait entre nous ;
Enfin, honte plus grande, impiété plus haute! Vous m'insultez chez vous,
moi libre, moi votre hôte. CLINIAS. Assez ; épargnez-moi, car mon front a
rougi. Oui, j'ai stupidement et lâchement agi :

ACTE DEUXIÈME, 49 J'aurais dû voir combien vous différez des autres, Et sur leurs sentimens ne pas juger les vôtres. Mais un cœur qu'ont changé les penchans dissolus, Rencontrant la pudeur, ne la reconnaît plus ; Et c'est le châtement terrible qu'il s'apprête, De n'être plus jamais touché par rien d'honnête ! Votre mépris m'est dû pour ma brutalité ; Mais si j'ai par hasard de vous bien mérité, Soyez compatissante, et, je vous en conjure, Payez-moi le bienfait par l'oubli de l'injure. Pourrez-vous l'oublier, dites ? HIPPOLYTE. C'est déjà fait ! Je ne me souviens plus, seigneur, que du bienfait. CLINIAS. Merci ; mais maintenant fuyez cette tanière Indigne d'abriter une vertu si fière... Cléon ! . . . laissez-nous seuls ; mais ne quittez ces lieux Qu'après avoir reçu mes suprêmes adieux. Hippolyte sort à l'instant que Cléon entre. SCÈNE II. CLINIAS, CLÉON. CLÉON. Hippolyte me fuit ? Ses faveurs indécises Ne sont... CLINIAS. Écoutez bien : si jamais tu t'avises De lui dire un seul mot contre l'honnête té. Ou de lever sur elle un regard effronté

10 LA CIGUË. Ta sauras de quel poids peut être ma colère.
CLÉON. Hein? Tu ne veux donc plus que je tâche à lui plaire? CLINIAS.
Non. CLÉON. Quel est ce caprice? Encore expliquons-nous. CLINIAS. Tu
ne mérites pas de toucher ses genoux. Paris entre et reste au fond, CLÉON.
Vertueuse à ce point? Mais pour ton héritage Nous laisses-tu toujours
pendre à son arbitrage ? CLINIAS. Ce qu'elle ordonnera sera bien ordonné.
« CLÉON, à part. Frappons donc les grands coups, ou je suis ruiné. Haat.
S'il est vrai qu'Hippolyte est si digne d'estime, Je la voudrais avoir pour
femme légitime. PARIS, s'avançant. Ah ! triple fourbe ! CLÉON. En quoi!
PARIS. Tu la veux épouser Pour qu'elle ait intérêt à te favoriser. CLÉON.
Cette imputation, mon cher ne m'atteint guère. CLINIAS. Pardon, elle f
atteint pleinement^ au contraire.

ACTE DEUXIÈME. 51 CLÉON. Ai-je donc fait, pour être en butte à ce soupçon, Comme ce cher Paris, vœu de mourir garçon? Après un pareil vœu, s'il changeait de pensée, il serait convaincu d'une âme intéressée... Mais moi!... PARIS. Va! ne crains rien de ma rivalité. Pour m*enrichir un peu, vendre ma liberté 1 J'aurais honte ! CLÉON. Pas moi! le célibat m'ennuie ; Il convient à vingt ans quand tout rit dans la vie ; Mais lorsque l'âge, auquel le cœur même est soumis, A refroidi nos goûts, dispersé nos amis. Alors le célibat, morne, désert et rude, N'est plus la liberté, mais bien la solitude. CLINIAS. Hélas! GLÉON. Chaque saison appdrte ses besoins. Et rhomme qui toujours conserve mêmes soins, Et s'obstine, malgré les progrès de son âge, Dans sa jeune habitude et son libertinage, Ressemble, vieux garçon, à ce fol entêté^ Qui grelotte en hiver dans son manteau d'été. Je veux me marier pour fuir cette détresse. Et n'en suis pas honteux du tout, je le confesse. Je rencontre une fille, où je trouve tracé Le portrait idéal si longtenlps caressé. Belle, de douce humeur, d'une vertu farouche ; Vite je la destine à Thonneur de ma couche ; Et quoi qu'elle ait d'argent avec tons ses appas, Je prends le tout ensemble, et je n'en rougis pas.

52 LA GIGUE. CLINIAS. Peut-être as-tu raison. CLÉON. Oui, rhymen est Tasile Des honnêtes amours et du bonheur tranquille. PARIS. Là là, je vais pleurer. CLINIAS. Tant pis pour toi, moqueur. Si son discours n'a rien remué dans ton cœur. Je t'avais mal jugé, Gléon ; ton âme est bonne : Pardonne mon erreur. CLÉON. Hélas ! je la pardonne. CLINIAS. Va trouver Hippolyte et lui donne ta foi. Elle est mal prévenue encore contre toi ; Mais elle reviendra d'un jugement sévère Quand tu lui parleras comme tu viens de faire. PARIS. Autant vaut sur-le-champ nommer Gléon vainqueur ! Le moyen que je lutte avec un époux ? CLÉON. Gomment donc ? n'est-tu pas si joli, qu'Hippolyte Entre mon hyménée et ton amour n'hésite ? PARIS. Tu triomphes, Gléon ; mais tu t'y prends trop tôt, Gar je puis épouser comme toi, s'il le faut. J'aime assez Hippolyte, et suis assez peu sage Pour la disputer même au prix d'un mariage.

ACTE DEUXIÈME. 63 CLINIAS. Pour t'enricllir un peu, vendre ta liberté ! PA.RIS. C'est la femme que j'aime avec avidité, Non l'argent. Il n'est pas de liberté qui tienne : Comme épouse ou maîtresse, il faut qu'elle soit mienne. A part. Mais Cléon le paiera de m'avoir embâtô D'un amour légitime à perpétuité. CLINIAS. As-tu bien réfléchi ? PARIS. J'épouse à l'aveuglette ; Et qu'Bippolyte soit honnête ou malhonnête, Elle est belle, et vaut bien, pour ne la perdre pas. Que l'on coure le sort du triste Ménélas... Enfin, pour parler net, ma vie en peut dépendre, Et tu me permettras au moins de la défendre. CLINIAS. Eh bien, soit, disputez sa main, si toutefois Hippolyte entre vous consent à faire un choix. Mais, puisque vous l'aimez d'une amour si profonde, Son époux aura plus que tout l'argent du monde ? PARIS et CLÉON. Oh I certes ! CLINIAS. Je veux donc, par un arrangement, Du vaincu, si je puis, adoucir le tourment. CLiON, à part. Qu'est-ce à dire ? CLINIAS. Je veux que tout mon héritag

54 LA CIGUË. De Tamant évincé devienne le partage : Ce sera^
je le sais^ dans un pareil malheur. Un faible contre-poids à sa juste douleur.
PARIS, à part. Se moque-t-il de nous? CLINIAS. Vous m'approuvez sans
doute? PARIS. C'est charmant ! CLÉON C'est parfait I PARIS, à part. Voilà
qui me déroute? CLINIAS. Je vais vous envoyer Hippolyte. CLÉON. Très-
bien. CUoiâS SCÈNE IIL CLÉON, PARIS. PARIS, à part. Voilà qui tourne
mal. . CLÉON, à part. Voilà qui ne vaut rien. PARIS, à part, regardant
Cléon de oâCÇ' Ce Cléon est si gros, si laid, que la pécore

ACTE DEUXIÈME. 55 Voudra me rendre heureux à toute force !
CLÉON, de même. Encore Si ce pauvre Paris était moins délabré I Mais
Tapparence, hélas ! qu'il me soit préféré ! PARIS, à part. Que ne puis-je un
instant endosser sa tournure, Et lui prêter un peu de ma désinvolture I
CLÉON, de même. Pourquoi suis-je, ou pourquoi n'est-il pas bien tourné?
Que n'ai-je ce profil d'amant infortuné ! PARIS, hant. Tiens, Gléon,
franchement, tu me fais de la peine, Et la facilité du triomphe me gêne.
CLÉON. Ah I bah ! PARIS. Oai, je te veux donner quelques avis Que tu te
trouveras fort bien d'avoir suivis. Des femmes n'ayant pas comme moi
l'habitude... CLÉON. Quoique sur un tel point j'aie un peu moins d'étude. Je
pourrai te payer ton conseil par le mien. PARIS. Et d'abord tu n'as pas de
grâce en ton maintien. Imite, situ peux, cette démarche molle; Laisse
languissamment tomber chaque parole; Vois comme en regardant je sais
cligner des yeux : Voilà ce qu'on appelle un homme gracieux I CLÉON.
Marche les reins cambrés, la tête droite ; en somme Imite-moi : voilà ce
qu'on appelle un homme 1

\ 06 LA CIGUË. Épargne-toi surtout ces clins d'yeux impudents...
PARIS. Évite de sourire à cause de tes dents. CLÉON. A cause de ton nez,
pauvre garçon, évite D'être vu de profil. PARIS. Chut I j'entends Hippolyte.
SCÈNE IY. Les Précédents, CLINIAS, HIPPOLYTE. CLINIAS, en entrant,
à Hippolyte. Écoutez-les du moins ; ils vous aiment ! HIPPOLYTE.
Vraiment? GLIRIAS, à Cléon et à Parb. Voici le juge, amis; plaidez
éloquemment; Vous avez en vos mains toute votre existence. CLÉON.
Merci, mais... laisse-nous... tu conçois... ta présence... CLINIAS. Vous
gêne? Soit, je sors. A part. Elle a les yeux trop beaux Pour choisir un époux
entre ces deux maraudeurs. u

ACTE DEUXIÈME. 57 SCÈNE V. CLÉON, HIPPOLYTE,
PARIS. CLÉON. Daignerez- VOUS, madame, excuser ma demande? Mon
mérite est petit et mon audace grande, Je le sais ; et je tremble avec un tel
rival Que mon ambition ne réussisse mal. HIPPOLYTE. Vous lui rendez
justice un peu tard, ce me semble. PARIS, à part. Justice? je lui plais I Haut.
G*est plutôt moi qui tremble, Quand je vois son mérite, et le peu que je
vauxl HIPPOLYTE. Touchante modestie et rare entre rivaux I CLiON. Ah!
c'est que je me vois comme je suisJ HIPPOLYTE, à part. Pauvre homme!
PARIS. Plains-toi donc ! ton visage est rond comme une pomme, Lorsque le
mien, hélas ! tristement allongé, Pourrait servir d'enseigne à tous les maux
que j'ai. HIPPOLYTE. Et quel mal avez-vous?

58 LAGIGUJË. PARIS. Un mal peu poétique : Mon médecin prétend que je suis hydropique. CLÉON. Ton médecin me semble un âne à triple bât : Hydropique jamais eut-il ventre si plat? Va, va, je te promets une vieillesse allègre. PARIS, piteusement. Les femmes, en effet, me trouvent un peu maigre. CLÉON. Cette maigreur est leste, et ne te messied point. Que je la troquerais contre mon embonpoint I PARIS. Es-tu fou, cher Cléon? un peu de corpulence Commande le respect, prouvant la tempérance ; Et quand je vois passer un homme au teint fleuri. Voilà, dis-je aussitôt, un excellent mari. Un mari qui fera le bonheur de sa femme ; Car la santé du corps marque celle de l'âme : La vertu seule est grasse, et les mauvais sujets Ont beau manger et boire, ils n'engraissent jamais. HIPPOLYTE. Vous ne vous flattez pas. PARIS. Jamais je ne déguise... Ah !, pour m'achever de peindre avec franchise, J'ai taquin, grondeur sans trop savoir pourquoi ; noueux à l'excès de dominer chez moi ; Je reste, tracassier comme une vieille femme... Ajoutez que je fais parfois des vers, madame. Le portrait n'est pas beau, mais quoi ! j'ai le désir Que vous me connaissiez avant de me choisir*

ACTE DEUXIÈME. 5» HIPPOLYTE. ilkatesse est pleine de
prudence ; & s'est émue nn peu trop à l'avance, inger est loin dont tous me
préservez CLÉON, à put.) suis perda ! PARIS, à part. Bon] nous sommes
sanvés! CLÉON. cbise me touche, ami, je veux la suivre. as masque à vos
yeux il faut que je me livre, 3 ; et je dirai, la rougeur sur le front, r
tempérament je suis un peu poltron. HIPPOLYTE. e Tavoûriez pas, s*il
était vrai. PARIS, à part. > Le traître I CLÉON. ne aversion dont je ne suis
pas maître : is les coups^ le sang me fait du mal à voir,) saigne pas du nez
sans m'émouvoir. HIPPOLYTE. eigneur. . . PARIS. Non, madame ; il raille
à sa manière : ae facétie aux braves familière. ^^j^ HIPPOLYTE. Aj le
prendre ainsi. PARIS. Pouvez-vous supposer . >s justes dédain il aille
s'exposer, .

60 LAGIGUE. Lai qui disait tantôt à qui voulait Tenlendre Que si vous Tévinciez, il s'en irait se pendre? GLÉON. Moi, me pendre!

HIPPOLYTE. Il serait fâcheux, sans contredit Qu'un homme si prospère en santé se pendit, Et j'en aurais pour moi de la douleur dans l'âme. CLÉON, & part. Ma figure lui plaît ! Hant. Rassurez-vous, madame : Quoi que vous décidiez de mon sort, je promets De ne me pendre pas... je ne me pends jamais! C'est bien plutôt Paris, dont l'ardente nature Dans la joie ou le deuil n'a jamais de mesure. Qui, si vous l'évinciezy serait homme à mourir.

PARIS. Je souffrirais beaucoup, mais quoi! je sais souffrir. CLÉON. Tu mourrais ! je connais ton cœur mieux que toi-même. Et moi, j'aurais tué le seul ami que j'aime ! Madame, épargnez-moi ce remords éternel ; Sauvez, sauvez Paris d'un désespoir mortel. HIPPOLTE. Mon embarras est grand, seigneur, car je suis bonne» Et ne voudrais causer le trépas de personne.

CLÉON. Viens-t'en, Paris ; laissons madame réfléchir. PARIS, à part. Un instant, je suis pris si je ne sais gauchir.

ACTE DEUXIÈME. 8] Haat. Si quelqu'un doit mourir pour vous avoir servie, Que ce -soit moi plutôt : je suis soûl de la vie; Et quand même j'aurais l'honneur de votre hymen, Je sens qu'il en faudrait finir quelque matin. Eh bien, l'occasion par le sort m'est fournie De mourir dès ce soir en bonne compagnie. Chacun est satisfait par cet arrangement : Gléon vivra; pour moi^ j'en mourrai plus gaiment, Et Glinias sera très-charmé que son ombre Trouve avec qui parler dans le royaume sombre. HIPPOLYTE. Clinias I Qu'est-ce à dire? PARIS. Êtes-vous sans savoir Qu'il va s'empoisonner? HIPPOLYTE. S'empoisonner ! PARIS. Ce soir. HIPPOLYTE. Vous raillez ? PARIS. Nullement. Viens, Gléon. HIPPOLYTE, les arrêtant. Tout à l'heure! AQéoa. Est-il vrai, dites-moi?... GLÉON. Quoi? que Clinias meure? Très-vrai; mais qu'à ce jeu Paaris veuille jouer, Non ; il vivrait mille ans plutôt que se tuer. I. «

62 LAGIGUK. HIPPOLYTE. Quoi, si jeune! si bon! quel
désespoir le pousse? PARIS. L'ennui, car autrement sa vie est assez douce.
CLÉON. Ce qu'il désire, il peut l'avoir avec son bien ; mais c'est son grand
malheur qu'il ne désire rien. HIPPOLYTE. Le voici : pas un mot. SCÈNE
VI. Les Précédents, GLINIAS. CLINIAS. L'heure avance, madame, Et je
venais savoir vers qui penche votre âme. HIPPOLYTE. Puis-je avouer,
seigneur, en présence des gens, • La haine ou l'amitié que pour eux je
ressens? Mépriser l'un, choisir l'autre en face, serait-ce Observer la pudeur
avec la poïtesse? PARIS. Nous sortons. Cléon et Paris font quelque pas
vers la porte. Cléon reYMot lartwnat m Hippolyte. GLÉON, bas à
Hippolyte. Songez bien que je suis un poltron. Prenez Paris,

ACTE DEUXIÈME. 63 PARIS) arrachant Cléon d'auprès
d'Hij^oIjrte. Je suis taquin, prenez Gléon. CLÉONi même jeu. J'ai mille
autres défauts. PARIS, même jeu. Demain tous seriez veuve. GLIÉON,
même jeu. N'en croyez pas un mot, et faites-en l'épreuve : Comment à votre
amour préférer le trépas ? Paris emmène Cléon. HIPPOLYTE, à part. Si
Clinias aimait, il ne mourrait donc pas? m SCÈNE VII. HIPPOLYTE,
CLINIAS. CLINIAS. Eh bien, qu'en dites-vous? HIPPOLYTE, après une
hésitation. Ce sont des cœurs honnêtes Qui méritent tous deux l'état que
vous en faites. Je ne sais qui choisir. Que me conseillez- vous? CLINIAS.
Je suis charmé qu'entre eux vous preniez un époux. HIPPOLYTE. C'est
d'après vos avis. CLINIAS. Je craignais, à vrai dire,

64 LAGIGUSr. Qu'il ne vous en coûtât un peu plus d'y souscrire,
Tant vous m'aviez pour eux montré d'éloignement HIPPOLYTE. Leurs
discours m'ont gagnée à votre sentiment. CLINIAS. J'en suis ravi.
HIPPOLYTE. Seigneur, je le crois. CLINIAS. Mais, madame. Lequel
d'entre eux?... HIPPOLYTE. Paris rendra, je crois, sa femme Heureuse.
CLINIAS. Quoi ! Paris, un pareil libertin ! Y songez-vous ? Un cœur depuis
vingt ans éteint ? Cet oubli de lui-même est fait pour me surprendre, Que,
sachant ce qu'il est, il ose à vous prétendre. HIPPOLYTE. S'il m'aime !
CLINIAS. S'il vous aime, il doit se souvenir Que son passé présage un
méchant avenir, Et, pour votre bonheur surmontant son envie A de plus
dignes mains confier votre vie. HIPPOLYTE. S'il déteste le vice, et, certain
d'en guérir... CLINIAS. Il n'en guérira pas, car il n'ose mourir ;

ACTE DEUXIÈME. W Et la mort seulement, au point où nous en sommes, De cette infection purge le cœur des hommes. Enfin, si j'ai toujours quelque crédit sur tous. Ce n'est pas ce bandit qui sera votre époux. HIPPOLYTE. Gléon vaudrait-il mieux? CLINIÂS. Gléon est encore pire. HIPPOLYTE. Vous disiez... CLINIAS. Oubliez ce que j'en ai pu dire. J'avais tort; retournez à Chypre, et que, du moins, Si vous aimez quelqu'un, d'autres en soient témoins. HIPPOLYTE, à part. Il m'aime 1 SCÈNE VIII. Les Précédents, L'INTENDANT, apportant u âgni, HIPPOLYTE, à part. Le poison I CLINIAS, à l'intendant. Déjà? l'intendant. N'est-ce pas l'heure Que vous m'avez marquée ? CLINIAS^ à part. Il est temps que je meure, I. 4.

66 LA CIGUË. Si je veax emporter mon secret avec moi.
l'intendant. C'en est donc fait? CLINIAS. C'est bien, laissez-nous*
l'intendant. Mais..« CLINIAS. Tais-toi! L'intendant sort. SCÈNE IX.
CLINIAS, HIPPOLYTE. CLINIAS. J'ai fait sur un vaisseau payer votre
passage, Et de Chypre demain vous verrez le rivage. Hippolyte, voici le
moment des adieux : Nous ne nous verrons plus sans doute. hippolyte^ à
part. Justes Dieux) Veut-il mourir encore ? Haat. Aimez-vous tant Athènes,
Que vous ne puissiez voir les régions lointaines T Chypre n'est pas si loin,
et ma mère, seigneur, A vous remercier aurait tant de bonheur 1 CLINIAS.
Pour un autre voyage il faut que je m'apprête, Un voyage plus long que de
Chypre ou de Crète.

ACTE DEUXIÈME. 67 si je goûte ici, pour la dernière fois,
douce présence et votre douce voix, rue part, croyez-m'en, que s'achève ma
vie, tre de mes vœux sera toujours suivie... i donc, le navire est prêt, le vent
est bon... HIPPOLYTE^ éclatant. ^ous me renvoyez pour boire ce poison J
CLINIAS. ous l'a dit? HIPPOLYTB, Paris. CLINIAS. Ne pouvait-il se taire
? le si nos adieux étaient trop doux à faire... is une panse. u'il VOUS a livré
le secret de mon sort, : donc maintenant pour ne pas voir ma mort.
HIPPOLYTK. à moins que d'avoir en partant la promesse 'ous vivrez.
CLINIAS. Et quoi! mon sort vous intéresse î ! cette existence, à l'instant de
finir, lut pas un regret, pas même un souvenir, ort est nécessaire ; il faut que
je périsse me tirer enfin de ce borbier du vice. HIPPOLYTK. lie je vous
dois tant... CLINIAS. Vous ne me devez rien . moi qui vous dois tout, et
vous le savez bien ;

68 LACIGUE. Je vous dois... un instant de ûerté qui m'enivre ; Je vous dois de mourir tel que j'aurais dû vivre ! Dans un dédain haineux mon cœur s'était serré Au spectacle des gens dont j'étais entouré, Et j'avais, méprisant compagnons et maîtresses, Laissé tarir en moi la source des tendresses. Enfin de ces méchants j'étais presque l'égal, Et n'avais plus de bon que la haine du mal, Quand vous êtes venue en mon orgueil aride Épancher la fraîcheur de votre âme limpide. Et mettre dans mon cœur, aux portes du tombeau, La douceur d'admirer quelque chose de beau.

HIPPOLTTE. Ah ! seigneur, vous vivrez ! votre âme raffermie Sans fléchir maintenant peut soutenir la vie ; Vous saurez, fatigué d'un spectacle odieux, Qu'il existe des cœurs où reposer vos yeux... CLINIAS. Il n'en existe qu'un, le vôtre, noble fille ! Mais vous allez revoir votre heureuse famille. Et quand vos pieds auront abandonné mon seuil, Je me retrouverais plus seul et plus en deuil Que si mon cœur jamais ne vous eût entendue, Car je vous connaîtrais et vous aurais perdue. HIPPOLYTE. Vous en rencontrerez une autre quelque jour Aussi digne d'estime et plus digne d'amour... Vous l'aimerez, seigneur, et connaîtrez près d'elle La paix d'une tendresse honnête et mutuelle. CLINIAS. Qui voudrait accepter l'hymen d'un débauché, Et les restes d'un cœur par le vice sédié ? Croyez- vous que jamais une vierge consente A mettre dans mes mains sa jeunesse innocente ?

ACTE DEUXIÈME. 69 A partt Elle se tait... Haut» Allez ! je fais bien de mourir, C'est le plus sûr repos où je puisse courir. Mais vous, dont l'âme encor n'a pas de flétrissure, Vivez longtemps, vivez tranquille autant que pure ; Soyez mère féconde aux bras d'un autre époux ; Et que puissent les Dieux, plus cléments envers vous, Unir à votre part d'heureuse destinée La part qu'ils me devaient et ne m'ont pas donnée ! Dites-vous quelquefois, au milieu du bonheur. Qu'en vous voyant plus tôt j'aurais été meilleur ; Que... Mais je perds courage en cet adieu suprême. Conservez ma mémoire... Il prend la coupe et la porte à ses lèvres. HIPPOLYTE. Arrêtez ! je vous aime ! CLINIAS, laissant tomber la conpe. Grands Dieux! l'ai-je entendu? Vous... vous... je suis aimé! HIPPOLYTE. n le faut bien. CLINIAS. L'espoir ne m'est donc plus fermé! Un bonheur inconnu vient d'entrer dans mon âme. Oh ! je veux être heureux, je veux vivre ! ô ma femme ! HIPPOLYTE. Mes parents sont à Chypre. CLIKIAS. Eh bien, tant mieux! quittons Ce désert qu'on appelle Athènes, et partons. Adieu, mes bons amis! Adieu, ville maudite ! Ta mère m'aimera, n'est-ce pas, Hippolyte?

70 LA CIGDE. Une famille à moi! Quelle joie! et comment Ai-je pu jusqu'ici vivre différemment? Mais je suis jeuane et peux réparer ma folie. Comme l'affliction facilement s'oublie! Mais vous repentez-vous déjà de mon bonheur? Quel silence! HIPPOLYTE. J'écoute, et m'applaudis, seigneur. SCÈNE X. Les Précédents, GLÉON, PARIS. CLÉON. Eh bien, la conférence est-elle terminée / CLINIÂS. Oui. PARIS. Mets-nous au courant de notre destinée; Ne nous fais pas languir. Suis-je l'heureux mortel...? A part. J'ai peur. CLINIAS. Non. CLÉON. C'est donc moi qui conduis à l'autel...? ▲ part. J'en étais sûr. CLINIAS. Non plus.

ACTE DEUXIÈME. 71 CLÉON. • Non plus ? Qui donc hérite ?
CLINIAS. C'est moi, mes chers amis, et j'épouse Hippolyte. Du monde
n'ayant vu que le mauvais côté, Du monde je m'étais promptement dégoûté ;
Mais loin de parcourir toute la joie humaine, Je n'étais pas entré dans son
plus beau domaine^ Et cette route ouverte au-devant de mes pas Est plus
longue que l'autre, et ne fatigue pas. Je veux la parcourir lentement avec
elle, Et sans vous. Adieu donc, car le bonheur m'appelle Et j'ai regret au
temps que je perds avec vous. Il sort avec Hippolyte. SCÈNE XI. CLÉON,
PARIS. Ils se regardent d'un air accablé, se rapprochent comme pour se
parler, et tout à coup. PARIS. Embrassons-nous, Gléon. CLÉON. Ah! bah!
embrassons-nous l'un l'autre DE LÀ GIGDI,

The text on this page is estimated to be only 15.25% accurate

m HOMME DE BIEN COMÉDIE EN TROIS ACTES, BN VERS
Kepréiontée ^or U première fois, à Paris, sur le Théâtre-Français, le 18
novembre 1845.

The text on this page is estimated to be only 12.67% accurate

A MON AMI HENRI DU CELLIEB

The text on this page is estimated to be only 14.91% accurate

PERSONNAGES FÉLINE (40 ans). BRIDAINÉ (60 ans).
OCTAVE (25 ans). ROSE (25 ans), femme de Féllna. JULIETTE (17 ans),
nièce de Bridame. Un DOMBSTIQUÉ. La scène est à Paris, de nos joaj%

UN HOMME DE BIEN ACTE PREMIER Un salon chez Féline.
SCÈNE PREMIÈRE. FÉLINE, seul. h ! qu'une conscience est un grand
embarras, t qu'on serait heureux si Ton n'en avait pas l n autre ne verrait ici
rien que d'honnête : i, je suis tellement scrupuleux, ou si bête, ne, pour
effaroucher mon honneur, il suffit ! U*aux méfaits du voisin je trouve du
proiit. ar quelle est autrement ma part dans cette affaire? auf le gain que
j'en tire, elle m'est étrangère, lue Juliette aime Octave, est-ce ma faute? en
rien; iu'Octave, d'autre part, soit un fieffé vaurien, >ui se rit de l'Honneur
des femmes et des filles, l traite ses noirceurs d'aimables peccadilles, 3 n'en
suis pas coupable; et, certes, ce n'est point

78 UN HOMME DE BIEN. Mon exemple qui Ta corrompu sur ce point. Moi qui n'ai jamais eu d'aventure galante Qu'en sortant du collège... avec une servante. Si donc il perd Juliette et ne réponse pas, Je ne suis nullement responsable du cas. — Oui,' mais, comme Juliette, une fois mal notée, Par notre oncle commun serait déshéritée. Et que j'y gagnerais cinquante mille écus. Ma conscience prend la mouche là-dessus^ Et m'objecte qu'on est le complice hypocrite Du mal qu'on laisse faire alors qu'on en profite. — A l'héritage entier j'ai cependant bien droit I L'honneur veut-il, — je dis Thonneur le plus étroit — Veut-il donc que dix ans de constance exemplaire Aux humeurs d'un vieillard restent sans un salaire ? Et quel vieillard encor ! Si rogue, si quinteux. Si bourru, si taquin et si sentencieux ! Ce que j'ai supporté de l'aigre personnage Eût été peu payé par tout son héritage; Et, parce qu'une nièce, où l'on ne songeait pas, Vient tout à coup tomber orpheline en ses bras. Parce qu'elle est mignarde et qu'elle le caresse. L'ingrat vieillard l'égale à moi dans sa tendresse. Et, mettant à néant mon dévouement ancien, Gomme son amitié veut partager son bienl... Par la corbleu! mon oncle, est-ce ainsi que l'on triche? — Mais, baste ! au demeurant je me trouve assez riche Pour relâcher un peu mon droit de sa rigueur Et d'un trait généreux me donner la douceur. Ce n'est pas un argent mal placé dont j'achète L'orgueil de me sentir et de me dire honnête, Et nul n'aura payé d'un tel prix, j'en réponds, Le beau droit de crier haro sur les fripons I Allons, tandis que rien n'est encore bien grave, Allons ouvrir les yeux à l'oncle sur Octave. n se lè?e et prend sM

A£T&PEBMIBR. t^ Ouf! je sois tout gaillard de ma belle action,
Et j'en refuserais, je crois, on million-..» Car, outre la ûertô dont elle
m'emplit l'âme, Elle me remettra^dans l'esprit de ma femme. SCÈNE II.
FÉLINE, ROSE. ROSE. Vous sortez? FÉLINE. M'allez-Yous demander où
je vais? ROSE. Chez votre oncle, toujours? FÉLINE. Vous le trouvez
mauvais? ROSE. Nullement, mon ami; je vous loue, au contraire : Votre
oncle, je le sais, est votre second père. FÉLINE. Second père, plus père
encor que le premier. ROSE. On est d'autant plus fils qu'on est plus héritier
*, Vous avez bien raison. FÉLINE. Je m'étonnais, madame. Que vous ne
m'eussiez pas encor fait d'épigramme

80 UN HOMME DE BIEN. ROSE. Qaoi! ma réflexion vous semble un méchant trait? Est-ce que par hasard elle vous atteindrait? Elle était générale. FÉLINE. Oui ! faites l'innocente ! ROSE. Pouvais-je deviner qu'elle vous est blessante? Il fallait, mon ami, m'en avertir d'abord, Que votre oncle à vos yeux n'était qu'un coffre-fort FÉLINE. Quoi, d'abord! mais jamais 1 c'est une calomnie! ROSE. Pourquoi donc soupçonner mes propos d'ironie. Alors? FÉLINE. C'est que je sais votre malignité A tout interpréter par le méchant côté. ROSE. Moi, mon ami? — Je crois que l'affection pure Vous met près de votre oncle en cette humble posture. FÉLINE. Eh non, madame!... ROSE. Non? Quel motif en ce cas... FÉLINE. Morbleu I Je vous dis : Non, vous ne le croyez pas. ROSE. Est-il, à votre avis, impossible d'y croire ? FÉLINE. Hein?

ACTE PREMIER. SI ROSE. Cette opinion n'est pas à votre gloire I FÉLINE. Aussi je ne dis pas... Vous moquez-vous de moi Morbleu I ROSE. Si VOUS criez, je vais me tenir coi« FÉLINE. Qu'il faut de patience et de philosophie !... Vous ne voulez donc pas que je me justifie ? ROSE. Et de quoi, s'il vous plaît ? FÉLINE. Mon Dieu I vous le savez. ROSE. Ma foi ! je ne sais rien, sinon que vous rêvez. FÉLINE. Puisqu'il faut parler net et rompre ici la glace, Je suis dans votre esprit un héritier 'apace, Là! ROSE. Sur quel fondement?... Est-ce que vos façons Ont donné lieu jamais à de pareils soupçons ? FÉLINE. Non pas ! ROSE. Eh bien, alors? FÉLINE, à part. Pas moyen de la prendre I Je me sens méprisé sans pouvoir me défendre. 1. S«

8^ UN HOMME DE BIEN. ROSB. Votre soumission au fantasque vieillard N'est que condescendance et que pieux égard ; Voilà ce que je crois. Ai-je tort ? FÉLINE. Non, madame. ROSE. Je suis bien sûre aussi que vous trouvez infâme Tout coureur d'héritage et flatteur de mourant Qui fonde son espoir sur la mort d'un parent. FÉLINE. n est vrai. A part. C'est pour moi ! Cet entretien m'assomme* ROSE. Si parmi nos amis vous aviez un tel homme, Ne vous croiriez-vous pas envers lui délié De tout devoir d'estime et de bonne amitié ? FÉLINE. Mais... oui.. A part* Ce préambule est mauvais, et je tremble..» ROSE. Gomme nos sentiments s'accordent bien ensemble ! Si j'avais un mari de cette bumeur, je croi Que j'aurais de la peine à lui garder ma foi. FÉLINS. Ob ! morbleu ! c'en est trop ! ROSE. Qu'est-ce donc qui vous fâche ? Sommes-nous pas d'accord à mépriser ce lâche ?

ACTE PREMIER. ^3 FÉLINS,, te eMtraignantt Sans doute, mais pourtant... A part* Ne pouvoir éclater! ROSE. Une femme de cœur peut-elle respecter L'homme qui perd ainsi le respect de lui-même? Répondez donc! FÉLINE. Euh! euh! c'est aller à Textrême. A part. J'enrage 1 ROSE. Lui peut-il reprocher son honneur, Après ravoir vendu lui-même sans pudeur? Voyons, parlez. FÉLINE. De fait... ROSE. Avouez qu'il invite Sa femme à le trahir pour être quitte à quitte* Hein?... FÉLINE. J'avoue. •• ROSE. Allons donc! — Je relient cet aveu. Maintenant allez voir votre onde en hon neveu. FÉLINE. Ah! vous en convenez ! C'était à mon adresse Qu'allait sournoisement votre attaque traîtresse? ROSE. J'en conviens, mon ami, pour vous ùire plaisir.

84 UN HOMME DE BIEN. FILINS. Ainsi TOUS vous croyez en droit de me trahir? ROSB. C'est votre avis. FÉLINE. Je n'ai qu'un mot à vous répondre'. 2 Mais ce mot suffira peut-être à vous confondre. Savez-vous quel motif chez mon oncle aujourd'hui Me mène? ROSE. Non, monsieur; mais restez, car c'est lui. SCÈNE III Les Précédents, BRIDAINE, JULIETTE. BRIDAINE. Bonjour. On entre ici comme dans une auberge, Féline, et l'on ne sait où trouver le concierge. FÉLINE. Je le ferai chasser. [BRIDAINE. Le chasser? pourquoi donc? A-t-il commis un crime indigne de pardon ? FÉLINS. C'est juste; s'il sortait... BRIDAINE. n ne faut pas qu'il sorte. FÉLINE. La place d'un portier, au fait, est sur la porte.

ACTE PREMIER. 8". BRIDAINE. Voulez-vous qu'il y soit cloué comme un oiseau? JULIETTE. Laissons là ce portier, mon oncle. FÉLINE, à part. Quel fléau I BRIDI LINE. Nous sommes dans le fait ici pour autre chose. JULIETTE. Je voulais' vous prier, chère madame Rose, De venir avec moi respirer le beau temps, Car mon oncle n'a plus ses jambes de vingt ans. FÉLINE. Vous vous moquez I il est encor des plus ingambes. BRIDAINE. Il est vrai, c'est le temps qui manque, et non les jambes À Rote. Et vous m'obligerez de promener Tenfant. JULIETTE. n ne vous déplaît pas de sortir? ROSE. Nullement, lu contraire Passons chez moi, que je m'habille. Bllet eatre toatei deax ehes RoMr

86 UN HOMME DE BIEN. SCÈNE IV. FÉLINE, BRIDAINÉ.

BRIDAINÉ. Avouez que Juliette est une aimable fille. FÉLINE. Charmante ! — Je vous dois parler à son sujet. BRIDAINÉ. J'ai moi-même à vous dire aussi certain projet Que j'ai pendant longtemps ruminé dans ma tête. Et que j'arrête enfin ; C'est d'adopter Juliette. FÉLINE. Comment? que dites-vous? BRIDAINÉ. En êtes-vous fâché? FÉLINE. J'en conviens. -^ Non qu'au bien je sois fort attaché ; La pauvreté n'est rien pour les âmes constantas. BRIDAINÉ. Surtout quand elles ont dix mille écus de rentes* FÉLINE. Mais ce qui m'a Irappé d'un coup inattendu, C'est de voir que pour moi votre cœur est perda. BRIDAINÉ. Pas du tout, mon neveu; votre amitié s'^dt^rc^ FÉLINE. Vous m'avez préféré cependant... une intruse»

JLCTE PREMIER. 87 BRIDÀINB. C'est ma nièce, que diable!
Elle est pauvre, de plus, Tandis que vous avez, vous, deux cent mille écus.
FiLINE. Ne parlons pas d'argent ; je me trouve assez riche ; Mais votre
procédé dans le monde m'affiche« On cherchera pourquoi je suis déshérité,
Et peut-être on croira quo je Tai mérité. BRISAINÉ. S'il ne tient qu'à cela,
je saurai bien réduire Les médisants au point de ne pouvoir médire, Et je
leur prouverai notre bonne amitié En fréquentant chez vous plus souvent de
moitié. FÉLIXE. Quoi I vous viendrez ... BRIDÀINS. Diner quatre fois par
semaine. FÉLINE. Je n'entends pas pourtant vous causer nulle gêne.
BRIOAINE. Point, point. FÉXINB. J'aime mieux être un peu calomnié...
BRIDÀINE. Point, vous dis-je. G'est fait, je me tiens pour prié. Que
diable! laissez-moi vous rendre ce service. FÉLINE. Puis^ob vous le
voulez^ il faut que j'obéisse. BRIDÀINE. De plus, je vou9 promets cpieique
bon souvenir, On gage d'amitié qui vous lera plaisir.

88 UN HOMME DE BIEN. FÉLINE, à part; Enfin! BRIDAINE.
 rorlonnerai, par volonté dernière, Qu'on TOUS donne ma canne avec ma
 tabatière ! Ce sont meubles sur moi que j'ai toujours portés* FÉLINE, à
 part. Le tout vaut trente francs. Haut. Voilà trop de bontés ! Je ne veux rien
 de plus de tout votre héritage. BRIDAINE. Ne m'attendrissez pas ; c'est
 malsain à mon âge. 4dieu, mon cher Féline. FÉLINE. Adieu, mon oncle,
 adieu. n le ttaai ^: ^3Mpi'4 b porte. SCÈNE V. FÉLINE, leuU Ouf! je suis
 seul, et puis me dégonfler nn peu ! Ilfanied. J'en ai les bras cassés et l'âme
 anéantie ! Quoi ! dix ans employés à faire sa partie, A lire ses journaux, à
 lui donner le bras... Et d'ex'^^llents divers qu'il ne me rendait pas !... Oui,
 viens dîner chez moi> maintenant, vieux corsaire^ Tu verras les repas que
 je te ferai faire ! Ah ! tu veux enrichir Juliette à mes dépei }

ACTE PREMIER. Ah! tu m'as attiré dans un tel guet-apens ! Eh bien, soit ! nous verrons ta chère favorite. Quel honneur te fera son honnête conduite ! Qu'Octave maintenant la prenne dans ses lacs, Je ne veux pas aider, mais je n'empêche pas. U se rassied. C'est le favoriser pourtant que de me taire, .Car de pareils desseins ont besoin de mystère, Et Ton est leur complice en étant leur témoin. Bah! l'affaire d'autrui ne me regarde point : Je ne suis pas chargé de rendre la justice. D'ailleurs, il n'est pas sûr qu'Octave réussisse ; Juliette est vertueuse. — Oui ; mais, s'il réussit, Je me connais, je sais ma faiblesse d'esprit ; J'aurai tout le remords de Juliette perdue, Gomme si je l'avais en plein marché vendue ; Ma conscience est là, pédagogue taquin, Qui, sans entendre rien, m'appellera coquin!... Perdons cent mille écus plutôt que d'être en guerre Avec cette revêche et crierde mégère ; C'est un de ces voisins contre qui je crois bon De ne plaider jamais, qu'on ait tort ou raison. Sauvons Juliette, hélas! pour assurer mon somme... Mais qu'il est dur parfois d'être trop honnête homme ! Contre ma femme au moins par là je me défends... n se lève et parcourt vivement le théâtre* Ma femme! J'oubliais ma femme!... et mes enfants! Car le ciel quelque jour m'en enverra, j'espère. Et je dois avant tout me conduire en bon père ! Ah! mon aveuglement était grand, j'en conviens; Sauver Juliette, c'est sacrifier les miens ; Et je n'ai pas le droit, quelque appât qui me tente, De faire à leurs dépens une chose éclatante. Ils me reprocheraient avec sévérité De les avoir aimés moins que ma vanité ; Car, j'en dois convenir, c'est par orgueil extrAm*»

90 UN HOMME D'ÊTRE BIEN. Et pour avoir le droit de m'admirer
 moi-même. Que je m'abandonnais follement à l'attrait D'agir mieux qu'à
 ma place au lieu d'agir ; Et cette extrémité, pour être généreuse, ils
 véritable honneur n'est que plus dangereuse. ouvre les yeux à temps pour
 éviter recueil, Grâce au ciel ! — Si quelqu'un souffre de mon orgueil, Que
 ce soit moi, non pas mes enfants et ma femme. Cette chair de ma chair,
 cette âme de mon âme. Abandonnons Juliette ; il faut bien le vouloir ! Ce
 n'est pas seulement un droit, c'est un devoir. Mon Dieu ! pourquoi faut-il
 qu'elle soit une entrave... T SCÈNE VI. FÉLINE, ROSE, JULIETTE, puis
 OCTAVE. a os B. Nous sortons. FÉLIN B. Bon voyage. Entre Octave par ! • A
 part. Octave ! JULIETTE, à part. Octave ! ROSE, à part. Octave ! i Sonjour,
 tti On jeune ami

The text on this page is estimated to be only 24.97% accurate

ACTE PREMIER. &] OCTAYE. J'arrive à contre^temps; s dames
Tont sortir. ROSE. Nous fêtons le printemps. Féline est dans un coin du
thé&tre. Rose dans l'antré^ et Juliette «n mi* lien ; Octare se tronre da côté
de Rose, il s'approche d'tUe et la sala» en toomant le dos anz aatres.
OCTAVE. idame ! ROSE. Sans adieu. OCTAVE, bas, lai glissant une lettre*
Prenez. Rose la met furtivement dans sa poche ; OetATd fait quelques pas
rers Juliette, en tournant le dos h Rose, et la salue* Mademoiselle!
JULIETTE, bas. a réponse. Elle lui glisse une lettre. OCTAYE, bas. Merci.
Il met la lettre dans sa poche. Les deux femmes sortent. SCÈNE VII.
FÉLINE, OCTAVE. OCTAYB, d^loyaat la lettre de JaMette, à pari. Voyons
quelle nouvelle*

r2 UN HOMME D'£ BIEN. Il lit. a Si Yoas m'aimez, monsieur, ce n'est pas à moi qu'il faut le dire, mais à mon oncle. Tout ce que je peux, c'est dt vous autoriser à lui demander ma main. » Il înaae la lettta* La sotte I FÉLINB. Qu'est-ce donc ? OCTATE. J'ai perdu le pari; Lisez : elle consent que je sois son mari, Rien de plus. FELINE. Qui? OCTAYB. Juliette. FÉLINE. Et quel pari? OCTATE. Le nôtre. FÉLINE. Qu*ai-je donc parié? OCTATE. Faites le bon apôtre î Ne TOUS souTient-il plus m'aToir mis au déû De séduire Juliette ? FÉLINE. Ah ! fi, jeune homme, fi t Ne dites pas cela. OCTATE. Si j*ai bonne mémoire. C'était...

ACTE PREMIER. 93 FÉLINE. Allons ! OCTAVE. Gomment?
FÉLINE. Je ne puis du tout croire Qu'un homme comme moi, pour ses
mœurs respecté, Ait pu faire un pari de cette énormité. Non, non, j'ai sur
Thonneur des principes trop fermes. OCTAVE. Un homme comme vous m'a
dit en propres termes, Dans le propre salon d'un homme comme vous, Un
soir que nous parlions de maris loups-garous... FÉLINE. Àh! oui, je m'en
souviens, vous attaquiez les femmes. •• OCTAVE. Oui-dà. FÉLINE. Je
combattais vos maximes infâmes... OCTAVE. Gomme doit tout mari de sa
femme content. FÉLINE. Je vous aurai cité Juliette ; et, la citant. Possible
qu'il me soit échappé de vous dire : a Je vous défierais bien, elle, de la
séduire ! » G'est façon de parler usitée en tel cas. Figure du discours, mais
un pari... non pas! OCTAVE. Ma foi, j'ai le défaut de tout prendre à la lettre.
FÉLINE. Diable! mais n'allez pas au moins me compromettre I

M ON HOMME DE BIEN. OCTi.yB. Non! non! FiLINE. Tous
avez pris mes discours da trarers, OCTAVE. Oui. FÉLINE. Si VOUS
triomphez dans vos desseins pervers^ Je m'en lave les mains. OCTAVE.
Lavez ! FÉLINE. Je répudie Toute complicité dans votre perfidie!
OCTAVE. Boni FÉLINE. Je suis honnête homme ! OCTAVE. On ne
conteste point. FÉLINE. Homme à contrecarrer vos projets au besoin 1
OCTAVE. Gardez pour d'autres temps votre sainte colère : Je n'ai plus de
projets qui vous puissent déplaire. FÉLINE. Hein? quoil vous renoncez?...
OCTAVE. Je me tiens pour bafcta ;

ACTE PREMIER. 95 Je respecte Juliette et prise sa vertu ; Êtes-vous satisfait enfin? FÉLIKB. À la bonne heure ! Mkîb est-M tout de bon au moins ? OCTAVE. Oui, que je meui» Je renonce à regret; mais quoi! me marier, Cest proprement plonger le diable au bénitier. FÉLINE. Ma foi! vous seriez donc, en effet, bien à plaindre D'avoir à vos côtés une Agnès faite & peindre? OCTAVE. Les Agnès, une fois en pouvoir de mari. Sont sujettes, dit-on> à prendre de Tesprit, Et profitent si bien de ces leçons nouvelles. Que le maître est bientôt trop peu savant pour elles. FÉLINE. Vous ne croyez à rien! OCTAVE. Si fait ; d'un &ont hardi, Je soutiendrais partout qu'il fait jour à midi. Pour le reste, je dis modestement : Que sais-je? FÉLINE. Voilà de mes roués en sortant du collège I Les jeunes gens du jour ont ce travers commun D'affubler leur candeur d'an vêtement d'emprunt; De faire les lurons à qui rien n'en impose, Et dont l'œil voit d'abord le fond de toute chose. De ne pas sembler neufs sottement occupés, Ils mettent de l'orgueil à se croire trompés,. Perdant ainsi, pour feindre un peu d'expérience, La douceur d'être jeune et d^avoir confiance !

96 UN HOMME DE BIEN. Au surplus, tout le monde à votre âge en est là : Moi-même, dans mon temps, me suis pris à cela; Mais j'ai bientôt connu que toute ma rouerie N'était qu'une impuissante et vaine théorie Faite pour m'attirer affront dessus affront; Qu'un masque de don Juan ne va pas à tout front. Qu'il faut beaucoup d'esprit pour ce rôle, et qu'en i Il est moins difficile et mieux d'être honnête homme. J'en ai pris mon parti, je me suis marié; Je vis tranquillement, par le monde oublié, En bon bourgeois, sans faste, avec économie; Je trouve dans ma femme une sincère amie ; J'ai peu d'ambition, sachant que le moyen D'avoir ce qu'on attend est de n'attendre rien ; Je prends de l'intérêt au beau temps, à la pluie, A l'heure du dîner, et jamais ne m'ennuie. Je vivrai de la sorte en modérant mes goûts Et mourrai satisfait d'avoir joint les deux bouts. Ma foi! je suis heureux lorsque je me contemple, Et vous engage fort à suivre mon exemple ! OCTAVE. Votre exemple est sans doute à suivre plein d'appas, Mais tenez pour certain qu'on ne le suivra pas ! Je n'ai pas, par bonheur, l'âme assez vertueuse Pour savoir m'amuser d'une vie ennuyeuse ; Je me crois ici-bas pour mes menus plaisirs, Et, loin de modérer aucun de mes désirs, Je leur lâche la bride et je les aiguillonne Pour que ma vie en soit d'autant plus courte et bonne. Je suis jeune, je suis riche, très-riche... Eh bien, Dans dix ans je prétends qu'il ne m'en reste rien !..., Car ces bons jeunes gens ne me font nulle envie Qui d'un conseil prudent thésaurisent la vie. Afin d'avoir de quoi prolonger plus longtemps La saison d'être laids, tristes et mal portants.

106 UN HOMME DE BIBN. Mais vous pouviez au moins m'écouter sans souiire. Sans plaisanter. •• ROSE. Qui sait si j'aurais toujours Af Il fallait laisser faire au temps, à mon mari. OCTAVE. Ehl qu'aurait fait le temps? mon cœur était au vôtre Un divertissement, un jouet, et rien autre 1 ROSB. Vous êtes foui OCTAVE. Mon Dieu ! vous n'avez pas besoin De vous justifier. Je ne vous en veux point. ROSE. Pourquoi vous marier? OCTAVE. Hélas! que vous importe! ROSE. ' S'il m'importait? OCTAVE. Alors j'agirais d'autre sorte ; Mais pourquoi supposer... ROSE. Vous êtes un enfant; Ne vous mariez pas... OCTAVE* Mais..» ROSE. Je vous le défend.

ACTE DEUXIÈME. 107 OCTAVE. O bonheur ! se peut-il que vous m'aimiez madame? Doucement I OCTAVE. Puis-je croire à ce prix de ma flamme? Aimé de vous! aimé! ROSE» Je n'ai pas dit cela. Vous vouliez seulement de l'espoir... en voilà. OCTAVE. Et pour ce seul espoir, à jamais j'abandonne Tout le bonheur que l'homme au monde ambitionne, La famille, Thymen et les paisibles jours, Et je suspends ma vie à vos yeux pour toujours! ROSE. C'est bien; mais comment faire ici votre retraite? Mon oncle va venir. OCTAVE» Je demande Juliette. ROSE. Comment ! OCTAVE. Attendez donc : je vais la demander, Mais de telle façon, qu'il ne puisse accorder : On déplaît aisément au digne patriarche. ROSE. C'est vrai : mais à quoi bon cette fausse démarche? OCTAVE. A ceci, que monsieur Félime, votre époux, Ne prenne désormais aucun soupçon sur nous.

ACTE DEUXIÈME. IOa ROSB. Quel désappointement! Je comptais là-dessn^ pour clore mon romau. OCTATE. Raillez I Rose. Mon soupirant à mes yeux se marie Et ne soupire plus : ce n'est pas raillerie l OCTAVE, La perte ne vaut pas... ROSE. Si fait ! ma vanité Souffre fort à vous voir tourner d'autre côté. Le dépit que j'en ai fait taire mon scnipule. Et, pour vous ramener à moi, je capitule ; Car je n'aperçois rien des pièges qu'on me tend. Et tout ce qu'on me dit me semble argent comptant» OCTAVE. Quoi! vous imaginez que c'était un manège?... ROSE. Vous n'imaginiez pas que je verrais le piège ? OCTAVE, à part. Diable l Haat. Je ne prends pas de détours superflus Et ne fais pas semblant de ne vous aimer plus t Je vous aime toujours avec idolâtrie. Je ne m'en cache pas ; et, si je me marie, C'est que je désespère enfin que mon amour De votre cœur de roche obtienne du retour. ROSE. Avec vous une affaire att moins est bientôt faite.

104 UN HOMME DE BIEN. OCTAVE. Oui, j'ai toujours été sujet aux coups de tête ; Je n'aime pas traîner les choses en longueur, Et les demi-partis me répugnent au cœur. ROSE. Bref, VOUS ne marchandez jamais une folie ? OCTAVE. Jamais, madame, avant qu'elle soit accomplie. ROSE. Et VOUS avez raison, quitte à vous repentir. OCTAVE. De celle d'aujourd'hui j'espère mieux sortir. La femme que je prends est de tout point charmante.., Moins que vous... mais peut-être est-elle plus aimante. ROSE. Merci du compliment... mais les gens délicats Veulent-ils épouser celle qu'ils n'aiment pas ? OCTAVE. Mais j'aimerai Juliette, avec le temps, j'espère ; Elle a reçu du ciel tout ce qu'il faut pour plaire. Si honnête, qu'elle peut se passer de beauté, Si belle, qu'elle peut se passer de bonté. ROSE. Vous l'aimez déjà ? OCTAVE. Non, mon cœur vous est fidèle ; Mais, si quelqu'un vous peut faire oublier, c'est elle. ROSE. Eh vite ! épousez-la ! Si c'est pour m'oublier, Je serai la première à vous le conseiller.

ACTE DEUXIEME. 105 Taine à voir toutefois que Tamour
effroyable Dont vous comptiez mourir n'était pas incurable. OCTAVE. Vous
m'avez ordonné cent fois de me guérir ; Et, si j'y tâche enfin, c'est pour vous
obéir. Votre rigueur a fait la moitié de la cure, Juliette achèvera... HOSE.
Pour cela, j'en suis sûre. Vous avouerez da moins que cette guérison A
toutes mes rigueurs donne cent fois raison. Où serais-je^ bon Dieu! si d'une
âme trop 'prompte De votre amour en Tair j'avais fait plus de compte?
OCTAVE. Où vous seriez? Hélas! si vous aviez voulu, Vous auriez fait de
moi ce qu'il vous aurait plu ; J'eusse été trop heureux de vivre votre esclave.
nosE. Mais ces esciaves-là coûtent trop cher. Octave. PCTAVE. Non, non,
je ne sais pas de ces ambitieux Qui prétendent au prix excessif de leurs
vœux : En échange de tout, de mon sang, de mon âme. Je ne vous
demandais qu'un peu d'espoir, madame... Un peu d'espoir qu'un jour une
douce pitié Vous donnerait pour moi plus que de l'amitié I ROSE. N'était-ce
d ^jà pas assez de complaisance Que de voas écouter sans trop
d'impatience? Et devaiâ-je humblement, ainsi qu'à mon seigneur, Vous dire:
Grand merci, ce m'est beaucoup d'honneur I OCTAVE. Non^ ce n'est pas
cela que vous deviez me dire,

110 UN HOMME DE BIEN. BRIDAINE> k part, après» ayoir lu, Ventrebleu ! OGTAYB. Eh bien, qu'en diles-vousî BRIDAINEB. Je dis que cette lettre Aux mains d'un étourdi pourrait la compromettre. Et je la garde. OCTAYE. Soit. Au moins n'ayez-vous plus De prétexte plausible à fonder vos refus. BRIDAINE. Qu'est-ce à dire, prétexte? Il semble, à vous entendre^ Que j'aie aucunement des comptes à yoas rendre! OGTAYB. On ne refiise pas sans dire ses raisons. BRIDAINEB. Oui-dà I prétendez-YOUs me faire des leçons? Apprenez que jamais je n'en ai reçu. OGTAYB. Peste! A qui le dites-YOUs? cela se Yoit de reste. BRIDAINEB. Vous perdez le respect, monsieur ! — Des cheyeuz blancs Imposaient autrefois silence aux insolents I OGTAYB. Autrefois ; — mais, monsieur, dans ce temps diabolique, Des cheveux ne sont plus des raisons sans répliqua. Donnez d'autres motifs, si vous me refusez. BRIDAINEB, Eh bien, j'ai pour motif que vous me déplaisex?

ACTE DEUXIÈME. IU Gela suffit, je crois. OCTAVE. n
n'importe à l'affaire, Et ce n'est pas à vous que j'ai besoin de plaire \ Je ne
crois pas avoir demandé votre main. BRIDAINE. Savez-vous... — Brisons
là, monsieur; mon médecin Me défend la colère à cause de ma bile.
OCTAVB. Permettez... BRIDAINE. Non, TOUS dis-je, et tout est inutile^
Vous n'aurez pas ma nièce. OCTAVE. Kh bien, sil je Taurail Vous me
l'accorderez, monsieur, bon gré, mal gré t BRIDAINEB. Je veux être pendu si
jamais je l'accorde I . OCTAVE. Parbleu I vous le serez s'il n'y faut d'autre
corde. Mon oncle! BRIDAINE. Moi votre oncle! oncle d'un tel neveu!
Sortez ! OCTAVE. Non, pas avant que vous m'ayez... BRIDAINE. Morbleu
! OCTAVB. Je suis à vos genoux !

113 UN HOMME DE BIEN* BRIDAINB. Sortez ! OCTAYB.
J'attends ma grâce 1 BRIDAINB. De peur de m'emporter, je vous cède la
place. 11 SCÈNE VI. OCTAVE seul, puis JULIETTE. OCTATE. Tout ya
bien ! me voici proprement installé Dans mon poste d'amant tragique et
désolé, Beau poste d'où je puis bombarder mon infante De phrases de
roman sans qu'elle me plaisante* Es -ta content, don Juan? deux intrigues
de front '^ La pêche aura du prix, si le filet ne rompt. La voici... du
maintien. JULIETTE, entrant et faisant mbe de se retirer: Pardon!
OCTAYB. Mademoiselle, Demeurez, par pitié ! cette heure est solennelle.
JULIETT B Monsieur 1 OCTAYB. Oh ! demeurez ! c'est la dernière foif
Qu'il me sera donné d'entendre votre voix;

AGT£ DEUXIÈME. 111 Vous m'êtes sans ressource et pour
jamais ravie. JULIETTE. Que dites- vous? mon oncle... OCTAYE. Il a brisé
ma vie. J'ai prié, j'ai pleuré, j'ai serré ses genoux... En vain... Il ne yeut pas
que je sois yotre époux. JULIETTE, à part. Rose avait donc raison !
OCTAYE. Sa porte m'est fermée. Je ne vous verrai plus, vous que j'ai tant
aimée ! Souvenez-vous parfois encor d'un malheureux, Juliette, et recevez
mes suprêmes adieux. JULIETTE. Adien, monsieur Octave. A part. Hélas !
OCTAVE, à part. Elle soupire. Haat. J'avais, en vous quittant, cent choses à
vous dire; Mais j'ai tout oublié. JULIETTE. Cherchez. OCTAVE. De quoi
sert-il ? Je ne dois plus songer maintenant qu'à l'exil. Oh I faites qu'il soit
court, abrégez ma souffrance, Mon Dieu ! la vie est lourde où n'est plus
l'espérance. » f

1U UN HOMME DE BIEN. JULIETTE. Du courage ! OCTAVE.
A quel bon I ne suis-je pas maudit ? Centre l'arrêt du sort bien fou qui se
roidit. Vais, depuis le berceau, traversé la vie amère ; la tristesse m'a pris sur le
sein de ma mère, Et la mélancolie a creusé dans mon cœur Des gouffres
qu'eût seul pu combler un grand bonheur... Je l'attendais de vous ; mais un
oncle barbare De ma seule espérance à jamais me sépare. Heureusement
pour moi, cet oncle ne peut pas, ainsi que votre cœur me fermer le trépas.
JULIETTE. Que dites-vous ? OCTAVE. Je dis que j'ai mal fait de naître, Et
que je veux mourir. JULIETTE. En êtes-vous le maître ? OCTAVE. Je n'ai
pas de parents^ pas d'amis I JULIETTE Pas d'amis ! OCTAVE. Et, sauf
quelques maisons où mon couvert est mis, Ma place nulle part ne
demeurera vide. JULIETTE. Nulle part, dites- vous ? OCTAVE, à part. Elle
en a l'œil humide.

The text on this page is estimated to be only 16.74% accurate

lis Et «SX mmt f â «erm, et ve» Toos m'oslk&aâei ûêb^ tvbs, à je
monnis Quelle ecHimnîsiCMi estre &oiif ! ^e toqs JULIETTE. IHea ioiii-
païssaiit ! il eixâi que je ne raîme pas^ Moi qui n'ai plus ^ami que hn seul
ici-basi Hélas ! hélas ! mon Dim ! OCTATK. Vons plenrez ? JULIETTE.
Oni, je pleure, Malheoreuse ! à qaoi bon me coniraindre à cette heure ? Tout
m'abandonne ! ainsi, coulez, coolez, mes plenrs, Senls et derniers amis
fidèles aux douleurs! OCTATE. JuUettel JULIETTE. Non, c'est trop, je n'ai
plus de courage. Ma mère m'a qaittée au milieu de son âge ; On m'a
conduite ici, loin de mes chers vergers, Étrangère parmi des parents
étrangers ; Leur pitié n'allait pas jasques à la tendresse, Et près d'eux
tristement j'ai grandi sans caresse. Comparant au ton sec et froid de leur
bienfait La douceur dont ma mère autrefois me grondait 1 OCTAYE, à part.
Pauvre fille l

116 UN HOMME DE BIEN. JULIETTE. Vous seul, après quatre ans d'attente, Vous seul m'avez parlé d'une voix indulgente ; Mais je vois que mon sort est de toujours souffrir 2 Ma mère est morte, Octave, et vous voulez mourir. Oui, je pleure ! OCTAVE, à part. Ceci passe la raillerie. JULIETTE. Adieu, dernier espoir 1 ma jeunesse est flétrie 1 Mourez, ingrat, mourez, s'il ne vous sufût pas Que partout votre image accompagne mes pas. J'ai moins d'orgueil que vous : je me fusse estimée Trop heureuse déjà de me savoir aimée. OCTAVE, à part. Je ne m'attendais pas à des accents si vrais. Haat. Calmez-vous, je vivrai, Juliette. JULIETTE. Vous vivrez? OCTAVE. Est-ce que j'ai le droit de rejeter la vie? Ne vous est-elle pas à jamais asservie? Pardonnez-moi ces pleurs de vos yeux répandus... JULIETTE. Est-ce que j'ai pleuré ? Je ne m'en souviens plus. OCTAVE, à part. Sortons, car si je reste im moment davantage, Je vais m'abandonner à quelque enfantillage. Haut. Adieu.

AG1£ DEUXIÈME. 117 JULIETTE. Vous me quittez? OCTATE.
Votre oncle peut venir; Mais j'emporte avec moi yotre cher souvenir.
JULIETTE. Ne vous verrai-je plus? OCTAVE, à part. n vaudrait mieux
peut-être. Haat. . Mettez-vous quelquefois le soir à la fenêtre. JULIETTE.
Adieu donc. OCTAVE lai baise la rnaio. Pauvre enfant! A part. Baste ! elle
m'oublierai — C'est égal, je voudrais n'avoir pas fait cela. Il sorU SCÈNE
VII. JULIETTE, seule. Oui, Rose avait raison: sous couleur de tendresse,
Mon oncle me réserve à soigner sa vieillesse. Mais je rends grâce au ciel
encor que sa rigueur N'arrête que ma main sans contraindre mon cœur. Il ne
m'ôtera pas, me tînt-il enfermée, La secrète douceur d'aimer et d'être aimée;
I. 7^

118 UN HOMME DE BIEN. Et je SUIS sûre, au moins, s'il se met entre nous. De n'être pas forcée au choix d'un autre époux, A ol'ûdieux hymens tant d'autres condamnées Ont pleuré cependant et se sont résignées ! Mais, je le sens, jamais, en telle extrémité. Je n'aurai ce courage ou cette lâcheté. A trahir mon amant plutôt qu'être réduite. J'appellerais à moi la révolte et la fuite. Peut-être me serait-ce un bonheur que le coup Dont l'exlrême rigueur m'affranchirait de tout, Et me donnerait droit de secouer l'entrave Qui me retient ici loin Je mon cher Octave... SCÈNE VIII. JULIETTE, BRIDAINÉ. BRIDÀINE. Juliette, écoutez-moi... A part. Dois-je l'intimider, Ou si par la douceur il vaut mieux procéder? JULIETTE. Que voulez -vous me dire? BRIDAINÉ, Attendez. JULIETTE, à part. C'est sans douta J)*Octave qu'il s'agît BRIDAINB. Écoutez-moi.

ACTE DEUXIEME. JW JULIETTE. J'écoute. BRIDÂINE.

Oiteb-inoi, mou eafant... A part. Non, il faut l'étourdir. Ma douceur contre moi la pourrait enhardir Jusqu'à me supplier de lui donner ce drôle, Ce qui redoublerait l'embarras de moh rôle; Car elle me dirait que sa vie en dépend. Et j'aurais l'air d'un ogre en le lui refusant. Otons-lui tout espoir par un ton de colère« Haut. Savez-vous, impudente... A part* Oui, mais ce ton séyère En la désespérant la pourrait enhardir Jusqu'à se révolter et me désobéir. Plus j'examine tout, moins je me détermine! A qui me conseiller là-dessus ? Entre Féline. Ah ! Féline. Haat & Juliette. Laissez-nous pour l'instant. Je vous dirai plus tard Ce que j'ai sur le cœur. JULIETTE, à part. ûh ! le méchant vieillard l BUesopt)

120 UN HOMMÈDÈ BIEIU SCÈNE IX. BRIDATNE, FÉLINE.

BRIOAINB. J'ai besoin, mon neveu, qu'un bon conseil m'éclaire; Vous arrivez à point. FÉLINE. Qu'est-ce ? BRIDATNE. Voici l'affaire : Octave veut ma nièce, et d'elle il est voulu ; Hais il ne Taura pas, c'est un point résolu. Reste à voir maintenant, pour rompre Tamonrette, Si par crainte ou douceur je dois prendre Juliette. FÉLINE. Il me vient une idée...

BRIDATNE. Ah! FÉLINE. Laissez-m'y songer. BRIDATNE. Faites.

FÉLINE, à part. Elle n'est pas peut-être sans danger; Hais elle peut tourner au commun avantage. Si mon oncle est prudent, et si Juliette est sage, Hon conseil est très-bon; s'ils sont fous tous les deux Et s'il advient malheur qu'ils n'en accusent qu'eux.

The text on this page is estimated to be only 15.72% accurate

BRIDAINÉ. SBlroeciait? PÉLIITE. Qni. Juliette est dans l'âge d'attente Où de se marier toute fllle est contente, f^'inquiarte à quel mari, pourvu que c'en soit un. BBIDAIKE. Om^ ions maneaux sont bons pour estomac à jeun. Il riu FÉLIKE, Tlaat «oni. Jkh ! toigouis de Tesprit ! B&IDAIKE. J'en fais j^arfois encore. FÉLIKE. Or donc, pour fEÛre suite à Totre métaphore, Ce CGBur à jeun, qui prend le premier plat venu. Consent facilement qu'on change le menu. BLIBAlirS. Parlez plus clairement, mon neveu. FiUHE. Sans figurêi Octave vous déplaît par sa désinvolture : C'est un mauvais sujet, et vous avez raison ; Mais donnez à Juliette un honnête garçon... BRIDAINÉ. Qui me l'enlèvera ? Ce n'est pas mon affaire; J'aime trop cette enfant pour jamais m'en dèfaina ViLINB. Èh I si vous l'aimez tant que d'en être jaloux» Au lieu de l'adopter que ne l'épousez-vous ?

H3 UN HOMME DE BIEN. BRIDÂINE. Vous VOUS moquez de moi ! FÉLINE. Non, je TOUS le conseille. BRIDÂINE. Épouser une enfant I FÉLINE. Vaut-il mieux une vieille ? BRIDÂINE. A mon âge ! FÉLINE. Parbleu ! c'est la bonne saison. Voyez le roi David et le roi Salomon. N'est-il pas raisonnable, en fipoideur de vieillesse, De se regaillardir au feu de la jeunesse ? David et Salomon le crurent sagement, Et Gaton le censeur fut de leur sentiment. Qui sur ses derniers jours honora de sa couche Une jeune servante et vertement fit souche. BRIDÂINE. Il fit souche ? FÉLINE. Oui, mon oncle, et Plutarque en fsdt foi, A quatre-vingt-dix ans. BRIDÂINE. C'était plus vieux que moil Hais n'en mourut-il pas 1 FÉLINE* Il toucha la centaine!» BRIOAINB. Il faut que ces Romains fassent en cceor de ehéne.

ACTE DEUXIÈME. 123 FÉLINE. Mon Dieu ! pas plus que vous.
BRIDAINÉ. Ce n'est pas l'embarras, Je suis d'une famille où Ton ne vieillit pas. Et mon père, dit-on, passait la soixantaine Qu'en jeune homme il courait encor la preiantaina. FÉLINE. Pour moi je gagerais, si vous vous mariez, Que vous aurez bientôt deux ou trois héritiers. BRIDAINÉ. Deux ou trois ? Vous croyez? FÉLINE. Peut-être même quatre. BRIDAINÉ. Quatre, ce serait trop. FÉLINE. Nous pouvons en rabattre : Mettons trois. BRIDAINÉ. Trois garçons, pas de ûlle. FÉLINE. • C'est dit. BRIDAINÉ. Les filles ne sont pas d'un facile débit; Tandis que les^ garçons, lorsqu'on ne sait qu'en faire, On les fait avocats, etvogue la galère! FÉLINE. C'est juste. Mais voyez l'heureux arrangement : Ce que vous redoutiez, c'était l'isolementi

124 UN HOMME DE BIEN. Et voilà qae Juliette, à votre sort unie, Vous prête nuit et jour sa douce compagnie ; Vous avez des enfants à qui laisser vos biens.,. BRIDAINE. C'est charmant, mon ami, c'est charmant, j*en convient; Mais, comme dit Panurge> il me reste un scrupule Au seul penser duquel malgré moi je recule. Me mariant si tard, suis-je bien assuré De n'avoir pas d*enfants plus que je... n'en voudrai? FÉLINE. k quoi pensez-vous donc? BRIDAINE. A ce qu'en bon langage Nos pères tout crûment appelaient cocuage. FÉLINE. C'est un terme aboli chez les gens comme il faut. BRIDAINE. faut pis, mon cher, tant pis ! je regrette ce mot. A mon sens, il est bon, et pour plus d'une cause. Que le mot soit vilain quand vilaine est la chose. Comme on en trompe aussi, de ces pauvre maris I Et des gens encor bien, des gens à peine gris ! Que sera-ce de moi? FÉLINE. Mais c'est ce qui vous sauve : On trompe volontiers un mari gris ou chauve; Mais un fïront de vieillard, imposant à l'aspect. Des moins respectueux commande le.respecl : Souiller des cheveux blancs passe pour sacrilège. BRIDAINE. En êtes Toas bien sûr?

ACTE DEUXIÈME. 125 FÉLINE. Eh! mon oncle, voudrais-je
Exposer votre nom à de sots accidents? L'honneur de la famille est en jeu
là-dedans. D'ailleurs, Juliette est sage, et c'est lui faire injure Que de
craindre avec elle une mésaventure. BRIDAINE. Le fait est, mon ami, que je
n'ai pas connu De meilleur naturel ni de plus ingénu. FÉLINE. Son mari,
quel qu'il soit, peut s'assurer en elle. BRIDAINE. Oui, je crois comme vous
qu'elle serait fidèle... FÉLINE. J'en mettrais dans le feu les deux mains que
voilà. BRIDAINE. Ah ! l'honnête garçon de neveu que j'ai là ! Au gré de
vos désirs comme il vous persuade ! Pour la peine je veux vous donner
l'accolade. FÉLINE, à part. On dit vrai : les baisers sont monnaie à vilain.
BRIDAINE. De mon premier enfant vous serez le parrain. FÉLINE.
D'abord, mon oncle, il faut que Juliette consente. BRIDAINE. Bon, bon !
nous saurons bien la rendre obéissante. FÉLINE. Quoi ! la violenter ?...

126 UN HOMME DE BIEN. BRIDAINÉ. N'est-ce pas pour son bien? Vaut-il mieux lui laisser épouser un vaurien Comme Octave?

FÉLINE. n est vrai; pourtant... BRIDAINÉ. Un jour, je pense Qu'elle me saura gré de cette violence. Je vais la préparer à faire son devoir. Merci, mon cher ami, de l'idée. Au revoir. Il eatre obes JoUette* SCÈNE X.

FÉLINE, seul. Mon idée était, certe, heureuse pour Juliette, Et son meilleur ami la trouverait parfaite ; Mon oncle est un parti superbe ! — Mais j'ai peur Que le brutal ne cause ici quelque malheur. Juliette a l'âme fière, et cette violence Pourrait bien la pousser à quelque extravagance. Je l'ai dit à mon oncle. Après, tant pis pour lui; Je ne me mole pas des affaires d'autrui.

ACTE TROISIEME. Un salon chez Octave, le soir SCÈNE
PREMIÈRE. OCTAVE, soi. s Je suis décidément un sot que je méprise. Je
suis un sot?... Enfin j'ai fait une sottise. Juliette était au point de me tout
accorder ; Il fallait seulement me faire marchander, Et mettre une rançon un
peu chère à ma vie; Peut-être même au fond en avait- elle envie : Les
femmes aiment tant à se sacrifier ! Mais Féline a raison, je suis un écolier,
Et je n'ai pas encor cette fermeté d'âme Qu'il faut pour résister aux larmes
d'une femme. Dès que je vois pleurer des yeux pleins de langueur
L'humidité me gagne et m'amollit le cœur, Et j'oublie aussitôt que toute
femme tendre Pleure, comme le cerf, au moment de se rendre. Peste soit du
chasseur dont l'ardeur a faibli Au moment souhaité de sonner l'hallali! Enfin
Juliette ici par ma faute m'échappe; Mais la leçon m'est bonne, et. si Ton me
rattrape

158 UN HOMME DEBIËN. A ces fausses pitiés, je veux être
pendu Au rameau le plus vert de Tarbre défendu. Entre iin domesttqn**
Une lettre, monsieur. U sort. OCTAVE, oavrant la lettre. C'est de Rose I —
O fortune ! Contre les maladroits tu n*as pas de rancune. Ulit. « Mon mari
me dit qu'il vous a fermé sa porte et ne m'en donne pas de motif, sinon que
vous êtes un homme sans principes. Je devine assez ce qui l'anime contre
vous, et ce prétexte transparent cache mal sa jalousie. Je ne veux pas que
son humeur ombrageuse vous prive de me voir, et, puisqu'il défend que ce
soit chez lui, ce sera chez vous. Je suivrai cette lettre de près, mais n'en
concevez aucun espoir, je ne veux pas emporter de remords. • Rose ici ! tout
à l'heure I à ma discrétion ! O joie inespérée ! O compensation ! Le mari!...
Saurait-il ? Peste du trouble-fête ! SCÈNE II. OCTAVE, FÉLINE. FÉLINE.
Vous ne m'attendiez pas I OCTAVE, & part. Il vient sauver sa tét6. Hani.
Non, monsieur.

AGÈE TROISIÈME. 139 FÉLINE. Ma visite est peu de votre goût. OCTAVE. J'en conviens franchement : vous me gênez beaucoup, FÉLINE. J'en suis fâché, monsieur. OCTAVE. Moins que moi, je vous jure. FÉLINE. Mais vous nous avez mis en telle conjoncture, Que, malgré mon serment de ne plus vous revoir. J'y suis encor forcé par un triste devoir. Que ma présence eu non vous soit désagréable. Je viens pour prévenir un malheur effroyable. OCTAVE. De quoi s'agit-il donc? FÉLINE. De Juliette. OCTAVE, à part< Très-bien! De son propre malheur il ne soupçonne rien : Délivrons-nous de lui. Haut. La démarche m'étonne; Car vous êtes, monsieur, la dernière personne Par qui je souffrirais me voir admonesté. Après l'aigre façon dont vous m'avez traité. FÉLINE. Aussi ne sont-ce plus des conseils que j'apporte; Je viens en suppliant frapper à votre porte. Pour qu'il ne puisse pas m'être un jour reproché D'avoir négligé rien qui vous aurait touché.

130 UN HOMME DE BIEN. Mon orgueil d'honnête homme à vos pieds s'humilie, Je ne m'indigne plus maintenant, je supplie; Juliette est en vos mains, et tel est son danger, Que vous seul contre vous la pouvez protéger, OCTAVE. Juliette entre mes mains? FÉLINE. Tout conspire à sa chute... Pour être son mari l'oncle la persécute ; Elle pleure, elle hésite; une lettre de vous Pourrait à sa vertu porter les derniers coups ; Je viens vous supplier de ne lui pas écrire. OCTAVE. Vous êtes maladroit de me si bien instruire. FÉLINE, troublé. Qu'entendez-vous par là? Dans cette extrémité, Où puis-je recourir qu'à votre loyauté? Si vous me repoussez, j'aurai fait une faute. Mais c'est de vous tenir en estime trop haute, De vous croire capable encor d'un peu de bien, En un mot de juger votre cœur par le mien. Je suis, à vous entendre, un niais, ou tout comme? Soit, monsieur! quand on traite avec un honnête homme. Le chemin le plus sûr est toujours le plus droit : C'est donc tant pis pour vous si je suis maladroit. OCTAVE. Mais vous vous emportez ! FÉLINE. Oui, monsieur, je m'emporte, À voir interpréter mes actes de la sorte ! OCTAVE. Que me parlez-vous là d'interprétation ?

ACTE TROISIÈME, 131 FÉLINE. Et que signifiait votre observation, Si ce n'est que je viens en effet vous instruire Que pour perdre Juliette il vous suffit d'écrire? OCTAVE. D'où diable voulez-vous que j'aie eu ce soupçon ? Un mari qui viendrait au secours d'un garçon? Vous surtout dont je sais l'horreur pour le scandale, Qui m'avez si souvent et tant fait la morale ! FÉLINE, radonci. Oui, j'en ai toujours parlé comme j'ai dû. Nous n'en serions pas là, si l'on m'eût entendu. OCTAVE. J'en conviens. FÉLINE. J'ai fait tout pour assainir votre âme Et pour en extirper votre projet infâme. OCTAVE. J'en pourrais témoigner. FÉLINE. f Rien n'a mordu sur vous. Ni raison, ni sarcasme, encor moins le courroux. OCTAVE. Vous pouvez m'accuser d'avoir un cœur de roche. FÉLINE. Au jour du repentir vous n'aurez nul reproche À m'adresser. . OCTAVE. Aucun, sinon d'être têtue. FÉLINE. Un autre à tant d'échecs se tiendrait pour battu,

32 UN HOMME DE BIEN. Et se croirait en droit de prendre du
reJâche ; Mais je suis obstiné sur une noble tâche ! Après avoir de tout
vainement essayé Je tente le dernier recours de la pitié. Ayez compassion de
cette pauvre fille Qui vous aime et n'a plus qu'un oncle pour famille*
Contentez-vous d'avoir son sort en votre main ; Que votre orgueil lui
souffre un asile et du pain. OCTAVE. Si je croyais vraiment... FÉLINE. Je
sais bien qu'elle est belle Et que je vous demande une chose cruelle ; Il est
dur de se voir maître de tant d'appas. Et par plus de vertu de n'en profiter pas.
OCTAVE. Certes !... FÉLINE. Mais, à défaut d'une autre récompense. Vous
pouvez être sûr de ma reconnaissance. OCTAVE. Beau dédommagement !
FÉLINE. Et, si de jeunes fous Ont assez peu de cœur pour se moquer de
vous. Vous vous retrancherez contre leur injustice Dans le contentement
d'un si beau sacrifice. OCTAVE. Vous m'y faites songer... quelle proie aux
raillleurs ! FÉLINE. Le sage s'émue-t-il d'un quolibet ? — D'ailleurs, Plus le
renoncement est grand, plus il honore.

ACTE TROISIÈME. 133 OCTAVE. Certe l et j'aurais plaisir à voir lever l'aurore Mais quoi ! mon cher monsieur, je dors jusqu'à midi. FÉLINE. Vous êtes, je l'avoue, un cruel étourdi, OCTAVE. Plût au ciel le fussé-je encore davantage t Cslt, si je me mêlais une fois d'être sage, Je trouverais partout quelque bonne raiso De ne me divertir en aucune façon. De scrupule en scrupule et de fil en aiguille, Je n'aurais à la fin femme, veuve, ni fille. A déesse Vertu j'adresserais des vœux. Mais plus tard, quand j'aurai perdu dents et cheveux. D'ici là trouvez bon que je ne m'inquiète D'aucun raisonnement qui troublerait la fête. FÉLINE. « Que répondre à cela ? OCTAVE. De sensé ? rien du tout. FÉLINE. J'aurai du moins rempli mon devoir jusqu'au bout : Le reste est entre vous et votre conscience. OCTAVE. Hélas l elle n'a pas, monsieur, votre éloquence. Satre un domeiti^t. LE DOMESTIQUE. Une dame, monsieur, demande à vous parler. OCTAVE. Vous comprenez. •• I. 8

186 UN HOMME DE BIEN. J'ai voulu vous donner la clef de ma conduite : C'est fait; et maintenant pour jamais je vous quitte. Elle 86 lève^
OCTAYE, Pour jamais? ROSE. Vous revoir, c'est tromper mon époux.
OCTAVE. Je ne vous verrai plus? quoi! pas même chez vous? ROSE. Vous n'y pourriez venir qu'à l'insu de mon maître; Il me faudrait mentir, et vous cacher peut

138 UN HOMME DE BIEN. Le duel est immoral ; l'arme que je choisis Pour venger mon honneur, monsieur, c'est le mépri** ROSE. Le mépris! PKLINE. Qu'avez-vous à réclamer, madame ? De vous plus que d'une autre un tel crime est infâme I Vous aviez un mari dont le nom eût été Par toute autre que vous saintement respecté ; Le plus homme de bien, certes, que je connaisse... Je le dis fièrement, car c'est là ma noblesse, Et, sous le coup fatal dont je suis abattu, Je sens grandir en moi l'orgueil de ma vertu 1 Si, pour vous excuser, j'interroge ma vie, Je n'y trouve rien, non, rien qui vous justifie : Je ne vous ai donné qu'exemples de bonté. Et de délicatesse, et de fidélité; Pour moi, mais plus encor pour vous, j'ai sans relâchd Veillé sur mon honneur, et l'ai gardé sans tache ; Et ce trésor sur quoi j'avais ainsi veillé. Vous l'avez en un jour honteusement pillé ! Et vous vous révoltez contre votre sentence ? OCTAVE. J'affirme sur l'honneur, monsieur, son innocence. FÉLINE. Sur l'honneur 1 quel honneur? le vôtre, par hasard? OCTAVE, avec colère. Monsieur ! FÉLINE. De mon mépris subissez votre part. Vous qui vous êtes fait, par ma bonté trop prompte. L'hôte de ma maison pour y planter la honte,

ACTE TROISIÈME." 1331 Qui creusiez sous mes pas un piège
souterrain, Et ne rougissiez point en me serrant la main OCTAVE, confus.
Monsieur!... FÉLINE. A votre avis, c'est une espièglerie Sans doute, un
joyeux tour et dont il faut qu'on rie. L'honneur n'a rien à voir là dedans en
effet I Surprendre l'amitié d'un homme, c'est parfait, Et cette fourbe n'est
d'aucun blâme suivie, Quand c'est pour lui voler le bonheur de sa vie ! Pour
m'enlever, monsieur, mon bonheur sans retour. Vous n'aviez même pas
l'excuse de l'amour! Vous cherchiez seulement à faire une conquête, Et
vous preniez ma femme à défaut de Juliette I À Rose. Oui, madame, et cela
déjà me venge assez, n vous trahit autant que vous me trahissez. Il
convoitait aussi Juliette... BBIDAINE. L'insolence! FÉLINE, à Rose. Si
TOUS ne m'en croyez, croyez-en son silence BRIDAINE. C'est clair !
FÉLINE, à Octave. Oseriez-vous dire que j'ai menti! T BBIDAINE. U est au
dessus du mur! OCTAVE, à paru Je suis anéanti I

140 UN HOMME DE BIEF(. ROSE, & part. O juste châtimement de ma fauté ! BRIDÀINB. Ah! le traître! A part. Je voudrais le pouvoir jeter par la fenêtre ! FÉLINE, & Rose. Vous connaissez enfin celui que vous aimiez ; Apprenez qui je suis, moi que vous accusiez. Si Juliette séduite était à votre place. Mon oncle à son malheur ne ferait pas de grâce. BRIDÂINE. Certel FÉLINE. n la chasserait en la déshéritant! BRIDÂINE. Gorbheu! je le crois bien! sans conteste! à Tinstant! FÉLINE. Éh bien, moi, ce flatteur^ ce coureur d'héritage... A Octaye. Parlez, monsieur, parlez ! rendez-moi témoignage ! N'ai-je pas invoqué l'honneur et la raison Pour vous dissuader de votre trahison ? OCTAVE, Oui. FÉLINE. Gomme mon enfant j'ai défendu Juliette, N'est-il pas vrai? OCTAVE. C'est vrai.

▲ GTE TROISIÈME. 141 BRIDAINE. Bon Féline! homme honnête! FÉLINE. Et voilà mon loyer! soyez honnête et bon! O vertu! c'est donc vrai que tu n'es qu'un vain nom? ROSE. Que n'ai-je su plus tôt... FÉLINE. Ce n'est pas ma manière De triompher partout du bien que je peux faire ; De mes œuvres j'ai honte à réclamer un prix, Et je trouve plus fier d'accepter le mépris. BRIDAINE. L'antiquité n'a rien qui soit plus magnanime ! ROSE. Ah! monsieur! maintenant je comprends tout mon crime. FÉLINE. C'est trop tard. ROSE. Non, monsieur, le ciel m'en est témoin ! FÉLINE. Quoi ! prétendriez-vous... ROSE. « Vous ne me croyez point, Et je ne m'en plains pas : l'apparence m'accable. Cependant je n'ai rien commis d'irréparable. J'en jure par ma mère — et son souvenir saint M'est trop cher et sacré pour l'invoquer en vain — Votre honneur est intact : un moment égarée, J'allais sortir d'ici... comme j'étais entrée, Car la honte, sinon le remords, m'étouffait.

145 UN HOMME DE BIEN. BRIDÀINE, à part. S'il la croit, je dirai qu'il a Tesprit bien faito FÉLINE, à part. Elle ne peut mentir sur le nom de sa mèrC Outre que je ne puis me mieux tirer d'affaire. A Rose. Vous avez l'esprit faux, mais le cœur fier et droit. Et sur votre serment tout le monde vous croit, BRI DAINE, à part. Pas moi, toujours. ROSE, Merci de cette confiance. FÉLINE. Mon oncle et vous, monsieur, promettez le silence? OCTAVE. Je le jure ! BRIDAINB. Aussi moi. SCÈNE V. Les Mêmes, JULIETTE. BRIDAINB* Juliette ! A Féline. Soutiens-moi t OCTAVE, à part. La pauvre enfant!

ACTE TROISIÈME. 143 BRIDAINÉ. ^J'en tiens!... — Sexe
 ingrat et sans foi FÉLINE. De la philosophie !••• BRIDAINÉ Ah! laisse-
 moi tranquille! FÉLINE. Vous disiez tout à Theure. . . BRIDAINÉ. An
 diable Fimbécile! Tes consolations ne font que m'^chever. A Juliette. Tu ne
 t'attendais pas, vilaine, à me trouver! JULIETTE. La rencontre n*a rien
 dont je sois interdite, Et je ne rougis pas, monsieur, de ma conduite. Vous
 m'avez mise au point de ne nen ménager. • BRIDAINÉ. , • ■ • • ■ Nous
 verrons !.,. . '!Ci/?/ viv^ JULIETTE. Mon mari saura me protéger.
 BRIDAINÉ, Votre mari I Parbleu I je vais vous faire riye. Apprenez qu'il
 voulait seulement vous séduire, Qu'il courtisait... '^ ' FÉLINE. Une autre en
 même- temps que vous. Se serait-il offert pour è&^ôîBôn époux? '-\ ♦♦ « ^
 ..■^-. . • 4Î

144 UN HOMME D'UN BIEN BRIDAINE, embarrassé. Il est vrai que par lui vous fûtes demandée..* ROSE. De sorte à ne pouvoir jamais être accordée. Il cherchait un refus qui le mit en état De se désespérer à tous avec éclat... JULIETTE. Hélas ! j'ai tant souffert ! faut-il souffrir encore ! BRIDAINE, à Juliette. Cela vous apprendra, romanesque pécuniaire ! A part. Mais non, je réfléchis : parlons-lui doucement, Et gagnons son amour par un doux traitement. Haut. Vous voyez ce que sont les jeunes gens, ma chère. Peut-être je devrais me montrer plus sévère ; Mais je pardonne tout parce que je suis honnête, Et je vous offre encore ma personne et mon nom. JULIETTE. Tant de honte, monsieur, me touche et me pénètre Mais... BRIDAINE* Mais ? JULIETTE. Je ne pourrais assez la reconnaître. Vous seriez malheureux, je le sens. BRIDAINE. Pour ceci » C'est mon affaire.^ JULIETTE. Et moi je le serais aussi.

ACTE TROISIÈME. U5 BRI DAINE, prenant Féline & part.
Féline, parle-lui; ma faiblesse est extrême; Elle ne m'aime pas, et je sens
que je Palme. Va, plaide en ma faveur. FÉLINE. Oui, mon oncle. Il prend
Jalietto à part. Pensez, Mon enfant^ au bonheur qu'ici vous repoussez.
Notre oncle a soixante ans, mais le coeur encor tendre, Et puis cent mille
écus sont toujours bons à prendre. JULIETTE. % jAh ! monsieur l
FÉLINE. Croyez-m'en : réfléchissez, JULIETTE.^ Jamais. Si je ne puis pas
être à celui que j'aimais, Je ne serai du moins la femme de personne.
OCTAVE, à part. Noble cœur î BRIUAINE. C'est ainsi ?... Va donc ! je
t'abandonne» Ingrate ! A Féline. Tu seras mon unique héritier. A Juliette.
Vilaine ! FÉLINE. Calmez-vous. BRIDAINE. Eh ! laisse-moi crier) I. 0

The text on this page is estimated to be only 22.49% accurate

1^ UN HOMME DE BIEN. A Juliette». Il te faut des mugets,
mp^denta * ROSE. De grâce f BRIDAINÉ. Qu'elle ne r^n^ plus chez moi I
ROSE. Mais... BRIDAINÉ. Je la chasse I féline: Qui la recueillera ? C'est
mon ipoindre souci. ROSE. Mais enfin... BRIDAIWS. Après tout elle est
chez elle ici; Qu'elle 7 reste ! Bonsoir. n sort. SCÈNE VI. FÉLINE,
OCTAVE, ROSE, JULIETTE. J ULIETTE, se Utsnt aHer sar an fauteuil.
Oh 1 mon Dieu f que d'outrage l R06B. Noub ia ramènerons, mon entot; du
courage.

The text on this page is estimated to be only 25.70% accurate

ACTB TROISIÈMB. 147 D*îci là Yons aurez nn asile chez noas.
Merci, mes seub ftmi§; Totrd mt^èt m*esi doux : Mais je n'attendrai pa9
que moû oncle s'apaise. Mon épreuve est tr

148 UN HOMME DE BIEN. Car c'est ma lâcheté qui nous perd
Tun et Tautre* Et je porte à la fois ma douleur et la vôtre, Mais je suis
moins coupable encore que puni. De votre âme angélique à tout jamais
banni, Et me sentant trop bien déchu de votre estime Pour que vous
m'accordiez de réparer mon crime. Adieu donc, laissez-moi le remords qui
m'est dû Et l'amer souvenir de votre amour perdu I FÉLINE. La réparation
que vous m'avez offerte. Faites-la-moi, monsieur, en réparant sa perte. J'ai
le droit d'exiger quelque chose de vous. ROSB^ bag à Féline. C'est bien !
OCTAVE. Me voudrait- elle accepter pour époux? Je serais trop heureux !
FÉLINE. Juliette, il vous adore 1 JULIETTE. Je ne peux plus le croire.
FÉLINE, à Octare. Elle vous aime encore. OCTAVE. S'il était vrai!
FÉLINE. Voyons, pas de fausse pudeur, Enfants; dépêchez-vous de renaître
au bonheur. Vous vous aimez tous deux ! Faut-il que j'intervienne ?

ACTE TROISIÈME. 149 A Juliette. Donnez-lui votre main avant qu'il ne la prenne Jolietta tend la main à Octave. OCTAVE. Ah ! que je suis heureux ! FÉLINS. Heureux de ma façon ! ROSE, à part. Et j'ai pu mépriser cet homme honnête et honnête ! FÉLINE, à part. Juliette, grâce à moi, fait un beau mariage. Je puis donc sans scrupule accepter l'héritage. JULIETTE, à Féline. C'est vous qui ramenez la paix dans la maison ! OCTAVE. Que n'ai-je cru plus tôt votre haute raison ! JULIETTE. Sans vous, monsieur, sans vous, n'étais-je pas perdu ? OCTAVE. Vous m'avez éclairé. JULIETTE. Vous m'avez défendue. ROSE. Ah ! plus je vous connais... quelle était mon erreur ! OCTAVE. Si bon et si modeste à pratiquer Thonnieu !

The text on this page is estimated to be only 14.29% accurate

150 UN HOMME DE BIEN. ROSE. ?lus d'un ne le yaut pas que
bien haut on renomme I FÉLINE, à part. Parbleu I j'étais bien sûr aue ie suis
honnêle homme | rim DE UN HOMMB Dli BIEN*

The text on this page is estimated to be only 13.74% accurate

L'AVENTURIÈRE COMÉDIE EN QUATRE ACTES, EN CINQ ACTES
Représentée pour la première fois, en cinq actes, à la Comédie-Française le
23 mars 1848. Reprise en quatre actes, au même théâtre le 10 avril 1860.

The text on this page is estimated to be only 4.74% accurate

Sa A • R • HENRI D'ORLÉANS DUC D AUMALE • n AMCIIH
COMDUCIPLV IT DÉTODÉ CONFIÂBiÉ;. E. AUGIER.

AVERTISSEMENT. Voilà trois ans que j'ai fait, pour ma satisfaction personnelle, le travail que je livre aujourd'hui au public. C'est une tentative presque sans précédent dans l'histoire des lettres, que la refonte, après dix ans, d'un ouvrage qui avait réussi à son apparition. Inutile de dire que je ne me suis pas imposé de léger cette tâche de patience ; c'est après avoir attentivement étudié le fort et le faible de la pièce, après m' être bien convaincu qu'elle péchait foncièrement par certaines inexpériences faciles à réparer, que j'ai entrepris, non pas d'en faire un chef-d'œuvre, mais de la mettre sur ses pieds. Après quoi j'ai serré le tout au fond d'un tiroir, attendant le moment d'éprouver par la représentation si je m'étais ou non trompé. Le moment est venu, et le public semble m'avoir donné raison. Je souhaite que le lecteur ne casse pas l'arrêt du spectateur. i Mai 1860.

The text on this page is estimated to be only 16.82% accurate

PERSONNAGES MONTE-PRADB. FABRICE. DON
ANNIBAL. HORACE. DARIO. DONA CLORINDE. CÉLIB. La scène est
à Psdoaoi en 15..«

The text on this page is estimated to be only 29.43% accurate

L'AVENTURIÈRE ACTE PEESIER. Le théâtre représente une salle dans la maison de Monte-Prade. SCÈNE PREMIÈRE. DARIO, UN VALET, puis MONTE-PRADE. DARIO, au valet. Avertissez mon frère... Ah! le voici. Le valet sort. A Monte-Prade qui entre par la gauche. Bonjour. MONTE-PRADE. Quelle surprise! vous, mon frère, de retour? DARIO. Oui, j'arrive à l'instant et j'en apprend de belles, Monsieur mon frère aîné. MONTE-PRADE. Vous savez les nouvelles?

158 L'AVENTURIÈRE. DARIO. Oui certes, je les sais. MONTE-
PRADE. J'en suis fort satisfait. DARIO. Et moi, j'en suis... comment dirai-
je? stupéfait! Je ne m'attendais pas à cela, je l'avoue 1 Vous vous êtes rendu
la fable de Padoue... MONTE-PRADE. Prenez-le sur un ton qui soit plus de
mon goût, Si vous voulez pousser l'entretien jusqu'au bout. Nous sommes
tous les deux un peu vifs, mou cher frère ; Ne débutons donc pas par nous
mettre en colère. Certes, je montre assez quel cas je fais de vous En vous
laissant toucher, même d'un ton fort doux, Un sujet délicat interdit à tout
autre ; Mais soyez raisonnable et mettez-y du vôtre; Payez-moi de retour en
ne me disant rien Qui m'oblige ausMtôt à clore l'entretien. DARIO. C'est
bientôt dit; mais moi, morbleu! cela m'irrite Qu'un homme comme vous,
d'honneur et de méritei Éprouvé par la guerre et par l'âge averti, Se laisse
prendre au piège ainsi qu'un apprenti. Pour vous ensorceler de si belle
manière Quel charme vous a donc jeté cette sorcière? MONTE-PRADE.
Dites enchanteresse et vous aurez bien dit. Aux mensonges des sots donnez
moins de crédit ; Ce que vous m'accordez ici d'expérience Entre eux et moi
vous doit mettre au moins en balance. L'histoire de Clorinde est courte; la
voici... Et je n'avance rien que je n'aie éclairé! :

ACTE PREMIER. 159 J'ai vu tous ses papiers de famille. — Son père, Hidalgo de Burgos, mourut dans la misère ; Alors don Annibal, (c'est son frère...) DARIO. Oui, je sais. Je viens de PentreTOir, sa mine en dit assez I Il a Tair... t MONTB-PRADB. Il a Tair d'un soldat de fortune, D'un soudard, si le mot sert mieux votre rancune ; Mais est-ce le premier hidalgo que les camps Aient déshabitué des maintiens élégants? J'en ai connu beaucoup de ces hommes d'épée A mine de pillage et de franche lippée, Qui faisaient bon marché de tout, hors de l'honneur, Plus fermes sur ce point, certes, que maint seigneur j Par exemple Annibal ..• ne haussez pas l'épaule ! Il faut voir comme il prend au sérieux son rôle De frère ; quel respect il a pour cette sœur Dont il est devenu l'unique défenseur; Et de quel air piteux tout à la fois et rogne Il se tait devant elle, attentif comme un dogue Que l'enfant de son maître a pris pour oreiller Et qui n'ose souffler de peur de l'éveiller. DABIO. Gomment est-il ici ce petit saint en niche ? UONTE-PRADE. Il allait demander du service à l'Autriche, Et conduisait sa sœur, comptant auparavant La placer près de lui dans un pauvre couvent, Jusqu'à la paix du moins. Il fut malade en route, Ce qui mit son petit viatique en déroute ; Et le défaut d'argent les retenait ici Quand je les ai tous deux rencontrés. Dieu merci I

160 L'AVENTURIÈRE. Vous voyez que l'histoire est simple.
DARIO. Par le diable ! Un mensonge bien fait doit être vraisemblable, Et pour duper les gens ce sont les maladroits Qui mentent sans mesure et par-dessus les toits. MONTE-PRADE. Enfin vous avouez qu'il n'est rien d'impossible Dans l'histoire que fait Clorinde ? DARIO. Elle est plausible ; Même je la croirais presque vraie au besoin. MONTE-PRADE. S'il est ainsi, pourquoi ne la croyez-vous point ? DARIO. Pourquoi ? Parce qu'elle est fautive d'un bout à l'autre. MONTE-PRADE. Par ma foi, mon esprit rend les armes au vôtre, Je ne vous comprends plus. DARIO. Je parle de bon sens : Tout cela serait vrai, dit par l'honnête gens ; Par des fripons, c'est faux. MONTE-PRADE. Mais mordieu... car j'enrage De vous voir raisonner de la sorte à votre âge. Où diable prenez-vous que ce soient des fripons ? DARIO. Sur l'amour que votre sœur feint pour vous, j'en réponds. MONTE-PRADE. Elle feint dites-vous ?

The text on this page is estimated to be only 20.86% accurate

▲CT£P££MI££, 3fi fiéiu, SUBI painos £nne. Vous Grajez-Tons
Traiment encore £ût pour plaire? Vos soixante ans pa^és oni-ils à lek
sgipii^.^ rai soixante ans passés, je ne l^gnore pas ; Mais comme j'ai Técñ
de ma Tête économe. J'ai l'âge d'un Tieillard et le sang dHm jense liBBñne.f
Les rides de mon front n'ont pas atteint mon cce&r ; Poadreox est le Ûacon,
mais Tire est la liqueiir. Et qu'il passe im r^on à trarers la bontsDe, Elle
redevient jeime an^tôt et Termeille. Poor l'homme* c'est l'amour, ce pur
rayon

162 L'AVENTURIÈRE. DARIO. Mais votre fiUe^ au moins ?
Elle vous idolâtre Et n*a pas mérité d'avoir une marâtre. MONTE-PRÀOE.
C'est une mère aussi que je vais lui donner ; Clorinde Taime autant qu'il
peut s'imaginer. DARIO. • Je n'entreprendrai pas de vous faire comprendre
Quel compte on doit tenir d'une amitié si tendre ^ Pour vous ouvrir les yeux
j'ai dit ce que j'ai pu ; Puisque c'est en vain, tout entre nous est rompu,
MONTE-PRÀDB,éiDa. * Notre vieille amitié?... DARIO. Parbleu, que
vous importer Sur moi, sur vos enfants, une intruse l'emporte. MONTE-
PRADB. Une intruse ! DARIO. Je romps tout commerce avec vous*
MONTE-PRADE, sèchemeat. iComme vous l'entendrez. DARIO. le romps
l'espoir si doux Du lien qui devait resserrer la famille : Mon fils ne sera pas
l'époux de votre fille. XONTE-PRADB. Mais ces pauvres enfants vont être
désolés! Laissons-les être heureux malgré nos démêlés, DARIO. Non
morbleu! Quelque amour qu'il ait pour sa cousine.

ACTE PREMIER. IM Mon fils ne sera pas gendre d'une coquine.
MONTB-PRADE. Soit. Ma fille n'est pas en peine de partis, Et j'en
trouverai cent qui vaudront votre fils. DÂRIO. Je le souhaite, hélas! plus
qud^nj/j\ l'espère. Car je ne sache pas d'honnête homme et hon père Qui
souffre que son fils entre en une maison Dont le chef s'est si fort égaré dd
raison, Où l'honneur est aux mains d'une femme tarée, Où tout dérèglement
a par elle une entrée, Où les enfants n'auraient enfin devant les yeux, Pour y
dresser leurs mœurs, qu'exemples vicieux» MONTE-PRÂDJi. Avez- vous
dit, monsieur? DARIO. J'ai dit. i MONTE-PRADB. Voici la porte, Et ne
revenez pas sans une bonne escorte. Car je vous en préviens et vous en fais
serment, Vous ne sortiriez pas aussi commodément. DARIO. Il suffit.
MONTE-PRADB. Dites bien à toute la cabale Que son opinion m'est tout à
fait égale; Que je suis enchanté de voir mes bons amii Se démasquer si vite,
à l'épreuve soumis; Que leur déchaînement ne sert en cette affaire Qu'à me
rendre Clorinde encor cent fois plus chère; Mais que je couperai la figure au
premier Que je prends sur le fait de la calomnier.

164 L'AVENTURIEHil. DARIO. Vous aurez fort à faire. Adieu,
je me retire. MONTE-PRADE, Bonsoir. *)ario lorl SCÈNE IL MONTE-
PRADE, senl. Donc contre moi tout le monde conspire ! C'est fort bien.
L'abandon de ce vieux sermonneur Complète le désert autour de mon
bonheur. Tant mieux ! Ce qui manquait à ma béatitude, O mes chers
envieux, c'était la solitude. Ah I vous vous figuriez, podagres aux cœurs
froids. Entre Çlorinde et vous embarrasser mon choix ! Vous me jugiez par
vous, pauvres âmes gelées, D'où les illusions sont toutes envolées. Et qui
n'avez pas su dans un coin encor vert Dérober une seule hirondelle à l'hiver
! Je vous plains, bonnes gens, de ne pas le connaître, Ce charme du dernier
amour qui me pénètre Et me rend un reflet doré de mes vingt ans. O mon
dernier beau jour, plus beau que le printemps. Est-ce trop acheter ta
présence céleste Qu'abandonner pour toi ma part de tout le reste ?

ACTE PREMIER. 105 SCÈNE III. CÉLIE, MONTE-PRADE,
HORACE. CÉLIE^ à Horace dans le fond. fâchons de Tattendrir; tombons à
ses genoux. Ils s'ageooaillent à droite et à gaache de Moute-Prade. Ah ! mon
père ! HORACE. Ah ! mon oncle ! MONTE-PRADB. Eh bien, que voulez-
vous ? HORACE. Je viens de rencontrer mon père dans la rue... MONTE-
PRADE. Ah I fort bien. La cabale a fait une recrue ! Vous venez tous les
deux me livrer votre assaut. HORACE. Ayez pitié... MONTE-PRADE.
Tais-toi. Me prends-tu pour unsot ? Mon frère, ayant sur moi faussé toutes
ses armes Gomme dernier recours me députe vos larmes ; Mais sincères ou
non, coulant pour m'ébranler, Morbleu I je les renvoie à qui les fait couler.
HORACE. Serez-vous si cruel que... MONTE-PRADE. Point do verbiage.

IM L'AVENTURIÈRE. Est-ce moi qui m'oppose à votre mariage
^ C'est mon frère, et je trouve assez exaspérant Qu'il me donne envers vous
le rôle du tyran. C'est à lui, non à moi qu'il faut demander grâce. HORACE.
Mais i\`d des motifs... MONTE-PRADE. Tout beau, monsieur Hotace I Je
ne vous permets pas de toucher ce sujet. — Tes visites étant désormais sans
objet, Prends congé de Célie. HORACE. Èb quoi donc, tout de suite ?
MONTB-PBADE. Ton père par la sienne a dicté ma conduite^ Et tant que
le brutal n'enteudra p^is raison. Tu ne remettras pas les pieds dans ma
maison. Allons, fais tes adieux. HQBAÇE. Adieu, chère Célie.. GÉLIB.
Mes jou^s s*ach^«ront dans la mélancolie HORACE. £1 moi, loin d£ tes
j^m, je n'ai plus qu'à mourir I lfoaU-Pr«é« fort IwMqvfiiiiieot.

ACTE PREMIER. Ifl SCÈNE IV. CÉLIE, HORACE. CÉLIB. Il ne nous laisse pas le temps de l'attendrir, Preuve qu'en son projet il est inébranlable. HORACE. Mon père d'autre part n'est pas très-pitoyable. CÉLIB. Qu'allons-nous devenir entre ces entêtés ? Hélas ! il faudra bien faire leurs volontés ! HORAGC. Si nous faisons les leurs, qui donc fera les nMres ? Le sage doit apprendre à se passer des autres, Me. dit souvent mon père, et je veux aujourd'hui T'énouser sagement, en me passant de lui. CÉLIE. Horace, y penses-tu ! HORACE. J'y pense I CÉLIE. Une révolta ! HORACE. Après le inauvaîs grain la mauvaise récolte ! CÉLIE. Il est homme à jamais ne te la pardonner ! HORACE. Je suis homme à ne pas beaucoup m'en chagriner.

ii» L'AVENTURIÈRE. CÉLIE* C'est parler méchamment.

HORACE. C'est parler, ma Gélie» En homme que Pamour de tout lien délie
; Père, patrie, amis ne sont de rien pour moi, Et je peux me passer de tout,

hormis de toi. CÉLIE. Mais pour nous marier tout seuls, avons-nous l'âge t

HORACE. C'est vrai, diable I GÉLIB. On ferait casser le mariage.

HORACE, à part. Les morceaux en sont bons. CÉLIE. Quoi, vous riez,

monsieur ? HORACE. Là, ne te fâche pas, je ris à contre-cœur. Mais
sérieusement, que résoudre, que faire, A moins de secouer l'autorité d'un

père ? CÉLIE. A tout événement, Horace, jurons-nous De nous aimer

toiyours. HORACE. Je le jure à genoux I CÉLIE. Et de ne pas souffrir

qu'un ordre plus barbare Par un autre hyménée à jamais nous sépare.

ACTE PREMIER. Ici HORACE. Jurons ! et qu'on baise ciment
le serment ! CÉLIE, s'échappant. Ma parole n'a pas besoin de ce ciment !
HORACE, la poursuivant. Un baiser, ma Gélie, et sans faire la moue.
CÉLIE, s'arrêtant. Ne te suffit-il pas de mon cœur... sans ma joue?
HORACE. Et toi, crois-tu beaucoup illustrer ta rigueur De refuser ta joue
ayant donné ton cœur ? Il l'embrasse. SCÈNE V. Les Mêmes, FABRICE.
FABRICE. Grand bien vous fasse, ami. Le seigneur Monte-Prade
HORACE. Alon oncle... FABRICE. C'est votre oncle ? Alors, mon
camarade j' {N'es-tu pas le petit Horace ? HORACE. C'est mon nom ; Et
toi, mon cher ami, comment t'appelle-t-on ? FABRICE. Tu ne me connais
pas ? I. 10

The text on this page is estimated to be only 29.18% accurate

170 L'AVENTURIÈRE, HORACE. Non, le diable m'emporte.
FABRICE. Quoi ! dix ans ont-ils pu me changer de la sorte t C'est de ma
longue absence un reproche cruel Qu'il faille me nommer sur l^a seuil
paternel I Je suis Fabrice. Dieu l HORACⁱ H teod[^]nt la main. Reçois la
l)ieiiveaa9. — Voici ta sœur. FABRICE. Ma sœur ? CÉLIE, à Horace. Qu'il
n'a pas reconnue ! FABRICE. Ah ! c'est que dans mon cœur tu n'avais pas
grandi. Et je n*y rapportais qu'un enfant étourdi I Comme te voilà, grande
et tiJPide et jolie ! Mais as-tu peur de moi ? Dans mes bras, ma Célie l
GÉLIE, timideiSQptj après l'avoir embraué. Notre père est sorti. ^
FABRICE. Tiens, je s'y pensais plus ! il est sorti ? Tant mieijx, c'est qu'il
n'est pas perclus, je.le craignais bien vieux, bien yieux,mon paQvré pèrt
E0B4CB. Il n'a jamais été plus gaillard, au contraire. Il gagne un an de
moins tous les jours.

ACTE PREMIER. 171 FAfiBICB. Dieu merci I Me voilà
déchargé de mon plus grand souci I Je m'accusais déjà de sa décrépitude
Gomme d'un fruit amer de mon ingratitude. .. Aussi comme je vais lui
demander pardon De mon libertinage et de mon abandon ! A-t-il toujours
son air vénérable et sévère? CÉLIB. Il rentrera bientôt ; vous le verrez, mon
frère. FABRICE. Eh bien ! en l'attendant, parle-moi, chère sœur. Car j'avais
de ta voix oublié la douceur. CÉLIB. Aussi, méchant, pourquoi faire une
telle absence? FABRICE. Longue absence, en effet I Ces lieux de mon
enfance Doivent être étonnés du triste voyageur Qui les avait quittés si
jeune et plein d'ardeur I Qu'ils ont de souvenirs pour moi! Tiens, cette glace
f... Il s'en approche j après on liieace : Valentine était là, ma Gélie, à ta place
: Je lui tournais le dos, feignant de ne rien voir; Mais je la regardais,
tremblant, dans ce miroir» Car son bouquet cachait une timide lettre Qu'elle
lut et jeta galment par la fenêtre. Tu les as vus alors par les larmes battu?, 0
piiroir ! ces yeux creux et qui ne pleurent plus I CÉLIE. Les voilà
cependant qui de pleurs se remplissent. FABRICE, s'asseyat. Ah! que ces
souvenirs sont loin et me vieillissent I

172 L'AVENTURIÈRE. Que reste-l-il en moi du jeune homme
d*alors? Je suis encor plus vieux au dedans qu'au dehors 1 As-tu vu
quelquefois la carcasse noircie D'un beau feu d'artifice éteint par une pluie?
Je ressemble beaucoup à ce piteux objet. CÉLIB. Vous nous raconterez ce
que vous avez fait? FABRICE. Non, diable ! ce n'est pas matière à bréviaire
! J'ai fait un peu de tout, hors de ce qu'il faut faire ; J'ai perdu dans mon
cours de vie aventureux Beaucoup d'illusions, encor plus de cheveux, Et de
cette bagarre en hâte je me sauve, Heureux de n'en sortir qu'à moitié triste et
chauve ! CÉLIB. Vous restez avec nous? FABRICE. Pour toujours, car je
Yoi Que le bonheur était entre mon père et toi. J'ai sottement gâché ma vie à
le poursuivre, Mais je la recommence en te regardant vivre; J'ai fatigué mon
cœur à tous les carrefours, Je veux le reposer en aimant tes amours. Et
vieillirai gaîment pourvu que je te voie, Jeune de ta jeunesse, et joyeux de ta
joie ! Tu me laisseras bien rôder dans ta maison Comme un vieux serviteur
inutile, mais bon? GÉLIE. Ne parlez pas ainsi, cher frère, je vous aime.
HORACE. Mais pourquoi renoncer à vivre pour toi-même?

ACTE PREMIER. 173 FABRICE. Je n'en vau plus la peine, et d'ailleurs c'est trop tard. HORACE. Il faut te marier I FABRICE. Je suis las du hasard. En outre, je ferais un mari détestable, Un père médiocre et peu recommandable, Tandis que je pourrai, si ma sœur y consent. Fournir à mes neveux un oncle fort décent. — A propos de neveux, parbleu! je me rappelle Qu'en entrant je n'ai pas dérangé de querelle, Ou bien vous en étiez au raccommodement. A quand le mariage? HORACE. A quand? CÉLIE. Hélas ! FABRICE. Comment? Notre amour serait-il traversé? HORACE. Par mon père! FABRICE. Il refuse pour bru la fille de son frère? La trouve-t-il trop pauvre ou de sang roturier? HORACE. Non, mais mon oncle est près de se remarier. FABRICE. Mon père? I. iO.

174 L'AVENTURIÈRE. HORACE. Lui-iiième, oui. FABRICE. Qaelle plaisanterie^ CÉLIB. Hélas! rien n'est plus vrai! FABRICE. Mon père se marie! Je vois décidément qu'il n'a rien de perclus Et que je me forgeais des remords superflus! Quelle caducité, malepeste ! Il se porte Beaucoup mieux que son fils, ou le diable m'emporte 1 — Il ne va pas, j'espère, épouser un tendron? HORACE. Sa femme peut avoir vingt-cinq ans environ. FABRICE. C'est une veuve? CÉLIB. Non. FABRICE. Peste! une demoiselle? HORACE. Encor moins! FABRICE. Et quoi donc alors? HORACE. Une donzelle! Elle vient de Madrid avec un spadassin. Qui lui sert à son choix de frère on de cousin. Il se donne le ion et fait le gentilhomme.

ACTE PREMIER. 175 Ils ont tous deux si bien travaillé le bonhomme. Si bien circonvenu, si bien entortillé, Qu'avec tous ses amis pour eux il s'est brouillé. Mon père furieux me refuse Célie, Tant que le sitBn sera coiffé de sa folie. Et celui-ci piqué me bannit de ces lieux.

GÉLIB. Ce que vous avez vu n'était que des adieux, FABftIGB. A.h! mille millions de diables à mes troussees! Moi qui venais chercher des émotions douces, L'édification, la règle, le repos... Certe, il faut convenir que j'arrive à propos I Il est beau le foyer paternel, et ce temple Que je me figurais est d'un touchant exemple! Pourquoi suis-je venu, morbleu! CÉLIB. Pour nous sauver: Vous seul de ce malheur pouvez nous préserver. Vous êtes maintenant le chef de la famille.

FABRICE. Âh! ce mot me rappelle ! Oui, te voilà ma fille ! Le ciel, que j'accusais, surpasse mon espoir: Je ne cherchais que Tordre et trouve le devoir I Allons, voilà qui vaut la peine que Ton vive ! D'ailleurs, c'est moi l'auteur de ce qui nous arrive : J'ai laissé le champ libre aux intrus. Mais, morbleu ! Me voilà de retour, nous allons voir beau jeu. DoDzelle et spadassin? Bon! d'estoc et de taille J'ai beaucoup fréquenté parmi cette canaille, Et je rachèterai mes désordres anciens. En mettant leurs leçons au service des miens.

176 L'AVENTURIERE. HORACE. Mon oncle Vaime an fond ; il suffit qu'il te voie Pour que son cœur se fonde en paternelle joie ; Profitons du moment pour frapper les grands coups; Pendant qu'il est ému, tombons à ses genoux... J'y suis déjà tombé tout à l'heure, n'importe! Montrons-lui quel désordre ici Clorinde apporte, Que sa famille en souffre et que lui-même j perd Le bonheur du seul rôle à la vieillesse offert ; Ajoutons le tableau, si j'épouse Gélie, D'adorables marmots barbouillés de bouillie Qui lui tirent la barbe en bégayant son nom, Et parbleu 1 la Clorinde est perdue ! FABRICE. Hélas, non. Avec tous ses amis, s'il s'est brouillé pour elle, Voudra-t-il écouter la voix d'un fils rebelle ? Contre ces passions, d'ailleurs, rien n'est puissant, Ni liens d'amitié, ni même ceux du sang I L'amour chez les vieillards a d'étranges racines, Et trouve, comme un lierre aux fentes des ruines, Dans ces cœurs ravagés par le temps et les maux. Cent brèches où pousser ses tenaces rameaux. HORACE. A ce compte, je vois peu de chances qu'il rompe. FABRICE. La seule est de prouver au vieillard qu'on le trompe, Qu'on n'a d'amour pour lui qu'à cause de son bien ; Mais ce n'est pas facile, à ne vous cacher rien*. HORACE. La drôlesse est habile et sait bien se conduire. FABRICE. L'important est d'abord ici de m'introduire.

ACTE PREMIER. J77 Afin d'étudier notre intrigante à fond.

HORACE. Pourquoi ne pas venir simplement sous ton nom ? FABRICE.

Parce que, si je viens sous mon nom, la gaillarde, Voyant mon intérêt, va se tenir en garde. HORACE. Rien de plus simple : prends le premier nom

venu. FABRICE. Et de mon père alors si je suis reconnu? HORACE. Bon I

Pour te déguiser n* as-tu pas de recette ? CÉLIE. Notre père n'a plus la

visière bien nette. HORACE. [1 ne reconnaît plus personne à quatre pas.

FABRICE. A la bonne heure ; mais il reste un embarras : Gomme me faire

admettre à moins d'être Fabrice HORACE. Ah ! c'est juste ! — Il faudrait

trouver un artifice... FABRICE. Si je me présentais au nom... HORACE.

Oui, c'est cela. FABRICE. Au nom de qui, nigaud?

The text on this page is estimated to be only 19.00% accurate

118 L'AVENTURIÈRE. HORACE. Ahl de qui?... FABRICE. M'y
voUà! J'ai notre affaire ; viens qu'ici l'on ne me voie. Je t'expliquerai tout.
— Enfants, soyez en joie I Ils tortenk tous deux Ofyr la porte du foad| Gélie
par celle de gaacht.

The text on this page is estimated to be only 21.66% accurate

ACTE DEUXIÈME SCÈNE PREMIÈRE. DON ANNIBAL,
DONA CLORINDE. flt •B&raai par U porto au. CuuL CI. «llfDB.
Personne. — Il Mi sLM^ chez quelqa^ ami, »^I19 àmUu m ANNIBAL. Il
n'en a plus. ^ Qui sait? ANNIBAL. Il promène sa goutte^ Voilà tout; il n'est
là rien de bien alarmant. CLORINDE. Que veox-tu? J'ai dans rame un uoir
pressentiment Toi qui ne crois à rien, tu diras que c'est bêtç, Mais ce miroir
cassé nie trotte par la tête» Laisse-moi donc tranquille avec ton sot miroir!
Q'ie Tcux-tu qu'il arrive ?

160 L'AVENTURIÈRE* CLORINDB. Est-ce qu'on peut savoir?
Il suffit d'un hasard pour nous faire connaître. ÀNNIB[^]L. Il faut que ce
hasard entre par la fenêtre. Car nous avons fermé la porte à tout venant.
GLORINDE. Peux-tu d'un tel sujet parler en badinant ? ÀNNIBÀL. Moi? je
tiens plus que toi, ma sœur, à ton douaire. CLORINDB. Ne seras-tu jamais
qu'un intrigant vulgaire? Ne peux-tu te hausser à d'autre ambition Qu'à celle
de gagner un méchant million? ANNIBAL. Tout douï ! les millions sont de
bonnes personnes Qui ne méritent pas le nom que tu leur donnes, Et l'on
n'en cite pas un s[^]l, je dis pas un, Qui d'aucune façon ait fait tort à
quelqu'un. Mais, toi-même, malgré ton mépris magnanime, Tu ne leur peux,
au fond, refuser ton estime, Et c'est leur témoigner, je crois, assez d'égard
Que consentir pour eux à l'hymen d'un vieillard ! GLORINDE. Tais-toi, tu
n'es qu'un sot. Verrai-je mes pensées Par ce petit esprit toujours rapetissées
? L'argent, pauvre cervelle ! Eh! que me fait l'argent? Je l'ai toujours traité
d'un dédain négligent, Et j'y tiens aujourd'hui moins que jamais I
ANNIBAL. La peste!

ACTE DEUXIÈME. 181 CLORINDB. Tout ce qu'il peut donner, j'en ai joui de reste ! Les prodigalités, le luxe, le plaisir, Ont lassé mon caprice et vaincu mon désir : J'ai connu, tour à tour mendiante et duchesse, La dernière misère et l'extrême richesse ; Et j'ai de toutes deux abusé tellement Qu'en ce genre pour moi rien n'a d'étonnement ! ÀKNIBAL. Tiens! CLORINDE. J'ai goûté de tout, et cette folle vie N'a laissé qu'une chose en moi d'inassouvie. Pour te rendre d'un mot mon sentiment plus clair, Je ressemble au marin fatigué de la mer ; Et comme il porte envie à la tranquille joie Des rivages heureux que son vaisseau côtoie, Ainsi je porte envie au monde régulier Que mon orgueil encor n'a pu que côtoyer. Je veux faire partie enfin de quelque chose. Au lieu d'être un jouet dont le hasard dispose ; Je veux m'initier à ce monde jaloux Qui par son mépris seul communique avec nous ; Je veux mon rang parmi les femmes sérieuses. . . Ces mères et ces sœurs pour nous mystérieuses, Dont nous ne savons rien, pauvres filles, sinon Le respect que font voir nos amants à leur nom ! ANNIBAL. Laisse-moi quelque peu secouer les oreilles... Je n'ai jamais oui d'absurdités pareilles ! Je tombe de mon haut ! Depuis quand diable as-tu Tant de vocation pour entrer en vertu? CLORINDB. Ah I je n'ai jamais vu de femme mariée, I. li

182 L'AVENTURIÈRE. De bourgeoise en gants noirs que je n'aie
enviée ; Car elle regardait mon luxe avec dédain, Et c'est si bon d'oser
mépriser son prochain i D'avoir autour de soi des gens à qui l'on tiemie Et
dont on ne soit pas traitée en bohémienne ; De ne pi as vivre enûn hors le
monde et la loi, Et de se pavaner dans l'estime de soi I aniiibâl. Tu vas donc
te conduire en honnête personne? CLORINDR. Sans doute. ÀNIYI3AL.
Tout de bon ? CLORINDB. Qu'est-ce là qui t'étonne? Les galants, à ton gré,
sont-ils si dangereux Qu'on ne puisse aisément se défendre contre eux? Je
n'ai jamais aimé personne de ma vie! ànnibâl. Je le sais, mais enfin il peut
t'en prendre envie. CLORINDE. Imposs3>le I L'amonr demande un cœur
dompté Et se nourrit chez nous d'infériorité ; Or, moi, par un bonheur qui
souvent me chagrine, Je ne peux pas trouver d'homme qui me domine ; Les
plus spirituels dans mes mains ont tourné En idiots, en gens à mener par le
nez ; Si bien qu'en vérité, parfois je me demande Pourquoi c'est l'homme et
non la femme qui commanâei^ Et d'où peut venir l'air de domination
Qu'affecte ce faux roi de la création.

ACTE DEUXIÈME. W AHKIBÀL'. On voit bien que tu n'as jamais été battie z Tu mépriserais moins rhomme, ûère statue ! CtORINOfi. Peut-être vaut-il mieux n'avoir aimé jamais Et que le ciel n'ait pas entendu mes souhaits. L amour est une guerre entre nous et les hommes Où, dès qu'ils ne sont plus victimes» nous le sommes ; Or, dans un tel combat, où tout coup vise au cœur, Celui qui n'en a pas est toujours le vainqueur. C'est ainsi que sans chaîne et sans entrave aucune, Dans son cours merveilleux j'ai suivi ma fortune. ÀNNIBÀL. Certes, je ne suis pas pour te le disputer. Ton hymen a de quoi tous deux nous contente / Car, à toi, s'il assure une belle retraite Et le droit déjouer à la Madame... honnête, Il me met à l'abri, moi qui veux mourir gras, Des caprices du sort à l'heure des repas; Il m'assure de plus, outre la nourriture, De quoi conter fleurette à quelque créature. Et comme coqs en pâte, on nous verra tous deux, Chacun à sa façon, parfaitement heureux. Mais je l'achète cher, car jusqu'ici mon rôle Est fatigant I CLORINDB. Comment? ANNIBAL. Comment? Ce n'est pas drôle De faire l'hidalgo fier et silencieux De peur de rien lâcher qui révolte le vieux; De ne pas m'écarter de toi d'une coudée Pour te donner un air de fille bien gardée ;

154 L'AVENTURIÈRE. De froncer le sourcil en surveillant jaloux Pour peu que Timpotent se mette à tes genoux ! CLORINDE. Tout cela, mon ami, n'est pas très-agréable, J'en conviens, mais... ANNIBAL. Dis donc que c'est insupportable ! Toujours faire la moue et sembler sur le gril ! Chaque entretien me laisse une crampe au sourcil ! CLORINDE. Va, nous touchons au but... ANNIBAL. Ah ! CLORINDE. Que ton zèle brille ! ANNIBAL. On aura le maintien d'un portrait de famille. CLORINDE. Surtout, surveille-moi plus strictement encore ! ANNIBAL. Si d'après le dragon Ton juge du trésor, Ne crains rien. CLORINDE. Que ce jour ne me soit pas funeste, Et, ce danger passé, je me charge du reste. Le voici... Tiens-toi bien ! ANNIBAL. Donnons du sourcil ! CLORINDE. Chut !

ACTE DEUXIÈME. 185 SCÈNE II. CLORINDE, ANNIBAL,
MONTE-PRADE. MONTE-PRADE, entrant. Bonjour, bien chère enfant.
Capitaine... ANNIBAL, brusquement. Salût. CLORINDE. Excusez ses
façons. MONTE-PRADE. J'aime assez sa rudesse. ANNIBAL. L'habitude
des camps ! CLORINDE, à Monte-Prade. Je vois quelque tristesse Dans
VOS yeux. Qu'avez-vous ? MONTE-PRADE. Moi ? Rien. Tout m'est égal,
Tout ce qui n'est pas vous. CLORINDE. Merci du madrigal... Mais on ne
trompe pas l'œil d'une femme aimante : Je le vois , quelque chose ou
quelqu'un vous tourmente. MONTE-PRADE. Je ne m'en souviens plus.
ANNIBAL^ à part. Bien, ma crampe dans l'œil.

186 L'AYBLÏXtFKIÈRE. CLORINDE. Depuis que j'ai posé le pied sur votre seuil, Seigneur, votre maison, aux censures en proie, À vu fuir le repos, la louange et la joie. UONTE-PRADB. Qu'importel CLORINDE. Tous les jours ce sont des coups nouveaux..» Hélas! vous m'achetez plus cher que je ne vaudrais I Croyez-moi, mon ami, cédez devant Torage Et quittez un amour qui veut trop de courage. monte-prâde. Moi, reculer devant ces lâches radoteurs ? J'arracherai la langue aux calomniateurs I Et quand vous passerez, je jure par mon père Que je les ferai tous saluer jusqu'à terre I CLORINDE. Seigneur, il en est temps encore : réfléchissez. Moi, je suis assez fière et je vous aime assez Pour vous perdre plutôt que vous être fatale Et fournir à Tenvie un sujet de scandale. MONT B-^P RADE. Aimez-moi donc assez pour en braver les traits Sans vous en soucier plus que je ne le fais. Mais vous ne dites pas toute votre pensée : C'est vous qui de la bitte êtes déjà lassée I CLORINDB. Moi? UONTE-PRA&». i C'est facile à moi, facile en vérité ! De préférer Cloriadet à ma tranquillité :

ACTBDEUXIÉSIE. 187 Mais il est moins facile à la magicienne,
Hélas ! de préférer un vieillard. à la sienne I Vous m'apportez la vie et la
J«ie et Tamour, Tout enfin 1 Que vous puis-je apporter en retour ? Rien...
que le noble orgueil d'un dévouement austère Au bonheur d'un époux qui
serait votre père I GLORINDE. Et n'est-ce point assez ? mon père» mon
époux I A force d'être grand mon rôle devient doux ! Quoi ! la pauvre
orpheline a la toute-puissance De donner le bonheur par sa seule présence ;
Entre ses mains sans force elle tient ce grand cœur Qui de la lutte humaine
était sorti vainqueur ; Elle rend à son gré la jeunesse et la vie, Et vous ne
trouvez pas son sort digne d'envie ? HONTE-PRADE. A mon cœur altéré
que vos discours sont frais ! Je ne les entends pas, je les bois à longs traits !
On croit facilement ce qu'on désire croire... Je ne vis que par vous. ▲N NI
BAL, bas à Clorinde. A-t-on parlé de boire. Ou si la soif me corne à l'oreilk
? GLORIfFOB. Idiot I ANNIBAL, à part. Je boirais \kZu un coup l

^88 L'AVENTURIÈRE. SCÈNE III. Les MÊMES^ GÉLIE.

MONTE-PRADE. Que veut Célie ? CÉLIE. Un mol. Mon père : un étranger est là qui vous demande. UONTE-FRADE. Je n'y suis pas. GÉLIE. Il a des lettres... MONTE-PRADE . Qu'il attende I CÉLIE. De mon frère. MONTE-PRADB. Qu'il entre I II n'est plus étranger. CLORINDE, bas à Annibal. Le miroir tient parole et voici le danger I ANNIBAL, de même. Ah 1 superstitieuse ! UONTE-PRADE. 0 jour deux fois propice ! Des lettres de mon lîls, de mon pauvre Fabrice! Il n'avait pas encore écrit... le cœur me bati Et je me figurais n'aimer plus cet ingrat I

ACTE DEUXIÈME. 189 SCÈNE IV ANTOINETTE, CLORINDA, à
gauche du théâtre, MONTE-PRADE avec Ulysse, FABRICE et GÉLIE, «a
fond. Fabrice déguisé* MONTE-PRADE. Soyez le bienvenu, monsieur.
FABRICE, à part. Mon pauvre père ! CÉLIE à Monte-Frade qui recule
stupéfait. Qu'avez-vous donc ? MONTE-PRADE. J'ai cru voir paraître ton
frère ! FABRICE. Il me l'avait prédit ; car nous nous ressemblons, N'était
que ses cheveux sont noirs et les miens blonds, Au point que le hasard de
cette ressemblance Fit de notre amitié la première accointance. MONTE-
PRADE. Jusqu'à la voix. FABRICE. La sienne est plus douce, dit-on.
MONTE-PRADE. Un peu. . . la différence est plutôt dans le ton. FABRICE.
Il m'a chargé pour vous, monsieur, de cette lettre. I. 11.

The text on this page is estimated to be only 28.94% accurate

MONTE-PRADE. Merci, monsieur, merci. Vous voulez bien
permettre 1r Il uu FABRICE, à part. La sœur a Tàir rasé ; tout Bien
examiné, C'est au frère qu'il fainb tirer las iiers du nés. MONTB-PRAOR,
après a ▼•i^ I

ACTE DEUXIÈME. 1[^] CLORINDE, basa Annihala Voilà des entretiens qu'il nous faut prévenir, HONTE-FRABE. Il me parle en effet, da C6Ue reasemblazica[^] Qui m'a moi-même nûft un instani eu balasae. « A force d'être pris[^] pour Mrea, aie dit-il[^] • Nous le sommes enfin devenus. 9 ANNIBAI». Très-gentil I HONTE-FRADE. Vous étiez donc unis en frères ? FABRICE. Plus qu'en frères : ' Il n'écoutait que moi sur toutes ses affaires. arONTB-FRADB. Vous étiez son mentor, monsieur Ulric ? Eélas I Il goûtait mes conseils et ne les suivait pas. MaiJ» lorsqu'il se trouvait à bout d'extravagances, Il regrettait cent fois mes. sages, remontrances, Et cent fois me jurait qu'on ne l'y prendrait plus i Inutiles regrets et serments surperflus T UOmrb-FRADE, àFolirice. Il a pris un état pour vivre, ie suppose? Car le bien de sa mère était fort pea de chose.. PABRIC».. En moins d'une bcFUché» il l'eût, je crohr, mangé. Si les faveurs du jeu ne l'eussent s[^]ongéf. HONTE-FRADE. J'aurais cru qu'il eût fait de plus vertes prouesses j[^]

192 L'AVENTURIERE. Heureux au jeu, dit-on... FABRICE.
Malheureux en maîtresses t Il le fut : il en eut beaucoup. Il en eut tant Qu'un
jour il s'éveilla, n'ayant plus rien comptant Que la cape et Tépée : il se mit
au service Et s'appelle aujourd'hui lé colonel Fabrice. MONTE-FRADE.
Colonel ? FABRICE. Il a fait son chemin en cinq ans. ANNIBAL.
Sacreblen ! MONTE-FRADE. Hcinî GLORINDE. Pardon ! ANNIBAL.
L'habitude des camps 1 MONTE-FRADE. Sa valeur se doit être aisément
signalée. Brave enfant I Je voudrais le voir dans la mêlée^ Avec son bras
d'acier et ses yeux de lion ! Dès l'enfance, la guerre était sa passion ; Sans
cesse il s'échappait pour livrer la bataille Dans le faubour/^, avec des
gamins de sa taille ; Il revenait souvent, Dieu sait dans quel état ! Il fallut un
beau jour qu'on me le rapportât Sur un brancard, le front fendu d'un coup de
pierre 1 € Ce n'est rien, me dit-il, n'avertis pas ma mère ! »

ACTE DEUXIÈME. 103 FABRICE, à part. O ma mère !

UONTB-PRIDE. Je suis bien heureux de vous voir; Vous me le rappelez comme un vivant miroir. FABRICE. Eh bien ! rassasiez vos yeux de cette joie. Hb rernooteot la scène ea eamaat» GLORINDB, bas à Aaiiibal. Si c'est un espion q le le fils nous envoie, Il faut s'en assurer : grise-le. ANNIBAL. Bon, j'en suis I La vérité sort mieux d'un tonneau que d'un puits. CLORINDE, à Honte-Prade. Laissez donc à monsieur le temps de prendre haleine. Seigneur ; vous le pressez de façon inhumaine. FABRICE. Oh! madame... MONTB-PRADE. C'est vrai, je ne pense qu'à moi. CLORINDE. Votre hospitalité remplit mal son emploi. ANNIBAL. Au lieu de l'altérer, on restaure son hôte. MONTE-PRADB. Ils ont, ma foi! raison : Je suis deux fois en faute. Holà ! quelqu'un, holà (Eatre ua Valoi* Qu'on apporte l'encas.

The text on this page is estimated to be only 23.49% accurate

194 L'AVENTURIÈRE. Pendant ce qui soit. on apporta une table toute servie. CLORINDE. Pour un tour de jardin domyca-moi votre bras. Nous gênerions. monsieur par la cérémonie; Mon frère mieux qu'aussi lui tiendra compagnie. HONTB-PRAOB. Pardonnez-moi, monsieur une inégalité Qui peut seule, arrêter mon importunité. FABRICB. Faites, faites, monsieur. A part* L'occasion est bonne : Le drôle sera fin s'il ne se déboutonne. UK YALRT. Ces messieurs sont servis. GI^ORLNDB, à Moato-Prada. Votre bras, »il vous plaît. MONTE-PRADff, à Fabrice. Mon cher hôte, à bientôt. CLORIUDE, à fait en sortant. L'espion n'est pas laid. Ils Mrtent SCÈNE V. FABRICE, ANNIBAL. FABRICE, à paru A nous deux, sacrifiant !

The text on this page is estimated to be only 27.14% accurate

ACTE DEUXIEME. 195 ANNIBALrkpart. K naus deux,
moiLJeune homme. Vous posséderons-nous longtemps? FABRICE. Je vais
à RomSi, ANNIBAB. Peut-être vous entrez dans i'égliæ? BA ERIGE. En
elîet. ANNIBAL. Un bel état, monsieur! Ce jambon est parfait. FABBICB.
U ouvre Tappétit AITNIBAL. Et îk soif. FABflICS. lî fttut Boâ:e^.
AltirrBAI. Une profession tout à. fait méritoire^ Monsieur! Moi qui vous
parle, entre autres révérendi Carmes et franciscains qui furent mes parents,
Je cite avec orgueil dom Paaï-Grégoire-Ignaoe^ Évêque, inpartibus, d'une
ville de Thrace. C*était un très-saint homme, et je sois convaincu Qu'on
Teût camm&d... sli avait mieux vécu. Mai

196 L'AVENTURIÈRE. ANNIBAL. Gomme j'ai rhonneur de
voas le dire Et quand on Vj prenait, il se mettait à rire 1 Buvons à la santé
de ce pauvre défunt. IU boÎTaaflb FABRICE. Attaquons ce pâté qui
m'allèche au parfum. ANNIBAL. J'oubliais la santé du pieux dom Sidoine,
Mon oncle maternel, en son vivant chanoine. On n'en cite qu'un trait, mais
qui dura longtemps. Car c'est d'avoir vécu quatre-vingt-dix-huit ans. Ib
boÎTeoU Çà, de tous mes parents j'ai fêté la mémoire : Mais n'en avez -vous
pas quelques-uns à qui boire? FABRICE. Trois tantes, six cousins et sept
frères de lait. ANNIBAL. Trois, neuf, seize... buvons à chacun, s'il vous
plaît. A vos tantes d'abord, ces respectables dames Qui n'ont jamais brûlé
que de pieuses flammes. En est-il dans le nombre une à succession? Nous
boirions en détail à son extinction! FABRICE. Toutes ont des enfants.
ANNIBAL. Impudiques douairières 1 nbqik Passons à vos cousins ; que
sont-ils ? FABRICE. Militaire!*

ACTE DEUXIÈME. 197 ANNIBAL* Hiltairjs tous six?

FABRICE. Comme vous. ANNIBAL. Gomme moi? Je leur fais compliment. FABRICE. Car vous l'êtes, je croi? ANNIBAL. Parbleu, si je le suis! nous autres gentilshommes ! J'ai tué de ma main ou blessé dix-huit hommes, Dix-huit ! On m'a laissé deux fois parmi les morts, Et si je TOUS montrais, monsieur, mon pauvre corps... Un crible ! FABRICE. En vérité, monsieur? ANNIBAL. C'est à la lettre. Je suis si laid à nu, que je n'ose m'y mettre. FABRICE. La gloire est à ce prix. Buvons à vos exploits t ANNIBAL. C'est là tout le profit que j'en tire : j'y bois! La bouteille est à sec : holà ! Entre un valot. FABRICE. Du vin d'Espagne ! — Et dans quel régiment fîtes- vous la campagne?

198 L'AVENTURIÈRE. ANNIBAL. Ah ! dans quel régiment ? Dans le Royal-Infant ! Au valet. Mais ouvrez ce balcon, car l'air est étouffant ! FABRICE, à part. Est-ce qu'il dirait vrai ? Tendons-lui quelque piège. Haut. J'ai dans ce régiment un ami de collège. ANNIBAL. Qui se nomme ? FABRICE. Artaban. ANNIBAL. Je le connais beaucoup. FABRICE. Vont-ils bien heureux ! Buvons encore un coup ; Adieu cher Artaban ! ANNIBAL, après avoir bu. C'était un joyeux drille ! Mais avez-vous connu mon ami Nazarille ? FABRICE. Non, monsieur. ANNIBAL. Ah ! monsieur, quel garçon bien fendu ! Qu'il tirait bien l'épée avant d'être pendu ! FABRICE. Pendu ! Qu'avait-il fait ? ANNIBAL. Ses torts n'étaient pas graves ; Mais les gens de justice ont en horreur les brutes.

The text on this page is estimated to be only 25.51% accurate

ACTE DEUXIÈME. Ld8 Moi qui tous pari«⁸, moi, » je ft'étais
partie Ne me Toulaient4Ift pas fsûrQ un mauvais parti ? FIBRICS* Les
vilains ! et pourquoi? AVSIBAL* Pour rien... une estocadb A travers
l'héritier présomptif d'un alcade J'ai pu fuir, averti par un bon alguazil...
FABRICE. Et votre sœur vous a suivi dans votre exil ? ANNIBAL. Parbleu
! ma sœur était plus que moi campromis^ Mais je jase... FABRICB. Entre
amis! ANKIRAL. Suffit. Si ma chemise Savait ce que je pense, a dît us
général. Je changerais de linge. FABRICS> à part. Il ne ferait pas medL.
ANlfIBAL. Trop parier nuit. Buvons. FABRICE. Buvons ! A part. Son œil
se troubla. ANRIBiBl. Ventrebleu I plus je bois et pâuft ma soif redouble 1
Regardez-moi ce jus, TabM^ ea juft divin

200 L'AVENTURIÈRE. Que le monde a nommé modestement du
yin ! C'est le consolateur, c'est le joyeux convive, A la suite de qui toute
allégresse arrive ! Au diable les soucis, les craintes, les soupçons... Quand je
bois, il me semble avaler des chansons ! Verse encore un couplet et nargue
du tonnerre ! Buvons à plein gosier et chantons à plein verre t — Ça,
n'avez-vous plus soif? FABRICE. J'ai fait ce que j'ai pu ANNIBAL. Oyez ce
que chantait certain moine trapu : Il chante. Le vin est nécessaire ; Dieu ne
le défend pas ! Il eût fait la vendange amère S'il eût voulu qu'on ne bût pas
La chanson est jolie et prouve à l'évidence. L'abbé, que Dieu n'est pas
contraire à la bombance. FABRICE, à part. Patience ! Le vin rend l'homme
transparent. ANNIBAL. Remarquez que l'enfant vient au monde en pleurant
; Il vit la larme à l'œil... A boire, je vous prie. L'abbé, la vie est courte!...
FABRICE. Oh ! que courte est la vie ! ANNIBAL, chantant. Quand on est
mort on ne mord plus Que la poussière ;

ACTE DEUXIÈME. 201 Quand Oii est mort on ne mord plus, *>
On est mordu. Il bdSé L*ivrognerie, un vice ignoble? ut ! buveur d'eau !...
Un ivrogne ressemble au céleste flambeau, Au soleil, n*en déplaie à ta
vieille faconde : Tout tourne autour de lui : c'est le centre du monde t —
Mais c'est égal, la vie est trop courte, mon cher ! Notre âme est immortelle,
oui, mais la pauvre chair? FABRICE. Buvez l ANNIBAL. Mordieu I
trinquons, monsieur l'homme d'église. Car je veux vous griser aussi, si je
me grise I FABRICE. Soit! A votre santé, mon brave. ANNIBAL. A ma
santé ! Il bottt Quoiqu'elle vous soit bien égale, en vérité. FABRICE. Qui
dit cela ? ANNIBAL. Voyons, pleureriez-vous ma pcr l Si je mourais demain
d'indigestion ? FABRICE. Certe. ANNIBAL. Laissez-moi donc tranquille
avec votre amitié I Peut-être en moins d'un an tu m'aurais oublié ! Oui, va,
tu fais semblant de m'aimer, âme vile ,

m L'AVENTURIÈRE. Parce que tu vois bien que je peux t'être utile ! Que je suis malheureux, mon Dieu, mon Dieu! jamais Je n'ai pu me fier à ceux-là que j'aimais ! Ah! c'est iQ lourd fardeau, vois-tu, qu'une âme tendre, Quand On n'a pas quelqu'un qui puisse vous comprendre t Mais dis-moi le motif au moins de ton mépris. Que je me justifie. FABRICE. Allez) vous êtes gris ! ANNIBAL. Moi, gris ? C'est qu'il le croit, l'abbé, Dieu me bénisse ! A preuve, je m'en vais te réciter Phénice... Le rôle de ma sœur, s'entend, car, quant à moi. Je vis de mon épée et suis noble du roi ! FABRICE. Et comment s'appelait votre sœur au théâtre ? ANNIBAL. Gléopâtre. FABRICE. Vraiment? c'était... ? ANNIBAL, avec orgueil. La Gléopâtre ! Mais es-tu comme moi ? Quand il fait du soleil. Ma conversation m'ennuie et j'ai sommeil. FABRICE. Il est bon de dormir après une bombance, ANNIBAL. Veux-tu que nous dormions? FABRICE. Très-volontiers, ANNIBAL. Commence*

ACTE DEUXIÈME. 303 FABRICE. ^on, monsieur, après vous.
ANKIBAL. Non, je n'en ferai rien. Je suis poli... je suis poli,, j'ai du
maintien. n fl'eudort* FABRICE, 86 leyaot. Dors du sommeil du juste, b
vertueux ivrogne I Quelle place aux soufflets sur cette large trogne ! — Or
ça, j'ai leur secret, c'est le point capital Des opérations de ce siège moral.
Toutefois commençons prudemment nos approches, Car le fort est solide et
bâti sur des roches. A nos pièces ! SCÈNE VI. Les Mêmes, MONTE-
PRADE, CLORINDE. MONTE-PRADE. Eh bien! vous êtes- vous refait,
Mon cher hôte? FABRICE. Oui, seigneur, tout m'a semblé pa"3idt. Et
festin et convive. MONTE-PRADE. n dort ? CLORINDE, à part. Le
misérable! Pourvu qu'il n'ait rien dit!

204 L'AVENTURIÈRE. FABRICE. Je suis le seul coupable; Cher seigneur ; je me suis sottement amusé A lui verser du vin sans eau, je Tai grisé. J'en demande pardon à dona Gléopâtre... MONTK-PRADE. A. dona...? FABRICE. Je ne sais que son nom de théâtre.' MONTE-PRADE. La Cléopâtreî ici? Vous perdez la raison FABRICE. Les dénégations ne sont plus de saison : La rencontre céans était si peu prévue, Qu'en entrant je craignais de faire une bévue; Mais mon doute bientôt par monsieur dissipé... Il montre AnnibaL MONTE-PRADE, à Cloride. Qu'avez-vous à répondre? CLORINDE. Oui, je vous ai trompé. MONTE-PRADE, à Fabrice. J'allais donner mon nom à cette aventurière... Oui... le nom de mon fils et le nom de mon pèrel — Monstre de perfidie et de perversité 1 CLORINDE. Séparons-nous, seigneur, mais sans indignité. HONTE-PRADE. Elle se sent si bien coupable en cet esclandre. Qu'elle ne tente pas même de se défendre.

ACTE DEUXIÈME. ^5 CLORINDB. Devant votre douleur je l'aurais entrepris; Mais je ne le peux pas devant votre mépris. Dût mon cœur, en partant, de désespoir se fondre. C'est mériter certains outrages qu'y répondre : Et je pars les yeux secs, sans plainte, sans regret. Emportant avec moi le mot qui m'absoudrait l MONTE-PRADE. Le mot?... Quel mot? Parlez ! GLORINDE. Non, pas pour un empire. HONTE-PRADE. Quand on se tait ainsi, c'est qu'on n'a rien à dire. GLORINDE. Libre à vous de le croire. Elle sort. SCÈNE VIL FABRICE, MONTE-PRAQE. MONTE-PRADE, à lui-même. Un homme comme moil

The text on this page is estimated to be only 29.63% accurate

106 L'AVENTURIER. FABRICE, A part te «tirant des yeux*
Pauvre père! Suis-je bien dans mon droit? » Dd je te désespère? Va, si tu
devais être heureux par cet hymen, Ton fils tout le premier y donnerait la
main ; Mais on sait trop comment ce bonheur-là « chève » Et c'est
pourquoi je t'arrache à ton père. MONTE-PRADE, tidi & lui-
même. Ce mot qui l'absoudrait, quel peut-il être? - Elle n'a rien à dire
et paie encore d'aplomb. — Si pourtant elle avait en effet une excuse? En
suis-je là, mon Dieu! de vouloir qu'on m'abuse? Ah ! je me fais pitié moi-
même ! FABRICE, à part. Ce sera L'innocente demain qui lui
pardonnera... Son chagrin est trop neuf pour n'être pas crédule. MONTE-
PRADE. Vous devez me trouver, monsieur, bien ridicule... A mon âge !
FABRICE. Et pourquoi? Le cœur ne vieillit pas. MONTE-PRADE. Je
l'aimais tendrement. FABRICE, à part. Je le vois bien, hélas !

The text on this page is estimated to be only 23.20% accurate

ACTE DEUXIÈME. 30t SCÈNE YIII. Les Mêmes, GLORINDE,
nnoofiret& la mais. Je Tiens chercher mon f^^. FABRICS, à p«

'208 L'AVENTURIÈRE. Haut) passant ontre enx. Puisque j'ai fait le mal, je dois le réparer : Vous êtes tous les deux fous de vous séparer. MONTE-PRADE. Il le faut bien. FABRICE. Pourquoi le faut-il? Pour le monde? Si vous êtes heureux, qu'importe qu'il vous fronde? Vous immolerez-vous au plus sot préjugé? MONTE-PRADE. Préjugé? FABRICE. Qu'est-il donc entre vous de changé ? Rien... sinon que tantôt, chez votre fiancée, Vous aviez lieu de craindre une arrière-pensée. Tandis que maintenant, aux yeux de la raison, Son dévoûment se trouve au-dessus du soupçon. MONTE-PRADE. Comment l'entendez-vous? FABRICE. Votre fortune brille Assez pour éblouir l'œil d'une pauvre fille ; Mais de quelques splendeurs que vous l'enveloppiez, Madame en a dû voir bien d'autres à ses pieds ; Car une comédienne au luxe accoutumée Bat aisément monnaie avec sa renommée CLORINDE. Et si ce y'ù commerce eût été de mon goût, M'auriez- vous rencontrée ici manquant de tout ? Non! J'ai toujours gardé de toute défaillance Ma chère pauvreté, ma dernière innocence.

ACTE DEUXIÈME. 200 HONTE-PRADE. Mais si ce n'est mon bien, que convoitiez-yons donc^ GLORINDE. Ce que je convoitais, seigneur, c'est le pardon I C'est la douceur de vivre en épouse pudique. C'est la sérénité du foyer domestique, Un sort de modestie et de paix revêtu ; Ce que je convoitais enfin, c'est la vertu ! FABRICE. Ah ! que puisse le ciel me garder une femme Comme vous éprouvée et passée à la flamme I MONTE-PRADE. Quoi! vous consentiriez à ma place?... FABRICE. Eh! seigneur/ Sont-ce des sûretés qu'il faut à votre honneur? Le repentir en offre autant que l'innocence. Plus même, s'il s'appuie à la reconnaissance. Est-ce d'affection que vous êtes jaloux ? Si femme au monde peut aimer un vieil époux, N'est-ce pas celle-là' qui connaît tout le vide Des amours dont un cœur de vingt ans est avide? Ce que je vous dis là, seigneur, il est certain Que vous vous le seriez vous-même dit demain ! CLORINDE. Que vous connaissez mal ce mépris implacable, Si de raisonnements vous le croyez capable I A l'opprobre un instant j'ai cru me dérober. Mais, je le vois, c'était pour y mieux retomber !... Retombe donc, retombe et renonce à la lutte, Créature en naissant condamnée à la chute, Folle qui prétendais à de meilleurs destins Que de servir de proie aux riches libertins ; I i<>

The text on this page is estimated to be only 25.76% accurate

tlO L'AVENTURIÈRE. Retombe, et dans la fange infâme où tu te
\aatres Sache trouver

A. CT K IX £ U X 1 1 JU i E *. nz Avouez-le, seigneur. Ne fût-ce que d'une heure, C'est autant apporter de joie en ma demeure. FABRICE. Eh bien! si mes conseils vous semblent bons, souffrez Que je vous en donne un encor que vous suivrez. MOI i TB-PRADB. Je m'y soumettrai d'aussi bon cœur :. il est, j'en suis sûr, à vous. A » FABRICE. Procédez dès demain à votre mariage. MONTE-PRADB. J'y pensais. Pourquoi pas ce soir même, à minuit? FABRICE. C'est un peu court. 1 MONTB-PRADB. Il faut agir vite et sans bruit. Allons tout préparer, le prêtre et le notaire. A Clormde. M'accompagnez-vous ? GLORINDE. Jusqu'au bout de la terre I HONTE-PRADB. Adieu, mon hôte! CLORINDE. Adieu, mon véritable ami! Ik lortel

«19 L'AVENTURIÈRE. SCÈNE IX, ANNIBÂL, endormi,
FABRICE. FABRICE. Tout soupçon contre moi chez elle est endormi ; J'ai
dix heures encore avant leurs épousailles : On change en moins de temps le
destin des batailles. Il sort. — La toile tomb«««

ACTE TROISIÈME. SCÈNE PREMIÈRE. ANNI6AL, eudormi,
FABRICE, eatrtat parla fond, G £ L I E, par la droite. FABRICE. Je viens
de rencontrer Horace dans la rue, OÙ d'un air si piteux il faisait pied de
grue... Célie lui fait signe de se taire en lui montrant Ânnibal. Ce corps est
toujours là ? Tu gronderas nos gens : Ils sont à balayer la salle négligents.
Mais ne crains rien: il dort... Pour revenir, Horace T'attend dans le jardin au
pied de la terrasse. CÉLIE. Me permettez- vous? FABRICE. Non, je
t'ordonne, au besoin. Gardez pour vous la joie, et me laissez le soin. CÉLIB.
Vous êtes boni FABRICE. Parbleu ! Ce n'est pas grand miracle 1 C'est tout
ce qu'a sauvé mon cœur de la débâcle.

The text on this page is estimated to be only 28.37% accurate

2T4 L'AVENTURIÈRE. CÉLIE. Qui nous acquittera vers vous à notre tour? FABRICE. Sois heureuse, et c'est n[>i qqi dj&7f ai du retour. CÉLIE. Hélas! nous le serons, pourvu qu'on nous marie I FABRICE. Et l'on vous marir^ g^àce à moa industrie. CÉLIE. Vous avez ua maji^a? FABRICE. Un moyen sûr et clair^ Bâti sur le hasard d'une parole en l'air : Cette seconde lettre ^ mon père prooûsa, Et que j'ai feint d'avoir laissée en m^ v aiis^^* CÉLIE. Oui... FABRICE. Je viens de Féonre, et je vais la lancer..» Dans un instant Glorind^ aura, de quoi penser* CÉLIE« Que dit donc cette lettre? FA9&IGB. Elle dit... On vient, prestei Disparais ! ton cousin te cont^ra^lje^ reste : Clorinde, en nous voyant, pourrait prendre l'éveil, v. CéU«

ACTE TROISIÈME. 215 SCÈNE II. FABRICE, MONTE-
PRADE, CLORINDE. MONTK-PRADK. Nous venons, mon ami, vous
demander conseil. FABRICI. Je suis très-honoré. CLORINDB. Vous êtes
notre oraclo. FABRICE. Tout est prêt pour ce soir, j'espère ? MONTE-
PRADE. Sauf obstacle. Mais il reste à régler un point assez scabreux, C'est
la conduite à suivre envers ce malheureux. Il dédaigne Annibal. FABRICE.
Donnez-lui quelque argent, et qu'il parte au plus vite. MONTE-PRADE.
Oui, mais je voudrais, moi, qu'il partît tout de suite ; Et Clorinde, au
contraire, est d'avis de surseoir. Et de le ménager au moins jusqu'à ce soir.
CLORINDE. Autrement il est homme à nous faire un esclandre. FABRICE,
à Moute-Prade. Jusqu'à demain, seigneur, ne pouvez-vous attendre ?

21G L'AVBÎTURIÈRE. HONTS-PRÂDE. Ne comprenez-vous pas combien il me déplaît De Tadmettre un instant chez moi pou? ce qu'il est? FABRICE. C'est vrai. Pour respecter la. place qu'il occupe Il faut qu'il continue à vous croire sa dupe ; Qu'il ne sache donc rien de ce qui s'est passé. CLORINDE. Ce moyen terme à prendre est le parti sensé. MONTE-PRADE. Eh bien I tenons-nous-y. FABRICE. Souffrez que je vous quitte ; A quelques pas d'ici je dois faire visite. HONTE-PRADE. A votre aise, mon cher. FABRICE, fauMO sortie. Étourdi que je suis I... J'oubliais... Devinez !... Il tire noe lettre de sa poche et la donne & Monte- Prad«. MONTE-PRADB. La lettre de mon fils 1 Vous permettez, monsieur ? FABRICE. Je sors. Il serre la main à Monte^Prade, salue Cloriade et sort»

ACTE TROISIÈME. tIT SCÈNE III. MONTE-PRADE,
CLORINDE. UONTE-PRADE, lisant la leltra. Est-il possible? CLOarNDE.
t Quoi donc ? Un malheur ? MOIfTB-PRÂDE, coatnlnt. Non. CLORINDE.
Votre trouble est visible. UONTB-PRADE. Ce n*est pas un malheur.
CLORINDE. Alors c'est contre moi. UONTE-PRADE. Non. CLORINDE.
Quel autre sujet peut vous mettre en émoi? Ah ! malheureuse ! MONTB-
PRADE. Non, calmez-vous, chère fille, n s'agit simplement d'un secret de
famille. CLORINDE. Je suis une étr ingère ! MONTB-PRADB. Eh bien,
non l je rougis I. 13

Écoutez L'AVENTURIERE. Des appréhensions auxquelles j'obéis ;
Lisez. Elle lui donne la lettre. CLORINDE, lisant. « Mon père, Ulric n'est pas
un bourgeois de Munich » ainsi que j'ai été forcé de vous le dire dans sa
lettre d'introduction. C'est un des plus riches et des plus nobles »
gentilshommes d'Allemagne : marquis d'Aransberg, comte » de Latran,
prince du Saint-Empire. Il voyage déguisé, par » esprit d'aventure,
cherchant une femme dont il soit aimé » pour lui-même. Ne laissez pas
échapper une si belle occasion de marier ma sœur; elle doit être
charmante, et le » prince ne tient ni au bien ni à la naissance. > Aviez- vous
peur qu'il me tournât la tête ? Pour lui comme pour moi le soupçon est
honnête. Mais, seigneur, cette histoire a tout l'air d'un roman. MONTK-
PRADE. Rien n'est plus naturel chez un noble allemand. CLORINDE. Si
fous que soient encore ces gens-là, je parie Que votre fils vous fait une
plaisanterie. MONTB-PRADE. Il n'y mêlerait pas sa sœur, croyez-le bien,
CLORINDE. Oui, j'ai tort de juger les frères par le mien. Mais vous êtes
bien sûr que ce soit l'écriture..." H017B-PRADE. De Fabrice ? Sans doute,
avec sa signature. CLORINDE. Il ne faut plus douter alors. C'est positif.
Étrange événement i

ACTE TROISIÈME. 219 MONTB^{^^}RADty à part. Comme elle a
l'[^] pensif I Haut. 0 Dounez-moi votre avis. CLOR^ĩINDB. Question délicate.
Je vous conseillerais, si j'étais diplomate, De renvoyer votre hôte, et vous
seriez ravi Dans vos secrets désirs d'être si bien servi. MONTE-PR^ÀDB.
Moi? GLORTNDB* Mais j'aime encor mieux, [seigneur, cpioi quill m'en
coûte En votre esprit sur moi laisser planer un doute, Que de vous rassurer
oomiûe je le pourrais Par un conseil funeste à tos vrais intérêts. HONfÈ[^]-
l[^]tlÀlSR'. A qui funeste ? En quoi? GLORIir[»]*. Vous n[^]êtesf pas siûcère.
Et vous parlez, seigneur, plus en jaloux qu'en père. Ma fille est accordée à
son petit cotisiù. GLORINDB. Le père à son retour changera de dessein.
Croyez-vous qu'à Padoue il soit une famille Qui marirait son fils avec ma
belle-'fille ? Si vous vous en flattez, seigncitir, vous avez tort. HONTB-
PRADB. Cruelle! vous mettez le doigt sur moA ramord

220 L'AVENTURIÈRE. CLORIKDE. Et sur le mien. Aussi je saisis avec joie L*étrange occasion^ que le ciel nous envoie De réparer bientôt par un coup triomphant Le tort que nous causons à notre chère enfant. Pais c'est un égoïsme en moi fort légitime De vouloir lui donner un mari qui m'estime, Dont elle sera fière et dont Tempire aimé Me rouvrira ce cœur charmant qui m'est fermé. Quel bonheur ! Nous irions tous quatre en Allemagno, HONTE-PRADE. Là, nul ne jetterait d'insulte à ma compagne... Que laisserais-je ici? Rien que des ennemis. La patrie est aux lieux où l'on a des amis. Mais Célie aime Horace ! CLORINDE. Un sentiment si mince Tiendra-t-il dans son cœur contre l'amour d'un prince D'un prince de roman, d'un prince déguisé^ Qui veut être une fois pour lui-même épousé I Cette prétention, fort ridicule en somme, A des yeux de seize ans peut embellir un homme. UONTE-PRADB. Ah ! que vous m'enchantez de le traiter ainsi ! Mais cet amour d'enfant me donne du souci. CLORINDE. Les ûlles de seize ans sont tôt persuadées. UONTE-PRADE. Non! non ! Célie est ferme en ses jeunes idées. L'innocente m'a fait cent réponses déjà Où jamais à seize ans fillette ne songea. La mère ayant trop tôt déserté la couvée, A mon triste foyer l'enfant s'est élevée,

ACTE TROISIÈME. 221 Mûrissant son esprit en silence, au milieu Des entretiens virils et sous Taile de Dieu. Je suis si maladroit et son humeur est telle Que je gâterai tout pour peu que je m*en mêle. Vous s«ule la pourriez peut-être manier. CLORINDE. Croye^vous? MONTE-PRADE, Essayons. Je vais vous Tenvoye», Gardez la lettre. n sort. SCÈNE IV.

A.NNI6AL, endormi; CLORINDE. BUe s'assied et rare le mentoi dans sa mam. ÀNNIBAL. Tiens, la voiture s'arrête. Tant mieux, je suis trempé. Mon Dieu, qae je suis bête ! Quand je dors, on me fait croire tout ce qu'on veut. Dans mon rêve, on m'avait persuadé qu'il pleut ; Là-dessus, j'ai pris froid... Il éteniae. Je te devrai ce rhume. Imagination toute pleine de brume ! Il se lève. Ah çàl quelle heure est-il ? Six heures... du matin? Non, le soleil descend. Pourtant je n'ai pas faim. Prodigious! Je n'ai rien mangé que je sache... Qui dort dîne, dit-on... J'ai dormi chez Gamache. Il aperçoit Qoiinde. Ma sœur ! Elle ne bouge et semble ruminer.

«22 L'AVENT-URIÈRE. Gomme moi serait-elle en trsôxi 4^
dordmer ? Oui 1 CLORIKDE, kfi.yeitt à demi fanoét. « Que puisse le ciel
me garder une femme Gomme vous éprouyêe et passée h la flamme ! »
ÀNNIFIÀL, à part, derrière elle. Tiens ! elle a le sommeil verbeux... c'est un
défaut CLORINDE. « Sont-ce des sûretés qu'à votre honneur il faut? Le
repentir en offre autant que Finnocene, Plus même. » Plus ! ANNIBAL, à
part. Elle ^ le caucUemar^ je pense. CLORINDE. Je n'aurds qu'à vouloir ;
il serait bieAt6t j;t.r^. ANNIBAL^ tooehaat l'épâole de Glorinde. Voilà mon
chien d'arrêt qui rêve de perdrix. CLORINDE. Eh bien, non ! ce serait plus
mal que tout 'le reste i Non ! ce serait tenter la colère céleste ! Faisons de
notre adresse un plus honnête emploi I Assurons cet hymen à plus digne que
moi, Rendons à ma famille un éclatant service, Rachetons le passé par un
vrai sacrifice. ANNIBAL,. Sacrifice?... de quoi? CLORINDE. Du prince.
ANNIBAL. Ah! tu rêvais D'un prince? A la santé cela n'est pas mauvais.

The text on this page is estimated to be only 29.59% accurate

ÂCTiË TROISIÈME. 223 CLORINDB. Il 9*agit bien de rêve I
ÀNNIBAL. Et de quoi donc, ma belle t CLORINDB. L'étranger de tantôt...
ânnibal. Ah ! oui, je me rappelle ! Nous avons pris un fruit... de xérès
imbibé... ie sais qui c'est. GLORINDE. Vraiment? ANNIBAL. Ce n'est
qu*un simple àbhL CXORINDE. Et c'est pom* arriver à cette découverte
Que tu viens de me mettre à deux doigts de ma perte? ANNIBAL.
Comment cela? €L0RINDB. Tu t'es horriblement grisô, Malheureux I
ANNIBAL. Pas possible ? Est-ce que j'ai jase? GLORINDE. Oui, mais tout
a tourné pour le mieux. ANNIBAL. Je respire 1

214 L'AVENTURIÈRE. CLORINDE. Pour l'abbé prétendu ... lis, puisque tu sais lire. Elle lui donne la lettre*. ANNIBAL, tout en lisant. Étonnant! étonnant! étonnant! CLORINDE. Je pourrais L'épouser;, et le cède à d'autres sans regrets. annibal. Pour être vrai, mon cœur, c'est trop noble ou trop bête CLORINDE. N'est-ce pas que c'est bien et d'une femme honnête? N'est-ce pas que je peux sans scrupule à présent Prendre place parmi ce monde méprisant, Et que j'y paie assez mon droit de bienvenue Pour ne pas y rougir comme une parvenue? O mon frère ! sens-tu quel légitime orgueil C'est d'entrer là sans mettre un masque sur le seuil I Ce n'est plus mon fantôme, une apparence vaine Qu'à ce rang souhaité j'introduis à grand'peine ; C'est moi-même, c'est moi, c'est ma réalité, Qui respire à son aise en pleine honnêteté I ANNIBAL. Et c'est pour un motif de vanité si mince Qu'on te voit dédaigner l'alliance d'un prince? Prends-le, morbleu! s'il est prenable, dans tes rets^ Tu pourras toujours être honnête femme après CLORINDE. Non, l'heure m'en serait à tout jamais ravie, Car je suis au dernier carrefour de ma vie ; Si je ne change pas de route en ce moment. Je ne trouverai pas un autre embranchement,

ACTE TROISIÈME. 22S ANNIBAL. Faut-il n*être qu'un âne et ne pouvoir répondre I Une poule aux œufs d'or qui refuse de pondre !...
CLOnINDE. Et de quoi te plains-ta, parasite effronté? Ne peux-ta te tenir où je t'ai transporté? Nous ayons assez fait le mal de compagnie ; Ne demande plus rien, ô mon mauvais génie! Laisse-moi désormais, si je puis oublier, Avec le monde et moi me réconcilier. ANNIBAL. L'infortunée !... Elle est stupidel elle est stupidel SCÈNE V, Lbs Mêmes, GÉLIE. GLORINDE, Us. Voici Celle. Admire un peu cet œil limpide. Cette ûère innocence, et comme la fraîcheur Qui brille sur sa joue y monte bien du cœur. Depuis que je n'ai plus à lui porter envie, Je l'aime, cette enfant de pureté suivie! ANNIBAL. Admire ta vertu jusqu'en celle d'autrui ! Il •'aMied dans an coim
CLOEINOE, t'tpproehant deCélie. Vous ne me fuyez pas, mon enfant, aujourd'hui... Si vous saviez combien vous me faîtes de joie! CiLIB. Un ordre de mon père auprès de vous m'envoie. I. 13.

Jâ6 L'AVEINTURIÈRE. OLaRINDE. Un ordre ? Fallait-il un ordre pour cela, Et se peut-il vraiment que nous en soyons là? Mais pour me regarder comme votre ennemie, Lisez-vous de la haine en mes yeux, je vous prie? Ah I qui pourrait ouvrir mon cœur, n'y trouverait Qu'un tendre attachement à s'épancher tout prêt. j'ignore en ce discours si vous êtes sincère, Madame; mais je dois. souhaiter le contraive; Car dans les sentiments c'est jun grand emharras, Lorsque l'on est aimé de ceu^...

CLORINDE. Qu'on n'aime pas? Pour que mon amitié vous soit fàcji^use à croire. On m'a donc peinte à vous d'une couleur bien noire ? CÉLIE. On m'a dit... Ce que j'ai grâce à vous entendu. Madame, à mon oreille encor n'était pas dû. Cet entretien me cause une gène cri:veUQ.«. Permettez- moi...

CLORINDE. Non, non ! restez, mademoiselle, Car pénible pour vous et pour moi douloureux, Cet entretien pourtant importe à toutes deux. CÉLIE. Mon Dieu^ je ne suis pas votre juge, madame. GLORIMDE. Vous me jugez pourtant ^t.d'un sévère blâme! Oui, ma vie est coupable, oui, mon cœur a failli... Mais vous ne savez pas de quels coups assailli! Comment le sauriez-vous, âme chaste et tranquille»

ACTE TROISIÈME. ^27 À qui la vie est douce et la vertu facile^
 Enfant qui pour gardiens de votre tendre honneur Avez une famille et
 surtout le bonheur!... Comment le sauriez- vous ce qu'en de froides veilles^
 La pauvreté murmure à de jeunes oreilles ? Vous ne comprenez pas, n'ayant
 jamais eu faim, Qu'on renonce à l'honneur pour iin morceau de pain.
 CÉLIE. J'ignore ce que peut conseiller la misère ; Mais suivre ses conseils
 n'est pas si nécessaire Qu'on ne voie, en dépit de la faim et du froid, Plus
 d'une pauvre fille honnête et marchant droit. CLORINDE. Ah 1 celle-là
 déploie un courage suhUn^, Sans doute. Admir€z4a, mais plaigae^ La
 yic^We* Oui, d'avoir préféré par un hontq^x ^prt L'infamie au travail, à la
 faim, à la mort ; Oui, de s'être à jamais de .restii]:^e))^n^ En troquant le
 maU^eur cpntjçp^l'igaomiAi^; Oui, si le mot peut être,^ ce ^e^s employé.
 Je la plains de ne plos jpéu^t^ 4^ piti^* CLORl^NDB. Voilà votre
 clémence!... Ainsi, rien dans ce monde, Ni repentir amer, ni soufi&tance
 profonde, Ni résolution ferme poiir l'is^VQ^^r, Demandant mon pardon,. pe
 ppf^ra l'pbtomr? Vous me faites parier sur d^iranges matières. Et mon esprit
 sans doute 7 manque de lumières ; Mais puisqu'à prononcer il se trouve
 réduit : Qui déteste sa faute en doit hair le fruit. Vos remords sont douteux,
 s'ils vous laissent l'audacQ^

228 L'AVENTURIÈRE. Madame, d'asurper plus longtemps cette place. CLORINDE. Je ne la souille plus et n'en dois pas sortir ! J'ai d'une autre façon prouvé mon repentir, Oui, par une action si noble et si loyale, Que des plus généreux elle me fait l'égale ! J'ai toutes les vertus du rang que j'usurpais : Ma conscience peut le retenir en paix I CÉLIE. Votre bonne action, car je veux bien y croire, N'est qu'un commencement de l'œuvre expiatoire. La vertu me paraît comme un temple sacré : Si la porte par où l'on sort n'a qu'un degré, Celle par où l'on rentre en a cent, j'imagine, Que l'on monte à genoux, en frappant sa poitrine. CLORINDE/ Gomme ils se tiennent tous et comme les parents Dressent les premiers-nés à n'ouvrir pas les rangs ! O race des heureux, phalange impénétrable Qui rendez le retour impossible au coupable. Faisant au repentir un si rude chemin Qu'on ne peut y marcher avec un pied humain. Vous répondrez à Dieu des âmes fourvoyées Que vos rigueurs auront au vice renvoyées I CÉLIE. Dieu, dites- vous? Sachez que les honnêtes gens Trahiraient sa justice à vous être indulgents ! Car votre arrêt n'est pas seulement leur vengeance. C'est Tencouragement et c'est la récompense De ces ûères vertus qui dans un galetas Ont froid et faim, madame, et ne se rendent pas. CLORINDE. Assers, mademoiselle, assez !...

ACTE TROISIÈME. 229 CIÉLIE. Je me retire ; Je vous en ai dit plus que je n'en voulais dire... Adieu. C'est la première et la dernière fois Que sur de tels sujets j*ose élever la voix. Elle sort» SCÈNE VI.

ANNIBAL, CLORINDE. ANKIBAL. La petite est assez revêche en reparties. Que te semble Taccueil qu'on fait aux repenties t CLORINDE. Je ne me repens plus... que de mon repentir 1 ANNIBAL. Allons donc !

CLORINDE. Ah! voilà comme on sait compatir?. C'est bien. Mais puisque j'ai le châtiment du vice. Je veux aussi, j'en veux avoir le bénéfice ! Je monterai si haut l'objet de leur mépris Que l'envie à leur cœur en apprendra le prixl ANNIBAL, seleraiiU Princesse ! CLORINDE. Je veux l'être, et de cette puissance Je saurai bientôt faire une arme à ma vengeance. Oui, je vais me venger sur ce monde méchant De tous les bons instincts qu'à mon cœur il défend I .»

920 L'AVEANTURIÈRE. Je vais le châtier avec joie, avec rage,
De la perversité dont il fait mon partage... Ah! celui-là n'est pas pétri d'un
ûer limon, Qui peut tomber du ciel sans devenir démon! ANNIBAL. Bien
dit. GLORINDE. On ine repousse? {Ih biep, j'en suis contente! Ma fortune
en sera d'autant plus éclatante! Aussi bien il n'est rien d'ignoble en mon
projet... ANNIBAL. Parbleu I GLORINOE. Le prmce est beau. ANNIBAL.
Superbe! GLORINDE. Il est bien lût ANNIBAL. Un Apollon !
GLORINIXE. Sa joue est up peu crejiise ^t p,âlf3. Mais il porte en son air
je ne sais quoi de J3^^f Et son regard tranquille a certaine façon De
s'appuyer sur vous, qui donne le frisson. ANNIBAL. Ah! ne m'en parle pas,
j'ai frissonné moi-même. CLORINDE. Je sens que je pourrai l'aimer, et si je
l'aime, Ce n'est plus le tromper que l'épouser!

ACTE PPÎ^O^SIÉIXP. Ml Parbleu! — Mais lui, de son côté, crois-tu qu'il prenne feu? L'incendie est tout prêt, que son âme recèle ; Pour le faire éclater il faut une étincelle... - ANNIBAL. Très-bien, et tu t'entends à battre le briquet I Vieux habits, vieux galons, faites votre paquet ; Séparons-nous ! Je suis membre de la noblesse, Chambellan, maréchal... J'épouse une duchesse... Les duchesses, morbleu ! c'est mon goût dominant I le Val peu satisfait jusques à maintenant. CLORINDE. Ne perdons pas de temps en paroles : k l'œuvre. ANNIBAL. Et quel sera mon rôle, à moi, dans la manœuvre f CLORINDE. Occupe Monte-Prade en bas jusqu'au souper. ANNIBAL. Oui. — Je cherche de quoi je pourrai l'occuper. J'ai l'entretien fort court. CLORINDE. Prends ta guitare et pince. — Moi, pendant ce temps-là, je rencontre le prince. ANNIBAL. Où? CLORINDE. N'importe où. Sois sûr qu'il me guette à l'écart Et que sur mon passage il sera par hasard.

The text on this page is estimated to be only 18.04% accurate

m L'AVENTURIÈRE. ▲NNIBÀL. Pauvre ami ! Son affaire est
bonne s'il t'accoste» Un», deux, touche au cœur. CLORINDE. Sois
tranquille ! à ton poste* Uf lorteal

ACTE QUATRIÈME. Le soir. — Un flambeau allumé sur une
tabli SCÈNE PREMIÈRE. HORACE, CÉLIE. HORACEi escaladant le
balcon. Mon oncle me défend sa porte, mais peut-être N'a-t-il pas entendu
défendre sa fenêtre I S'il s'est mal expliqué, j'en suis fort innocent ; Il
s'expliquera mieux, d'ailleurs, en me chassant. Ils sont tous attablés, sauf
Célie et Fabrice : Que leur bon appétit me serve de complice ! Il Ta à la
porte de Tappartement de Célie* Célie I Hé ! ma Célie I CÉLIE, entrant.
Oses-tu revenir ? HORACE. Ne crains rien, le souper n'est pas près de finir.
J'avais à te parler. CÉLIE. Fais vite.

934 L'AVENTURIÈRE. HORACE. Je t'admire ! Fais vite !
Penses-tu que deux mots vont suffire ? CÉLIE. Qu'as-tu donc à me dire ?
HORACE. Eh ! parié ! rien du tout. • • Aussi je parlerais cent ans sans
être au bout. CÉLIE. Cher Horace... J'entends des pas... Va-t'en... Je
tremble. SCÈNE II Les Mêmes, FABRICE. FABRICE. Ne vous dérangez
pas, je vous cherchais en secret. Glorinde dans mon piège a donné
pleinement : Il faut tout préparer pour un enlèvement. HORACE. Tu la
veux enlever ? FABRICE. Est-il une autre preuve dont la crédulité de mon
père s'émeuve ? CÉLIE. Ne suffirait-il pas de la démasquer ? FABRICE.
Non ! Notre père est, vois-tu, possédé d'un démon

ACTE QUATRIÈME. dâf Qu'on peut exorciser seulement par
Tabsence ; Tant qu'il est sous ses yeux, il est en sa puissaAC9. En outre, il
ne faut pas« pour plus d'une raison^ Qu'il sache à quelle main il doit sa
guérison : Ces démences du cœur, par un .effet posthume, Contre leur
médecin laissent de l'amertume. Notre père est si bon qu'il n'en garderait
paar. FABRICE. Soit ; dût-il n'éprouver qu'un certain embarras, Ce serait
encor trop. Il ne sied pas, ma chère. Qu'un ûls en aucun sens ait barres sur
son père, Et quand je rentrerai sous mon vrai nom, il faut Qu'il puisse m'
accorder mon pardon le front haut. Comprends-tu ? CéUB. Je comprends.
Fabrice, à Horace. Tiens prête une voitoira Avec tout ce qu'il faut en pareille
aventure. HORACE. La belle a cons^ti? FABRICE. Pas encor : seulement
Elle a tout préparé pour son consentement. Je vais donner l'assaut et soigner
la manœuvre ; Mais j'ai besoin de vous pour achever mon œuvre.
HORACE. A quoi sommes-nous bons? FABRICE. A m'enseigner mon jeu'*
Je fais remuant candide ; or je le suis fort peu.

236 L'AVENTURIÈRE. Et ma mémoire à qai yainement je
m'adresse Ne fournit pas un mot de naïve tendresse. — Un silence rêveur
m*a tantôt secouru ; Ée que je n*ai pas dit, aisément on Ta cru : Mais pour
qu'à ma parole aussi Ton puisse croire. Je viens à vos amours rajeunir ma
mémoire. Allons, bel amoureux, montre-moi de quel ton . L'amour
s'exprime avant d'avoir barbe au menton. HORACE. ^?est très-
embarrassant, mon cher. FABRICE. Quelle corvée! Dis ce que tu disais
avant mon arrivée. HORACE. Je disais... que l'amour de mystère a besoin
Et qu'à l'effaroucher il sufQt d'un témoin. FABRICE. Est-ce que j'en suis
un? Est-ce que je fais nombre î Pourquoi vous gêner plus pour moi que pour
votre ombre 1 CÉLIE. Mon ombre, en pareil cas, me gênerait, je croi, Si,
pendant que je parle, elle était devant moi. HORACE. C'est vrai. — Te
souvient-il de la chère avenue Où ton âme me fut tout entière connue? A
Fabrice. Marchant vers le soleil, je lui parlais d'amour; Nos ombres nous
suivaient, quand un fatal détour Les mit devant nos yeux... au moment, ma
Célie, Où tu disais le mot qui pour jamais nous lie. Fût-ce l'ombre ou l'aveu
qui rompit l'entretien? Nous rentrâmes chez nous sans plus ajouter ricR. •

ACTE QUATRIEME. 231 GÉLIE. Oui, mais le doux silence et les douces pensées i Nos âmes se taisaient, de quel bonheur pressées! Te souvient-il encor de la beauté des cieuz Et comme autour de nous tout souriait aux yeux ? — Ah! c'est nous qui riions à la nature entière Et nos cœurs qui versaient aux cieux tant de lumière 1 HORACE. Que le chemin fut court qui ramenait chez nous I CÉLIE. En arrivant au seuil tu tombas à genoux, Tu me baisas la main sans dire une parole, Et du côté des champs tu pris ta course folle, HORACE. J'avais peur de trouver quelqu'un qui m'eût parlé. Et je passai la nuit sous le ciel étoile, Ivre et me répétant sans relâche à moi-même Ces mots qui m'enivraient : Cher Horace, Je t'aime ! GÉLIE. Cher Horace, je t'aime et t'en donne ma foi, Je n'ai jamais aimé ni n'aimerai que toi. Je t'appartiens depuis Tenfance, et mon envie Est de t'appartenir jusqu'au bout de la vie. HORACE. Dès Tenfancel à jamais I Le passée l'avenir, Nous avons tout commun, espoir et souvenir! FABRICE. Ah ! maudite à jaillais soit la première femme Qui de ce droit chemin a détourné mon âme ! Maudit soit le premier baiser qui m'a séduit, Maudit tout ce qui m'a loin du bonheur conduit!

S88 L*ÂyENTURIÈRE« Mon frère ! tkttiict. Ma blessure
ancienne s'est rouverte Plus profonde en voyant la grandeur de ma peit«^ Et
ma haine s'allume, au lieu de mon mépris, Au spectacle du bien que ces
femmes m'ont pris. C'est trop peu du dédain, il faut de la vengeance Contre
cette impudique et venimeuse engeance. Sans elles, Dieu puissant I il me
serait connu Le pur ravissement d'un amour ingénu ; Ma jeunesse au soleil
se fCit épanouie, Par an hymen fécond doucement réjoui ; Enfin, peu
soucieux de la fiiite du temps, J'attendrais la vieillesse entre de beaux
enfants, Et je pardonnerais sans peine aux jours rapides Qui, grandissant
mes fils^ m'ajouteraient des rides. — Ce bonheur, je ne peux en jouir que
par vous, Enfants, mais le spectacle encor m'en sera doux! HORACE.
Pauvre ami! FABRICB. Chut! On vient... C'est eette créature. Laissez-nous
seuls... A Horace. Et toi, prépare la voiture. Par où sors- tu? HORACE.
Parbleu! par où je suis entré... Cette maison n'a pas une porte à mon gré. Il
sort par le balcon, GéDe par la gaudis*

ACTE QUATRIÈME. 239 SCÈNE III FABRICE, GLORINDE.

FABRICE, à paru Allons, cœur ulcéré, tais-toi 1 GLORINDE. Je tiens parole. Et me Toici, seigneur. FABRICE. Merci! Mais le temps vole, Les instants sont comptés ; une heure de retard Rive votre existence à celle d'un milliard. — M'aimez- vous? CLORINOE. Mais, seigneur... FABRICE. Tu m'aimes I j'en atteste Le trouble que je lis dans ton regard céleste I A quoi bon les combats et les vaines pudeurs ? L'amour a d'un seul coup foudroyé nos deux cœurs. GLORINDE. Que croirez-vous de moi? FABRICE. Quel penser t'importune ? Quand tu quittes pour moi, sans nom et sans fortune Les splendeurs d'un hymen opulent?.., CLORINDE. Je trahis Tout ce Œu'un autre en moi d'esnérance avait mis!

240 L'AVENTURIÈRE. FABRICE. Je ne trahis donc rien, moi qui trahis mon hôte ? Va^ nous sommes égaux dans Tamour et la faute. CLORINDB. Gomment dire au plus doux des hommes, au meilleur...? FABRICE, Crois-tu donc que je veuille affronter sa douleur? Non ! — Qu'un départ secret de ses pleurs nous délivre ! Uoate-Pnide parait an faod* CLORINDE, à part. Enfin 1 Haat. Fuir? FABRICE. M'aimez-vous assez pour m*oser suivre ? Je suis pauvre et vous offre un destin peu tentant. CLORINDE. Partons quand vous voudrez, je vous aime. FABRICE. A l'instant I Ils se retoarneot et aperçoivent Monte- Pradt aor la port*. SCÈNE IV. FABRICE, MONTE-PRADE, CLORINDE. FABRICE, à part. Comment faire à présent? MONTE-PRADE, à Oorinde. Ah! tu baisses la tête.

ACTE QUATRIÈME. ui PerSde, et ta fortune a peur que je l'arrête... Je n'aurais en effet, et c'est là ton effroi, Qu'un seul mot à jeter entre cet homme et toi! * Mais j'aime mieux couvrir ta double perfidie Du pardon méprisant que ton regard mendie. A Fabrice. Emmenez-le, seigneur, en toute liberté^ Emmenez-le cet ange épris de pauvreté ; Cœur désintéressé, loyal, tendre et fidèle, Elle est digne de vous, comme vous digne d'elle t F A B R I C B y eatrabant Gloriade. Partons vite, madame. MONTB-PRADE. Eh bien ! non. — Apprenez, Monseigneur, qu'elle sait qui vous êtes. FABRICE, à Glorinde. Venez. MONTE-PRADE. Mais, marquis d'Aransberg, prince du Saint-Empire. Madame vous connaît. GLORINDE. Quoi ? que voulez-vous dire ? FABRICE. Qui m'a trahi? CLORINDE. Trahi ! C'est donc la vérité? Vous me trompiez, seigneur, parlant de pauvreté?... FABRICE, à Monte-Prade. Ah ! son étonnement prouve son innocence, Et votre jalousie a manqué sa vengeance. MONTE-PRADE. Mais pauvre dupe, elle a... je vois dans son corset 1. 14

342 L'IVENTURIÈRE. La lettre de mon fils qui dit Totre secret
FABUTCE, à paît. Maladroite 1 Haut. De qui, madame, est cette lettre ?
CLORINDE, la loi donnant. D'un oncle à moi. Lisez, tous en êtes le maître;
Mais je vais juger là si vous m'aimez ou non. Fabrice brûle la lettre à la
boogie. UOlftS-PRADB. Sang-Dieu! J'ai donc menti? — Vous m'en
rendrez raison 1 FABRICE. Atos ordres, monsieur; demain. MONTE-
PRADE. Non pas ! sur l'heure i Vous ne sortirez pas ! Il faut qu'un de nous
meure 1 FABRICE. Demain, vous dis-je. MONTB-PRADE. Ah ! traître à
l'hospitalité ! Ta lâche trahison cherche l'impunité ! Demain? Et cette nuit,
fuyant avec ta proie... Tu ne jouiras pas, moi vivant, de ta joie ! Flamberge
au vent, monsieur ! 11 dégalM. FABRICE, reculant. Je ne puis consentir...
MONTE-PRADE. Ton fer tient au fourreau ? Je l'en ferai sortir I II fait le
geste de le souffleter area son éfé»»»

ÂCTJÊ QUATRIÈME. 243 FABRICE. Mon père î MONTE-PRAD^ . Quoi?... FABRICE) amtchont sa perruque. Le mot est dit : je suis Fabrice, HONTE-PRADE. Mon ûls I Jetent son épée et cachant son TiBa,ge de ses mains. Devant mon fils faut-il que je rougisse I FABRICE, mettant on .genou en ; terre. C'est à moi de fentrer céans avec rougeur. Pourrez-vous pardonner à l'ingrat voyageur ? KONTE-PRADE. Vous revenez, mon ûls, comme le bon génie Pour sauver notre nom de cette ignominie. Quel que soit le moyen, vous avez réussi ; Vous avez démasqué cette infâme : merci I Il lui tend la uoaln et le relèft. CL0RIN1XS. Infâme I... En vérité, qu'ai-je fait? Quelle preuve De ma perversité vous fournit cette épreuve? Cherchez donc, je vous prie, avant de me honnir, Quelle autre mieux que moi l'aurait pu soutenir ? Quoi ! d'honneur altérée et lasse de scandale, Je résigne mon cœur à l'amour filiale ; Et, payant parmi vous ma place d'un tel prix, le ne récolte encore qu'insulte et que mépris!... Un jeune homme parait, d'assez haute naissance Pour imposer son choix même à la médisance. Il m'offre un rang splendide en me rendant l'honnevr, Et vous vous étonnez que j'accepte, seigneur?

«44 L'AVENTURIÈRE. A Fabrice. — Quelle vertu devait me défendre du piège ? Pour me donner à vous quel nœud sacré rompais-je ? Enfin, ce que j'ai fait, ce dernier mot suffit, Votre père voulait que votre sœur le fit. FABRICE. Vous, mon père? MONTE-PRADE. Il est vrai, mon lils^ et j'en ai honte. CLORINDE, à Monte-Prade. Votre indignation a donc été trop prompte ; C'est ce que je voulais vous prouver, cher seigneur. En cédant près de vous ma place à mon vainqueur. A Fabrice. Pour vous, monsieur, souffrez que je vous félicite De votre fourberie et de sa réussite; Vous avez des talents pour aller à vos fins. Qui feraient des jaloux parmi les aigrefins. Eh bien ! vous m'écoutez tous deux la tête bassÔ, Et c'est moi qui m'en vais le front haut , moi qu'on chasse Moi pour qui l'on n'a pas de mots trop outrageants I Allons! relevez donc les yeux, honnêtes gens! Ayez à vos vertus l'air de trouver des charmes. FABRICE. Certe, en vous combattant avec vos propres armes, Je me suis abaissé jusqu'à vous, en effet ; Mais il fallait sauver mon père, et je l'ai fait. CLORINDE. Le sauver? Et de quoi? Du bonheur, je suppose' Car il ne semblait pas menacé d'autre chose. Je savais quels devoirs m'imposait son hymen; Contente de mon sort et bénissant la main Qui rendait au bercail la brebis égarée,

ACTE QUATRIÈME. *lif* A rhumble dévouement je m'étais préparée, Et je n'envisageais dans mon nouvel état Nul sacrifice auquel mon cœur ne se prêtât. Il allait être heureux, vous dis-je. Mais sans doute Votre retour lui va rendre ce qu'il lui coûte. Et vous remplacerez la douce illusion Qui dorait ses vieux jours comme un dernier rayon. FABRICE. Oui, je vous rends, mon père, un douloureux service, Et vous en porterez longtemps la cicatrice ; Mais quelque chose passe avant notre bonheur; Vous me l'avez appris jadis ; c'est notre honneur. UONTE-PRADB. Dans quel rôle, mon fils, doit-on plutôt vous croire ? Disiez- vous pas tantôt, si j'ai bonne mémoire. Que le meilleur garant de l'honneur d'un mari, C'était le repentir d'un cœur endolori ? FABRICE. Est-ce donc à vos yeux un repentir sincère Qui n'a pas su tenir contre une surenchère? GLORINDE. La surenchère était trop forte, encore un coup, Monsieur, pour que l'épreuve ait prouvé rien du tout. FABRICE. Entre mon père et moi c'est enfin trop vous mettre» Sortez! CLORINDE. Vous croyez-vous céans déjà le maître ? C'est trop d'empressement ! Monsieur est encor vert ; t'héritage est sauvé, mais il n'est pas ouvert. FABRICE. Madame! I. 14.

Î46 L'A VENT URIÈIVE. GLOKINDE. Vous venez de loin pour
 le défendre ; Je ne vous en veux pas et m*y devais attendre, FABRICE.
 Voos perdez votre temps; mon père me ^noaii. CLOTILINDE. Qui vous
 ramène donc, si ce n^est l'intérêt? A Monte-Prade* Après dix ans d'oubli,
 dix anâ d'ingratitude, il s'avise un beau jour de votre solitude... FABRICE.
 Mon père, ordonnez-lui de quitter la maison I CLORINDE. Vous craignez
 que je n'aie à la fin "trop raison ? Et certe, après l'avoir réduit, Thomme
 TÎgide, A mettre une étrangère en votre place vide. De quel droit venez-
 vous, déshonorant son choix. Lui dépeupler le cœur pour la seconde fois?
 FABRICE, à MoaterPtade. Vous ne répondez rien ? Son astuce l'emporte ?
 Voyons! d'elle ou de moi, qui voulez-vous qui sorte ? .MOHTErPiRiDiB,
 aprte jaDoilema. Tous deux. Il 0ort lentement. SCÈNE T. CLORINHE,
 FABRICE. GLCXRtNDC. Mes compliments. Je le crois bien guéri...

ACTE QUATRIÈME. ^7 Et voiiis ?' Quand pensez-vous qu'il sera mon mari? FABRICE. Tenez, le persiflage est au moins inutile. Et croyez-moi, laissez, ma colère tranquille. CLORINDE. Offrez-moi donc le bras jusqu'au prochain couvent Je me sens tout à coup un repentir fervent, Et je veux dans un cloître ensevelir vivante Votre très-dévouée et très-humble servante. FABRICE. Et vous attendrez là qu'il vienne vous chercher ? CLORINDX. Tel est mon plan, éher prince, àne vous rien cacher. FABRICE. Vous êtes, je l'avouQ, une.fixie commère. CLORMOE. Assez pour remplacer madame votre mère. FABRICE. Ma mère ! Misérable !... CLORINOE, étonnée. Ah! FABRICE. Ma mère ! Osez-vous Parler de cette sainte autrement qu'à genoux. Vous courtisane, vous menteuse, vous infâme I CLORIlfBE. Songez, en me parlant, que je suis une femme, Seigneur. FABRICE. N'eapérez pas v/oiiSi.coiiTrir.de cerm«l«

248 L'AVENTURIÈRE. Vous une femme? Un lâche est-il un homme? Non... Eh bien I je vous le dis : on doit le même outrage Aux femmes sans pudeur qu'aux hommes sans courage^ Car le droit au respect, la première grandeur, Pour nous c'est le courage et pour vous la pudeur. La sainte dignité que vous avez salie, Au lieu de l'invoquer, souhaitez qu'on l'oublie. Vous seule, songez-y, mais pour pleurer sur vous, O femme sans amour, sans enfants^ sans époux ; Étrangère au milieu des tendresses humaines, \jB. glace de la mort est déjà dans vos veines, Et quand vous descendrez au néant du cercueil, Il ne s'éteindra rien en vous qu'un peu d'orgueil ! C'est votre châtiment I Aussi, je vous l'atteste, Vous me feriez pitié, si vous n'étiez funeste... Mais lorsque je vous vois, vos pareilles et vous, Répandre vos poisons dans les cœurs les plus doux; Quand surtout vous voulez^ par d'odieuses trames. Prendre dans nos maisons le rang d'honnêtes femmes, A côté de nos sœurs lever vos fronts abjects, Et comme notre amour nous voler nos respects !..• Tiens, va-t'en ! GLORINDE, à part. Oh I j'ai peur ! FABBICE. Va-t'en I CLORIKDB, à part. Mon Dieu I FABRICE. Tu eorapiai Sur le respect humain, la plus lâche des hontes l Elle croit faire ici librement son métier; Me prendre impunément mon père et mon foyer. Souiller la chanibre austère où ma mère expirante.c

ACTE QUATRIÈME. 249 on!... Et puisque du ciel la justice est si lente, oi, je t'écraserai, vipère, en ton chemin I il fait an moayement violent vers Clorinde, qui pousse on cri et tombe A geDouz. m'en vais, pour ne pas déshonorer ma main. Il sort part le fond ; Cloriode reste agenouillée»

SCÈNE VI. \NNIBAL, CLORINDE. ÀNNIBAL. 18 fais-tu là?

CLORINDE, se relevant. C'est toi, toi qui m'as dégradée; est toi des dons du ciel qui m'as dépossédée ; li m'as séché le cœur, qui m'as mise si bas, e je veux remonter et que je ne peux pasi njure et le mépris où je me vois sujette, conseiller du mal, sur toi je les rejette! te hais, te maudis, et je voudrais pouvoir remplir de ma honte et de mon désespoir ! ANNIBAL. 5-moi du mal de moi, va ton train, ma mignonne I n'en crois pas un mot, d'ailleurs, et te pardonne CLORINDE, à elle-même. ur la première fois devant lui j'ai tremblé. . . telle ardeur dans ses yeux, et comme il m'a parlé J ÀNNIBAL. i? CLORINDE. Fabrice.

150 L'AVENTURIÈRE. ▲ KITIBAL. Fabrice? CLORINDE. Oui, ce prince. A-ÎTSIBÀL. Ah! tonnerre! Lé fils!.,. Dans tes filets tiens-tu toujours le père? CLORIND^E. Je vais tout rompre. ANNIBAL. Quoi? rompre avec le barbon^ Mais je te le défends, ma fille ! Il a du bon, Quoique son cuisinier ménage trop l'épice. CLORIND'E. Je veux me relever du mépris de Fabrice. ANNIBAL. Parbleu! je te savais femme au sourcil hautain ; Mais je n'aurais pas cru que ton orgueil te tint Jusqu'à sacrifier l'intérêt à la gloire. CLORINDE. Ce n'est pas seulement l'orgueil. ANNIBAL. Que fauJril croire t CLORINDE. Tout ce que tu voudras. Je ne sais où j'en suis, . Ni quel trouble m'émeut, ni quel instinct je suis. ANNIBAL. Le petit dieu d'amour t'anrait-il attrapée? CLORINDE. Quelle âme violente!. .. 11 m'a presque frappée .

ACTS Q^UAXRIÉME. S51 Ah! tu l'aimes alors!... Téprendr»
d*tm braUâ Ah ! sotte ! Ah ! triple femme ! 0 conie^temps fatale Encore
un paradis perdu pour une pomme ! CLO&INDB^. C'est la première fois
que je rencontre un honune» Un cœur impétueux sur qui je ne peux rien, Un
courage en un mot supérieur au mien ! Je me sens la plus faible et suis fière
de Tête... Étrange volupté de fléchir sous un maître ! AVSIBAL. Gela ne
manque pas en effet de ragoût. Si tu l'aimos, il faut Tépouser, voilà tout!
CLORINDE. L'épouser? Il me hait I ANNIBAL. Gela, c'est mon affaire;
MoDtraQt son épée. J'ai là la clef des cœurs. CLORINDS. Et qu'en
prétends-tu foire? AIINIBAL. Tiens, parbleu ! le contraindre à réparer ses
torts. Ou le tuer. CLORINDB. Tuer! AKHIBAL. Sans le moindre remords.
N'est-ce pas ton honneur et le mien que je venge? Ne t'a-t-il pas séduite... en
te battant, pauvre ange ! Sois tranquille, d'ailleurs : il sera très-gentil

352 L'AVENTURIÈRE. Entre une belle fille et ce vilain outil,
Surtout quand il saura qu'il s'adresse à relève, A rémale du grand Matapan
de Genève. CLORINDB. Mais je ne l'aime pas... Non! Et si je l'aimais. Je
voudrais, entends-tu, qu'il ne le sût jamab. ÀNNIBAL. La femme est, je
Tavoue, un étrange problème. CLORINDB. Ah! depuis un instant j'ai
l'horreur de moi-même. ÀNNIBAL. Je la crois bonne à mettre à l'hôpital
des fous. En somme^ que veux-tu^ voyons? Résumons-nous. CLORINDB.
Emmène-mei. . . partons . ANNIFIAL. Sans épouser personne? AprC3 tout,
je ne peux t'y forcer, ma mignonne, Et je vois bien qu'il faut faire la part du
feu ; Mais je prétends tirer mon épingle du jeu. CLORINDB. Que médites-
tu donc? ANNIBAL, arec dignité. Rien que de malhonnête t Tu me
remerclras en retrouvant ta tête. Pour le moment, écoute et retiens ta leçon :
Tu me connais; tu sais que je suis bon garçon ; Mais si tu me viens mettre
un bâton dans la roue^ Au premier mot lâché par toi qui me déjoue,
J'applique à ton galant im vertueux soufflet» Et je le tue après comme un
simple poulet. Est-ce compris?

ACTE QUATRIÈME. t58 CLORINDE. Mon Dieu! qu'est-ce que tu prépares? ANNIBAL. La mort de ton galant, si tu me contrecarres. S'il te plaît mieux ainsi, je ne suis pas têtue, Ma chère, et donnerais le choix pour un fétu. Il nous a ruinés^ et moi, quand je me venge, A la table des dieux il semble que je mange. SCÈNE VII CLORINDE, ANNIBAL, FABRICE, FABRICE. Je vous cherchais^ monsieur. ANNIBAL. Je vous en offre autant, Et vous m'obligerez, monsieur, en m' écoutant. Geste de condescendance de Fabrice. Je vois que vous prenez^ monsieur, notre alliance Avec une froideur frisant la répugnance. FABRICE. Et cela vous surprend? ANNIBAL. Non, monsieur ; seulement Votre père n'est pas de votre sentiment; En sorte que l'hymen sef pourrait bien conclure Sans qu'on s'inquiétât de votre signature. FABRICE, brusquement C'est de quoi je venais vous parler. I. Il

Si L'AVENTURIÈRE. ANNIBAL. En douceur I J'en causais
tout à Theure enedris avec ma sœur. Tel que vous me voyez, sous une rude
écorc% Je suis bon. La bonté va bien avec la force : C'est sa grâce, on peut
dire. FABRICE. Au fait, monsieur. ÀNinBAL. Au fait? — Si nous
disparaissions, seriez-vous satisMt? FABRICE. Aurions-nous, par hasard,
tous deux la même idée? ANNIBAL. Ma sœur est à partir à peu près
décidée ; Mais elle est compromise et, de plus, les maris Sont très-chers...
CLORirf DE, bdigoôte, bas à sou frtoe* De l*argent! ANNIBAL, de même.
As-tu changé d'avis? Retroatsant sa manche. A ton aise. . . tu sais !
GLORIKDE, à part. O pauvre créature I Me faudra-t-il encor subir cette
torture I FABRICE. Bref, madame demande. . . ANXIBAL» Une dot.

ACTE OUÀTRIÈME. tÔ5 tÀBttICÉ. Une doit Fort bien ! je ne
veax pas diMûHer sur le mot. Je venais vous l'offrir. GLOKIUDE^ à part.
.Ohl comme il me méprise! FABRIGSk Veuillez fixer le prix de votre
marchandise. « ÀNNIBÀL. Elle est un peu timide et in*a pàssê,,poavoir.
VABRICE. Parlez. ANNIBAL. Mon Dieu, monsieur, on ne peut pas avoir
Un mari propre à moins de cinq mille pistoles. Ils sont très-recherchés. . i
Les femmes sont si folles ! FABRICE. G*est bien, monsieur, je vais vous
faire mon billet. U s'assied derant la table et écrtl. ANNIBAL, à part.
J*aurais pu pêcher plus sans rompre le filet. CLORINDE, bas à àuftlbl. Au
nom de notre mère, an nom de notre enfance, Permetts-moi d'écarter ce
calice I ANNIBAL5 bas à Clorinde. Défense l FABRICE-, éerirint
Mfijoittlk Que dit-elle?

SM L'AVENTURIÈRE. annibàl. Que j'ai négligé le trousseau.
GLORIKDE, à part. Misérable ! FABRICE. Combien est-ce ? ANNIBAL.
Pour ravoir beau. Mille écus. FABRICE, à aorinde. Est-ce assez j madame?
ANNIBAL, à Cloriade. Il faut répondre. CLORINDE, d'une Toix moorante.
Oaî, seigneur. FABRICE. N*avez-vous sur moi plus rieH à tondre ?
ANNIBAL. Si vous voulez m'offrir un habit de gala Pour la noce?...
FABRICE. Combien? ANNIBAL. Cent écus. FABRICE, écrirant. Les
voilà* Je ne peux pas payer trop cher votre retraite. Vous pourrez, à Milan,
présenter cette traite.

. ACTE QUATRIÈME. 257 — Seulement il me faut un reçu pour guérir Mon père. ANNIBAL. C'est trop juste et j'allais vous Tofirir. FABRICE. Un reçu constatant que moyennant finance... ANNIBAL. C'est compris. — Viens, mignonne, écrire ta quittance. Il la prend par la main et la conduit à la table. GLORINDE, à Fabrice, d'une voix sourde. Tirez-vous bien l'épée? FABRICE. Oui!... C'est mon seul talent. GLORINDE. Vous avez le bon droit et vous êtes vaillant... A la grâce de Dieu ! Elle arrache la traite des mains de Fabrice et la déchire* FABRICE. Que faites-vous, madame? GLORINDE. Je déchire ma honte et rachète mon âme! Rassurez-vous : j'étais décidée à partir, Et ce qu'il vous vendait, c'était mon repentir ! A Annibal. Fais ce que tu voudras maintenant, misérable ! Mais, s'il meurt, garde-toi de ta sœur! ANNIBAL. Adorable ! FABRICE. Que veut dire ceci, monsieur?

The text on this page is estimated to be only 29.42% accurate

258 L'ÀVENTURIÈRE. À ANNIBAL. Tout simplement Qu'elle est folle de vous depuis une heure. CLORINDE. n menti — Non ! G'est un sentiment plus humb] ^ qui ^t'éQUâve» Le seul qui de ma part ne puisse vous déplaire : Le respect. FABRICE, à part. Pauvre fille I À ANNIBAL. As-tu xlit ta chanson? À Fabrice. A nous deux! Ce billet, c'était votre rançon : Voulez-vous le récrire à mon nom? FABRICE. Je t'admire. Coquin 1 ANNIBAL. Vous refusez? — Alors nous allons i-iro. Il fait un clair de lune admirable,, tt FABRICE. Sortons. CLORINDE, arec effroi. Restez, seigneur.. . Armez vos valets de bàtops,,. C'est tout ce que mérite un pareil adversaire! ANNIBAL. Merci, mon cœuri FABRICE. Monsieur n'est pas très-exemplaire }

ACTE QUATRIÈME. 2^ Mais quoi I je ne suis pas de ces fous exigeants Qui ne veulent tuer que des honnêtes gens ; Et même c'a toujours été ma turlutaine De me mettre en travers de ces Croque-mitaine. Mais il possède un coup terrible ! FABRICE, gracieux. Ah! sacripant! Tu me le montreras. ANNIBAL, digne. h^ coup de Matapan. FABRICE. Âhbah! ankiba;>* Ni plus ni moins. — Si vous vouiez écrire? FABRICE. Matapan de Genève ? ANNIBAL. Oui. FABRICE. L'homme au nez de cire? ANNIBAL. Justement. Vous Pavez connu? FABRICE. Beaucoup, beaucoup!... C'est moi qui Tai tué. ANNIBALi. Hein? FABRICE. Sur soiii fame^^x coup.

260 L'AVENTURIÈRE. ANNIBAL. Quelle bourde ! Allons donc, la botte est sans parade. FABRICE. Si c'est tout votre espoir, vous êtes bien malade. En route ! ANNIBAL. Permettez... Ne soyons pas si prompts ; Prouvez que vous savez la botte, et nous verrons. FABRICE. Je vais l'administrer la preuve sous l'aisselle ! Quand tu tendras le fer. ANNIBAL, à part. Il connaît la ficelle) FABRICE. Quand il vous plaira, drôle ! ANNIBAL, majestueux. Et s'il ne me plaît plus ? FABRICE. Ah ! maroufle, voilà ton courage perclus ! ANNIBAL. Non, monsieur ; mais ma sœur à vos jours s'intéressa Et je n'ai pas sucé le lait d'une tigresse. A Clorinde. Filons ! FABRICE. Je VOUS défends de la suivre, à présent. ANNIBAL. Vous me faites encore l'effet d'un bon plaisant, Vous ! — Ma sœur est à moi, monsieur, en fin de compte.

ACTE QUATRIÈME. «OJ FABRICE. Elle D'est plus à voas, n'étant plus à la honte. — Faites-moi le plaisir de vider le plancher.
ANNIBAL. Morbleu I Vous le prenez d'un ton... FABRICE. Sans nous fâcher, Si vous ne voulez pas qu'ici, mon camarade, Je vous montre à mon tour des bottes sans parade. ANNIBAL. Vous ne protestez pas, madame?
FABRICE. Allons! dehors! ANNIBAL. On y va! — Je vous laisse, ingrate, à vos remords. Il «orU SCÈNE TIII. CLORINDE, FABRICE. FABRICB.
En le chassant, j'ai fait selon vos vœux, je pense. CLORINDE. Vous m'estimez un peu. . . Voilà ma récompense. Au milieu des hasards qui pourront m' outrager, J'emporte au fond de moi la douceur de songer Qu'il est un cœur au monde où je ne suis pas vile, Et dans mes souvenirs j'ai du moins cet asile.

The text on this page is estimated to be only 24.27% accurate

263 L'AVENTURIÈRE. SCÈNE IX. CLORINDE, FABRICE,
HORACE, CÉLIE. HORACE, bas à Fabrice. Je viens de rencontrer son
gentil compagnon, Son paquet sous le bras. — Elle, part-elle ou non?
CLORINDE. Oui, monsieur, je fais place à votre épithalame. Elle va
lentement jusqu'à la porte ; puis se touraaat vers Fabrie**: Adieu! FABflips
M ^4 }& m

The text on this page is estimated to be only 29.58% accurate

ACTE QUATRIÈME. 2G3 FABRICE. Au seul amour sincère
Qu'il m'ait été donné de rencontrer sur terre. Aimez-vous bien, enfants.
HORACE. Sois tranquille, SCÈNE XI. Les Mêmes, MONTE-PRADE,
très-paie. —Fabriot et Horace se découvrent. MONTE-PRADE s'arrête
derant Fabrice, et lui ouvrant les bras : Mon fils ! — Où sont ces intrigants?
HORACE. Cher oncle, ils sont partis. Par le signe de Fabrice, Célie et
Horace entourent Monte-Prade qui le serre dans ses bras. FABRICE. Que
de petits-enfants notre maison fourmillait ! Mon père, nous serons les vieux
de la famille. FIN DE L'AVANTURIER.

The text on this page is estimated to be only 19.33% accurate

L'HABIT VERT PROVERBE BN UN ACTB, EN PROSE

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre des YAaiirii, le 23 février i849.

The text on this page is estimated to be only 17.57% accurate

EN GOLLABORATIO_n A Y>C ALFRED DE MUSSET

The text on this page is estimated to be only 11.11% accurate

PERSONNAGES RÂOUL,état»nU HENRI, peintre. MUNIUS,
marchand d'habitt. MÀRGUERITB, griaettow

The text on this page is estimated to be only 25.49% accurate

L'HABIT VERT Le théâtre représente une suite. Porte au fond donnant sur un corridor. ^ Fenêtre à gauche. — Porte à droite. — Un devant de cheminée dans un coin à droite. — Un chevalet de peintre à droite. — Une petite table de noyer à gauche, devant la fenêtre. — Trois chaises de paille. — Au fond à gauche) une armoire de noyer. SCÈNE PREMIÈRE. RAOUL, HENRI. RAOUL) assis devant la table, tourné vers la fenêtre ouverte. Tu diras ce que tu voudras, mais tu n'empêcheras pas que ce ne soit aujourd'hui dimanche. HENRI, assis sur une chaise renversée devant son chevalet, et arrangeant des couleurs sur sa palette* Eh bien, après ? RAOUL. Après? comme je ne vois pas un nuage en l'air, j'affirme et je maintiens qu'il fait beau. HENRI, Ensuite ?

270 L'HABIT VERT. RAOUL. Ensuite? je ne sais pas si je mourrai très-vieux, mais je suis certainement nôt très-jeune; j'ai du plaisir à voir le ciel, HENRI. Enfin, où veux-tu en venir ? RAOUL. Je ne veux pas en venir, je voudrais m'en aller, m'en aller voir de quelle couleur est Therbe, comme qui dirait à Cliafille ou à Fleury. HENRI. Pourquoi à Chaville ? Ta voudrais aller à Chaville ? RAOUL. Ou à Fleury. HENRI. Mais tu sais bien que nous n'avons pas d'argent. RAOUL. Je ne dis pas que nous en ayons ; je dis que j'ai envie de voir de la campagne. HENRI. La belle découverte ! tu voudrais avoir tes aises, satisfaire toutes tes fantaisies^ faire. O grand seigneur, rouler en carrosse, être aimé d'une princesse. RAOUL, se levant* Pas du tout. Je voudrais que tu prisses ton chapeau et que tu t'en allasses au mont-de-piété mettre ta montre en gage pour vingt-cinq francs, avec lesquels nous dînerions très-bien»*' HENRI. Je ne veux pas mettre ma montre en gage. Ma montre est le seul héritage que m'ait laissé ma grand'mère. (il se lève, il palette à la main.) C'est un superbe mouton à répétition.

SCÈNE PREMIÈRE. 271 ÎUQPL. A quoi cela sert-il ? BBNBI. Quoi? qu'elle soit à répétition? RAOUL. Oui. HENRI. Parbleu ! cela sert à savoir Theiire quan^ on veut, T^^XQfi dans l'obscurité. RAOUL. Eh bien, mets-la en gage ; nous achèterons on briquet. HBIill, C'est fort spirituel, je veux le croire ; mais je garde ma montre. RAOUL. Elle a bonne mine dans id^ pocha* HENRI. Elle y reste du moins, tandis que l'argent n'y reste pas. RAOUL. Bel avantage I Mets-y un oignon véritable, il te sera aussi utile. Une montre peut servir à un commerçant qui a des affaires, à un amoureux qui a des rendez-vous, à un médecin qui a des malades. Mais pour rester enfermés comme nous dans une mansarde, moi à dormir le nez dans un code, toi à m'empester avec ton badigeon^ à quoi bon savoir l'heure qu'il est ? Tu ressembles à un homme qui aurait un thermomètre accroché à la cheminée et pas ime bûche à mettre déditions. HENRI. Fais de l'es'^rit tant que tu voudras. Tu n'as pas d'autre

jrra L'HABIT YERT. plaisir qae de me taqainer, ainsi il faut bien que j'en prenne mon parti. RAOUL. Qu'est-ce que tu veux dire par là ? HENRI. Je veux dire que ton unique passe-temps est de me tourmenter et de m'impatiser. Tu sais aussi bien que moi combien nous sommes pauvres ; quand nous avons loué ensemble ce grenier, c'était une misère qui en aidait une autre, et tes parents t'ont refusé autant de fois que les miens dô t'envoyer cent écus. RAOUL. Oui, avec deux morceaux de toile percée nous avons fait un sac. Le malheur est qu'il n^ a rien dedans. HENRI. Puisque tu en conviens, comment peux-tu en plaisanter? RAOUL. Gela ne coûte pas plus cher que de fondre en larmes. Veùxtu mettre ta montre au mont-de-piété ? HENRI. Non, non et non. Quelle singulière idée as-tu aujourd'hui ? Il pose sa palette. RAOUL. Parce que c'est dimanche. HENRI. Mais, mon Dieu, est-ce un autre jour que les autres ? RAOUL. Oui, un fort autre jour. C'est dimanche, il fait beau, je veux m'amuser, je veux voir quelque chose, j'ai envie de vivre... que diable veux*ta que je t'explique!... Me prendstu pour un feuilleton ?

SCÈNE PREMIÈRE. 578 HENRI. Si tu étais capable une fois de mettre un terme à tes plaisanteries, je te dirais quelque chose de sérieux, mais tu ne veux jamais m'écouter. RAOUL. Parle. HENRI. Non, tu ne fais aucune attention à ce que je te dis. RAOUL. Mais tu vois bien que je t'écoute. HENRI. Pas du tout. RAOUL. Voyons, par quel serment faut-il m'engager, quelle attitude dois-je prendre, sur laquelle de [nos trois chaises faut-il que je m'assoie pour te prouver que je t'écoute? (s'asseyent sur une chaise près de la table à gauche.) Suis-je bien là? Tu es obligé de parler, puisque tu prétends avoir une idée. HENRI. Eh bien, nous pouvons nous tirer d'affaire très-aisément, d'une manière sérieuse et honorable, (il va prendre le devant de cheminée et l'apporte au milieu de la scène.) Voici un portrait que j'ai peint de ma main; tu n'as jamais voulu le regarder. RAOUL. Non! je me doute trop de ce qu'il peut y avoir dessus, HENRI. C'est Roméo et Juliette. RAOUL. Ça? HENRI. Oui... Ne vas-tu pas encore me chicaner là-dessus? Tu

St4 L'HIBLÉ VERT sais que j'y travaille depuis six semaines. Je crois aujourd'hui mon œuvre achevée et je liie détermine à m'élir défaire. RAOUL, se ieraht. Les marchands, crois-le bien, ne se prêteront qu'avec peine à un tel sacrifice. HENRI. Je connais un papetier, homme de goût. RAOUL. Ah ! si le papetier que tu connais s'y connaît, tu as le droit de le lui donner pour rien. HENRI. Il l'estimera à sa juste valeur. RAOUL. C'est ce que je dis. HENRI. Ça ne vaut donc rien ? RAOUL. C'est un sujet usé. Si tu nous avais fait Daphnis et Ghloé, je suppose, ou un invalide qui pêche une savate, ou tout simplement cet enfant, tu sais bien, qui gâte le pot-au-feu, tu pourrais te lancer dans le commerce... mais ça ! HENRI. J'avoue que ce sujet-là est un peu sérieux pour un paravent. RAOUL. y Tu l'as pourtant égayé et rajeuni par quelques détails heureux ; ainsi Juliette a une jambe de moins et un œil de trop. HENRI. Gomment un œil de trop ? c'est son nez. Je ne sais même

The text on this page is estimated to be only 28.83% accurate

SCÈNE PREMIÈRE. 2^e pas pourquoi je te consulte. J'emporte ce paravent, et tu vas voir que nous pouvons vivre de ixiés pinceaux. Il charge le de?mt do dieminée sur son épaale. RAOUL. Vivre de tes pinceaux I mais tes pinceaux eux-mêmes né te rapporteraient rien si tu voulais les vendre. Au moment où Henii ra sortiri on entend la Toiz de Mai^eerite qui ctiante dant le couloir pendant toat ce

fSTe L'HABIT VERT. MARGUERITE, de même. Toujours chantant, voisin. Et les galons? MUNIUS, de même. La matinée est bonne, je viens de vendre une superbe friperie. MARGUERITE, de même. Quand on vend du galon on n'en saurait trop vendre. MUNIUS, de même. Je rapporte un jaunet. RAOUL. Si nous le lui empruntons à un intérêt exorbitant? HENRI. Ne dis donc pas de billevesées. MARGUERITE, endehon. Finissez donc, vieil homme, finissez ! RAOUL. Voyez-vous, Tinfâme séducteur ! On entend le bruit d'un soufflet. . MUNIUS. Ah! pour le coup, je vous embrasse. Ça vaut un baiser. Second ■oofkt. MARGUERITE. Vous me devez la paire et je vous fais crédit... Je vais me fâcher. RAOUL. Se fâcher après deux soufflets? Volons au secours de l'innocence en péril (il ouvre la porte du fond.) Qu'est-ce que c'est» monsieur Munius?

SCÈNE DEUXIEME. SOI SCÈNE II. RAOUL, HENRI,
MARGUERITE, MUNIUS. HUNIUS, paraissant au fond dans le corridor.
Habits, galons! ayez-vous de vieux habits? RAOUL. Passez votre chemin,
effronté. Notre défroque est pour nos gens. Mnnins disparaît dans le
corridor. MARGUERITE, entrant. Merci, monsieur Raoul. (Aperceyont
Henri qui cherche à se cacher. Ah ! ah! ah I qu'il est drôle ! HENRI. Là ! je
ne devais pas l'échapper. Il passe à droite. MARGUERITE. Pourquoi donc
vous promenez- vous en paravent? HENRI. Je ne me promène pas, je sors»
MARGUERITE. Mais il ne fait pas de vent I vous pouvez sortir sans tant de
précautions. HENRI, bas à Raoul. Ce qui m'arrive là est fort désagréable, tu
en conviendras. Henri sort par le fond. Le paravent s'embarrasse dans la
porte. Marguerite et Raoul rient aux éclats. I. 16

278 L'HABIT VERT. RAOUL> à Marguerite qui revient De
grâce, mademoiselle, laissez-le suivre sa pensée. Il va nous débarrasser d'un
meuble qui nous encombrait. SCÈNE III. MARGUERITE, RAOUL.
MARGUERITE. En faire cadeau sans doute à sa maîtresse? RAOUL.
Parlez-en mieux. Il va le vendre pour le prix en être distribué aux pauvres.
MARGUERITE. Ah ! vous avez vos pauvres ? RAOUL. Oui) nous en
avons chacun un. MARGUERITE. Ne serait-ce pas le vôtre qui vient de
sortir? RAOUL. Je crois que oui... Mais que chantiez- vous donc tout à
l'heure? MARGUERITE. Une romance ou une chanson, comme il vous
plaira. RAOUL. Les deux me plaisent, car cela ressemblait à Jean qui pleure
et Jean qui rit. Une larme qui court dans le pli d'un sourcil, quoi de plus
charmant? GhaUt62-Moi odla| Ji vous prie.

scf;n£ troisième. ^9 î|4RGyR^ITB, Je ne suis pas en train, on m'a
épiqué la Yoix. RAOUL. Qui donc? MARGUERITE. Ce pauvre paravent
qui va vous chercher à dîner. RAOUL. ^ Vous m'y faites songer ; voulez-
vous monter en carrosse avec nous? nous allons à Qherville,
MARGUERITE. Vous m'invitez ? RAOUL. Je vous invite positivement.
MARGUERITE. Et avec quoi, mon Dieu? f140UL. Avec toute la courtoisie
dont je suis capable^l MARGUERITE. Hélas ! on ne fait plus crédit là-
dessus, V RAOUL. ! Et pour quoi comptez-vous votre paravent, s'il vous
plait ? un paravent superbe qu'Henri a peint, une ogive 4'&rti il ne nous
allons troquer contre son pesant d'or. MARGUERITE. Vous croyez ?
RAOUL, Parbleu! il représente Roméo et Juliette, MARGUERITE. C'est le
sujet de ma chanson. Oui^ monsieur, Roméo et

S80 L'HABIT VERT. Juliette, ni plus ni moins. Vous connaissez l'histoire. Il s'en va, ce jeune homme ! il quitte sa maîtresse, il a un pied sur échelle de soie, [ça lui fait de la peine et il dit... M'écoutez-vous? HAOUL, qui s'est mis à cheval sur nue chaise à droite. Je suis au balcon des Italiens... Eh bien, il lui dit? MARGUERITE, chante. Aj&: Une heure a sonné... pourtant ta main Est encor dans la mienne ; Il est déjà presque demain... De moi qu'il te souvienne 1 Épargne-moi : ne pleure pas... Je pars, voici l'aurore, Non, Margot, pas encore I {Bis,) Souffrir tant que tu voudras ; Mais dire adieu^ je ne sais pas. RAOUL, applaudissant. Bravo ! bravo 1 Si je vous dis que vous êtes charmante, ça me fera ressembler à tout le monde, (se levant.) Mais, dites donc, dans cet air-là, au lieu du nom de Juliette, il me semble qu'il y a Margot, mademoiselle Marguerite... Tant mieux pour Roméo, s'il existe I MARGUERITE. En musique et en peinture seulement. RAOUL. Tant mieux encore. J'aurais été f&ché que la place f&t prise. MARGUERITE. Vous allez me parler d'amour, je suppose. RAOUL. J'en conviens.

SCÈNE TROISIÈME. 181 MARGUERITE. A quoi bon ?

RAOUL. Quand cela ne servirait qu'à, intéresser le jeu. MARGUERITE.

Bah! il sera si court, qu'il n'aura pas le temps de nous ennuyer. RAOUL.

Qu'importe ! Nous sommes deux ; il ne sera pas dit que nous n'aurons pas parlé d'amour. La belle collaboration ! le beau chef-d'œuvre !

MARGUERITE. Est-ce que vous tenez à faire un chef-d'œuvre? RAOUL.

Point; mais à collaborer. Quel plaisir .plus divin qu'une conversation d'amour! O Juliette! pourquoi pensez-vous que le bon Dieu ait fait le soleil, les bois et le dimanche, sinon pour que deux jeunes gens marchent sur l'herbe et baissent les yeux en se disant qu'ils s'aiment? Oh! la belle chose

que l'amour ! MARGUERITE. Oui, le dimanche, comme vous dites; mais le reste de la semaine, on n'en sait quoi faire. Est-ce que vous oubliez, par hasard, que je travaille du matin au soir? Écoutez-moi, et, une fois pour toutes, je vous dirai là-dessus ma façon de penser. Ne vous semble-t-il pas que ces belles dames, ces jolis petits messieurs, qui ont sans cesse ce mot charmant d'amour sur les lèvres, passent leur vie dans un désœuvrement

Tout à fait royal, et que ce sont les plus habiles gens du monde à ne rien faire ? C'est pour eux que l'amour a été inventé, car sans lui que deviendraient-ils ? Ils ont besoin de rêver pour ne pas dormir; et plus ces rêves sont variés, 1. 16.

283 L'HABIT VERT. nouveaux, plus ils les chérissent! Sans quoi, ils périraient d'ennui un beau jour, entre deux coups de lansquenet. Moi, je vais en journée, je taille des robes, je raccommode de la dentelle... vous comprenez que, si j'ai autre chose en tête, je vais broder de travers ou mQ piquer les doigts» Ab I si j'avais dans le cœur un sentiment bien vrai, je ne dis pas, ces choses-là ne sont pas gênantes ; mais vos amourettes I non, mon voisin, je n^ai pas le temps. Il faut que Je pense à mon petit ménage, il faut que je songe à tout et i^ peF« sonne ; vous voyez bien quQ JQ i^'aimerai jamais, à moins que je n'aime toute ma vie. Soit I mais je maintiens mon dire, voisine. Vive l'amour 1 le nom même en est doux ! C'est pourquoi il n'en faut ps^s parler iei. RAOUL. Bah i ça ne l'abime pas; qu'est-ce qui pourrait i'abimer? MARGU6BITE, écoutant. Je l'eutcdâM* RAOUL. Qui? Roméo. ■▲RousaiTi. Od entend oomiBS to biolt d'nM dtnto* RAOUL. Patati'as ! M AROUBRITB, pasut à droite #t r9giopt4at« Qu'est-ce qu'il lui arrive ! RAOUL. En montant nos si;^ étages, le pied lui aura mailfaA

The text on this page is estimated to be only 29.85% accurate

scèjs'i: quatrième. m réchelle de soie.. Décidéipeiit, tous ne
voulez pas être Juliette ? MARGUÇRITB. Très-décidément. Raoul oavre U
porte du fond) Henri entre avec son devant ds eheminéey cassé et trouô| et
son pantalon dôchirô. au genoa* SGÊNE IV. HENRI^ RAOUL,
MARGUERITE. M^aaubaiTB. Êtes-You blessé, monsieur Henri?
U1|NHI. Non, mademoiselle. Le mal n'est pas grand, mais le malheur est
irréparable, (n montra smi devant de cheminée creyé.) Ah ! mademoiselle,
si vous saviez... RAoyL. Et ton papetier ? HPNRI. C'est un crétin. Si vous
saviez... Et ton pantalon ? HENRI. C'est un accident... Vous ne savez pas.
MARGUERITE, montrant une chaise. Mettez votre pied là. Voici ma
ménagère et je vais vous prouver que de 111 en aiguille il est avec le ciel
des accommodements. Je vais vous faire une reprise. Henri qui a été mettre
son devant de cheminée contre le mur à droite, revient poser son pied sur la
chaise qat loi présfnti» llarguQfite^

984 L'HABIT VERT. HENRI. Vous êtes bien bonne; mais en ferez-vous jamais rien à cette malheureuse peinture ? Ah ! mademoiselle, vous ne savez pas... RAOUL. Accoucheras-tu une fois ? HENRI. Vous ne savez pas ce que c'est que les souffrances d'un artiste ! MARGUERITE, cousant. Pardon ! je fais quelquefois de Tart, sur mon genou, lorsque je brode et que je compte mes points. RAOUL. Gomme moi au billard. Mais pressez le rayage, mademoiselle Margot, car les talons démangent à ce brave Henri, HENRI. Encore une commission ? RAOUL. J'ai invité mademoiselle Margot à dîner avec nous ; dans cette conjoncture, prends conseil de ton cœur, tu me comprends ? HENRI. Nullement. RAOUL. Montre-toi ! (lui faisant un signe.) Montre. •• toi ! HENRI. Va te promener. Aie ! vous me piquez. Il retire son gilet. » MARGUERITE. Aussi pourquoi remuez-vous ?

SCÈNE QUATRIÈME. 985 HENRI. Pourquoi? il veut que je mette ma montre en gage, mademoiselle; vous savez, ma montre !
MARGUERITE. En êtes-vous là ? HENRI. Sans doute^ nous en sommes là, nous n'en boag^ons pas. RAOUL. Henri est un imbécile, un alarmiste ; ne Técoatez pas. MARGUERITE. Cependant... RAOUL. Non ! il voit tout en noir. Jamais nos affaires n'ont été plus florissantes. HENRI. Jamais plus, c'est vrai. MARGUERITE. Voyons, pas de mauvaise honte, mes pauvres amis. Laissez-moi vous dire quelque chose sans vous fâcher. Je ne suis pas bien riche, mais vous êtes de grands fainéants ! et moi je suis une petite économe qui gagne vingt-cinq sous par jour. S'il vous faut vingt-cinq francs... RAOUL. Merci, ma bonne Margot ; nous n'empruntons jamais à nos amis. HENRI, * Et nous n'avons pas d'ennemis. MARGUERITE. Et Munias ?

586 L'HABIT VERT, HENR[^]ia Yao éclat. Oh ! 99 me. parlez
jao^{^^}s de q[^]t)iQpamQ, G[^]%\ oa HuAire* ûlou. BAOyiii de même. Le fait
est qu'il nous a volés d'une façon bien condam* nable. MARGUBRITB.
Gomment cela f HINRI. FigurQz-¥auï que nous avions un gilet Dani la
poche de ce gilet il y avait une pièce de cinq francs que j'avais amassée.
MARGUERITE. Vous m'étonnez. HEKRI. Eh bien, c'est comme ça.
Pendant mon ahaaiiM Raoul a venda le gilet à Munius, il l'a vendu quarante
sous. La pièce était dans le gousset droit, j'en suis sûr. Manius a emporté le
tout, et quand j'ai réclamé mon bien, il a nié la diose et finalement il Ta
gardée. MARGURRITB. Cest inconcevable une chose pareille. HENRI.
Demandez plutôt à Raoul. RAQUlé, Je confesse m[^] légèreté şt celle du juif.
MARGUERITE. Eh bien ! il me vient une idée! oui, très-bonne. Fiez-yoïis
à moi, nous irons dîner. Serait- il vrai ?

SCÈNE QUATRIÈME. 287 MARGUÉBITE. Je VOUS en répons. Avez-vous par hasard un vieil habit ? HENRI. Le hasard serait que nous en eussions un neuf. MARGUERITE. En avez-vous un vieux ? RAOUL. Certainement nous en avons un. Nous avons le fameux habit vert !... Est-ce que vous ne le connaissez pas? MARGUERITE. Non! RAOUL. L'habit vert, surnommé Conquérant... Eh bien, je vais vous le montrer ! Conquérant va paraître !... Conquérant va sortir de son tabernacle !... n Ta an fond, frappe avec son onitô trois coups sur l'armoire. HENRI. As-tu peur qu'il soit déjà sorti? RAOUL. Il ne sort jamais seul. (U ouvre l'armoire et en tire un habit vert.) Le voilà, mais... n'en demandez pas davantage. il étale l'habit vert sur une chaise, à gauche. MARGUERITE. Et qu'est-ce que vous faites de cet habit-là?... HENRI. Nous le mettons, mademoiselle, nous le mettons à tour de rôle, lorsqu'une tenue décente est de rigueur. MARGUERITE. un habit pour deux ? Je serais curieuse de voir comment il vont Ta.

L'HABIT \EUT. RAOUL. n est un peu large à Henri, je l'avoue.
HENRI. C'est-à-dire qu'il étrangle Raoul. RAOUL. Vous allez en juger, (n le met et passe adroite.) N'ai-JB pas l'air d'un lion en négligé ?
MARGUERITB. Ou d'un parapluie dans un étui trop court Raoul 6te l'habit et retourne à ganelie. HEITRI. Bravo ! il ne voulait pas lé croire. Je Pavais pensé ce mot là... A moi, maintenant. Vous allez voir. n pMse l'iiabiu
MARGUERITE. Tiensf vous passez la main gauche la première ? HENRI. Je suis gaucher. RAOUL. C'est la seule excuse de sa peinture. HENRI, passant à gauche. N'ai-je pas l'air d'un homme étoffé, d'un fils de famiUe?
MARGUERITE. Oui, d'un orphelin qui use son père. RAOUL. Attrape, outrecuidant mortel. MARGUERITE, à Henri. L'aviez-vous pensé aussi, celui-là?... Celte hardo ainbigafi vous va très-mal à tous deux, et vous devriez la vendre par coquetterie.

SCÈNE QUATRIÈME. 289 RAOUL. Jamais t nous y tenons.
HENRI) retirant l'habit et allant le poser sur une chaise à droite* Et
d'ailleurs on ne nous en offre que six francs. RAOUL. Et il nous en faut
vingt pour aller à Chaville. MARGUERITE. J'en aurai ce que je voudrai si
vous me laissez faire. C'est pain bénit de voler un voleur. HENRI. Quel est
votre projet? MARGUERITE. Vous voulez tout savoir sans rien payer.
MUNIUS, dans le corridor. Haïts^ galons I RAOUL. Tiens, Munius qui
travaille le chant jusque sur le palier !... quel amour de son art I...
MARGUERITE. Voici l'occasion... et le larron. Laissez-moi seule avec le
brocanteur et Thabit. (viens le lui donner.) Retirez-vous dans votre dortoir, et
retenez votre souffle. RAOUL. Je vous préviens qu'Henri éternuera; il a le
nez intempestif. MARGUERITE. C'est bon ; je ne demande à son nez que
cinq minutes de continence, montre en main, le temps de cuire un œuf à la
coque. Prêtez-moi votre montre^ monsieur Henri ! I. ^ 17

The text on this page is estimated to be only 24.56% accurate

S80 L'HABITVËRT. HENRI. Pourquoi faire? HARGUEBITB.
Puisque je vous demande cinq minutes, montre en main HBNRI^ tirant sa
montre. C'est qu'elle est à répétition. UARGUBRITB. Avez-You peur que
je la garde ? Me prenez-vous pour un mont-de-piétô ? HBNRI. Non, mais...
HARGUERITB. Allons ; faites ce qu'on vous dit. HBNRI, donnant U
montre. Prenez bien garde au moins à ne pas la secouer. Elle est Uès-
quinteuse. MARGUERITE. Je le crois bien : à son âge ! Maintenant allez
vous tapir sous votre lit, et n'éternuez pas. RAOUL, passant près de HeoiL
Je lui tiendrai le nez. fiBN RI, faisant des efforts depuis un instant pour
réprimer une envie d'éternuer. Que c'est bête de parler de ces choses-là !..«
(^teniuAt.) Aitlii }.é Raoul et Henri entrent dans la «chambre à droite.

The text on this page is estimated to be only 25.35% accurate

SCÈNE CINQUIÈME. 10) SCÈNE V. MARGUERITE, puis MUNIUS. MARGUERITE, seule. Elle met la montre dans la poche de portefeuille de l'habit j'en pose sur - • • une chaise à gauche ; puis elle ouvre la porte du fond. Ré, Munus 1 M UN lus, dans l'escalier. Qu'est-ce qu'il y a ? MARGUERITE. Montez, qu'on vous parle. MUNIUS. Avez-vous encore des soufflets à placer ? MARGUERITE. Peut-être ; ça dépend de vous. (Munus paraît à la porte. Il M chargé de toutes sortes de friperies.) ÉtrOZ. MUNIUS. Chez ces mauvais sujets Y MARGUERITE. Ils sont sortis et je range leur chambre. Eu trez, nouscau^ serons tout en époussetant... (Munus entre.) Fermez la porte. MUNIUS. Petite capricieuse ! je vous disais bien que vous ne Ten^ verriez pas toujours promener, le père Munus, MARGUERITE. Qu'imaginez-vous donc, Gédéon ? Je veux faire un marché avec vous.

S9d L'HABIT VERT. MUNIUS. C'est ce que j'imaginais.
MARGUERITE. Pas celui que vous pensez^ Mardochée. Un simple
marchA d*habits. MUNIUS. Je yeux bien. Je vous achète tous ceux que
tous ayez sur vous.. . (Riant.) Hé ! hé ! hé 1 MARGUERITE, passant près
cTe l'habiU En vérité? Regardez toujours celui-ci. MUNIUS. J'aimerais
mieux vous regarder, mam'selle. MARGUERITE. Je le crois, mais ce n'est
pas le moment. MUNIUS. Quand donc ça sera-t-il le moment? Ahl
mam'seUe, vous refusez yotre bonheur. Je vous parle pour le bon motif,
sayezvous? MARGUERITE.^ Est-ce qu'il y en a un bon, à votre âge ?
MUNIUS. Oui-dà, très-présentable. MARGUERITE. Je vous dis de
regarder cet habit. Elle le fait passer à gandio* MUNIUS. Je le connais
déjà. J'en ai offert six francs, il y a quinze jours. MARGUERITE. Il en vaut
vingt à présent.

8 GENE CINQUIÈME. S93 MUNIUS. Parce qu'il a vieilli ? Vous voyez bien que la vieillesse a son prix. Allez, si vous m'épousiez, vous ne vous en repentiriez pas. Je suis très-vieux, et je décéderais au bout de six mois. «XHGUF.BITE. Taisez-vous, brocanteur. Nous me voleriez un an. MUNIUS. Non, je vous jure. J'ai eu une jeunesse très-orageuse, très[^] évaporée. Je vous laisserais tout mon bien» MARGUERITE. Nous en reparlerons de demain en quinze. Voulez-vous me donner vingt francs de cet babit? MUNIUS. J'ai hni* cents livres de rentes sur le grand-livre, savez vous, et un catarrhe, un vrai catarrhe. MARGUERITE. Malin I Vous voulez placer votre cœur en viager. On connaît ces tricheries-là. MUNIUS. Si on peut dire ! voyez plutôt... n tousses. MARGUERITE. Vous ne savez pas faire, (euo tousses.] Voilà ce qu'on appelle tousser... Je suis poitrinaire. Allez, mon petit Munius, vous n'attraperez personne. Vous êtes frais comme une rose. MUNIUS. Son petit Munius 1 frais comme une rose ! Gueillez-moi donc, méchante I MARGUERITE. Vous êtes un enfant.

994 L'HABIT VERT. IIUKIU6. 3 Oui, c'est le mot 1 Vous me mènerez par le bout du nez... un véritable enfant. Tout ce que vous voudrez, vous l'aurez. Aimez-vous les mouchoirs de soie, les boucles d*oreilles en similor, les chaînes de sûreté, les cannes à pomme d'argent? Je vous couvrirai de guipures ; j'ai des monceaux de percaline et bien d'autres choses... 0 Marguerite 1 HARGUSaiTE. Gomme vos yeux brillent 1 Pourcpioi dit-^'On quB vous êtes si laid ? MUNIUS. Ce sont les mauvaises langues; n'en croyez rien; si tous voulez m'aimer, je ferai de la toilettQ; je mettrai une redingote à brandebourgs que j'ai, avec des olives et de l'astracan au collet; j'aurai Tair distingué; vous verrez. MARGUERITE, passant à gaaob)). Vous seriez bien plus con^ï^is il faut avec cet habit-là. Il est à peine décati. MUNIUS. On nous prendrait pour des gens huppés. Je vous donnerais une petite robe de taffetas couleur d'araignée turbulente, à peine mangée sous les bras. MARGUERITE C'est bien tentant, mais... MUNIUS. Voulez-vous que j'aïlle vous chercher une croix en filigrane avec les glands pareils et le tour de cou en velours? C'est joli, ça. MARGUERITE. Nous verrons plus tard. Pour l'heure, voulez-vous m'étra agréable ?

SCÈNE GINOUIËMB. 895 HUNIUS. Si je le yeux, Marguerite de mon cœur ! Vierge de Sion 1 Rose de Saarons I . . . Ton cou ressemble à la tour de David I HAR6UERITB. Vous TOUS enthousiasmez, Munii^i * HUNIUS. Oui, je m'exalte ! Descends du Liban, mon épouse, descends avec moi 1 MARGUERITE) Écoutez-moi donc. HUNIUS. Oui, je t'écoute... ta poitrine ressemble h une grappe de raisin. — Je voudrais bien grappiller. MARGUERITE. Vous êtes insupportable à la fin. MUNIUS. Je me tais. BARGUBRITB. Il s'agit... HUNIUS. Parle I MARGUERITE. , Il s'agit pour me plaire... MUNIUS. De changer de religion? Jamais. Tout, excepté ça. MARGUERITE. Il s'agit de regarder cette friperie en honnête fripier. HUNIUS. ▲hl... Voilàtontl

996 L'HABIT VERT. MARGUERITE. Pour le moment...

Voyons^ examinez cette harde. EUe lui donne l'habit. HUN lus, Texaminant. Je l'ai vue. Il y a une reprise perdue dans le pan gauche, les boutonnieres s'effilent et les parements sont 'râpés au pli. Cela Taut trois francs comme un liard. MARGUERITE. Vous ne savez ce que vous dites. C'est moi qui vous donne la berjue, je pense; je vais m'éloigner pour tous éclaircir la visière. EUe se met à la fenêtre à ganche en fredonnant* M UN lus) rar le devant de la scène , l'habit à la mûn. Ils le vendraient mieux comme amadou que comme habit, (il le secoue.) Tiens, il y a quelque chose dans la poche... (Tirant la montre...) Oh!... une montre... CU Or massif! (La pesant.) elle est lourde!... sont-ils étourdis ces jeunes gens ! voilà la seconde fois... fi! Munius ! La première fois, il ne s'agissait que de cinq francs. Mais une montre, ce serait un voûl, car enfin ça représente un joli denier, ce bijou... ça vaut bien... Peuhl elle est vieille ! c'est une casserole. On n'en tirerait que le poids de l'or!... Est-elle en or? En tout cas, la boîte est bien mince. Voyons donc un peu : l'habit vaut trois francs, bien payé. En en donnant vingt, est-ce que je ne paie pas la montre à peu près ? Il la remet dans la poche d« l'haUt* MARGUERITE, revenante Manias.. Eh bien, qu'en dites-vous ? MUNIUS. Ça vous ferait donc bien plaisir ? MARGUERITE. Sans doute I

SCÈNE SIXIÈME. S97 MUNIUS. Eh bien, mam*selle, vous allez voir si je tous aime. Voilà les vingt francs. n lui donne quatre pièces de cinq francs. MARGUERITE. Non pas! vous avez un j aune t, je crois. Donnez-le-moi, Cest ime fantaisie que j*ai d'une pièce d*or; c'est plus gentil. MUNIUS. Hum ! l'or est très-cher. MARGUERITE. Je vous paie le change. MUNIUS. Un petit baiser ? MARGUERITE. Doucement! c'est plus cher que Tor. (Elle lui prend la pièce des mains.) Merci, mou petit Munius. (AUant à }a porte à droite.) Monsieur Raoul I MUNIUS. Qu'est-ce que vous faites donc? Entrent Raoul et Henri. SCÈNE VI. HENRI, RAOUL, MARGUERITE, MUNIUS. MARGUERITE. Tenez, mes voisins ; voici votre voyage à Chaville, en or. Elle donne la pièce à Raoul. RAOUL, passant près de Munius. Ce brave Wunius ! La vertu redescend sur la terre I I. 17.

108 L'HABIT VERT. HÂR6UBRITE. Sous ce déguisement.
HENRI, à Marguerite Et ma montre? MARGUERITE. Votre montre ? (a part.) Amusons-nous un peu du juif et du chrétien. M UN JUS, remontant. Bonsoir, la compagnie, le m'en vais. MARGUERITE, le retenant. Restez donc. On a quelque chose à vous dire. HENRI, à Marguerite. Mais ma montre ? MARGUERITE. Je l'ai posée sur la table. (Henri va chercher sur la table.) MuniU8« comme vous avez été grand, je vous invite à venir dîner à Gha ville... Elle fait un signe d'intelligence à Raoul. RAOUL. C'est trop juste. Vertueux Munius, nous folâtrerons sur l'herbette. HENRI, qui cherche toujours . Je ne la trouve pas. Vous avez dit sur la table? MARGUERITE. Ou sur la chaise, je ne sais plus. MUNIUS. Il faut que j'aille faire un bout de toilette. Il veut sortir. MARGUERITE^ le retenant encore. Vous êtes très-bien comme ça; c'est sans façon.

SCÈNE SIXIÈME. 999 RAOUL. Munius, je vous donne le droit de choisir un plat. Pensez-y bien. HENRI, qui est revenu à droite. Je ne déteste pas une plaisanterie de temps en temps ; mais il y en a pourtant... Voyons, mademoiselle Marguerite, rendez-moi ma montre. MARGUERITE. Est-ce que vous ne la trouvez pas ? M U N I U S , cherchant à s'éloigner. Je vais déposer mes habits chez moi. MARGUERITE, le retenant toujours. On dirait que notre société vous déplaît. Restez donc. RAOUL. Que vous semble un pigeon aux petits pois, arrosé ô*, ce bon petit vin d'Orléans ? MUNIUS. Hé hé ! HENRI. J'ai beau chercher. MARGUERITE. C'est singulier ; je l'avais à la main il n'y a pas un quart d'heure. HENRI. Me voilà propre si elle est perdue ! Je suis un garçon rangé, moi. Je ne peux pas vivre sans savoir Theure qu'il est. MUNIUS, Elle aura roulé sous un meuble. HENRI. . Il n'y en a pas.

800 L'HABIT VERT. RAOUL| paRsant près de Henri* Laisse-nous donc tranquilles avec ta montre ; elle se retrouvera demain. HENRI. Si elle ne se retrouve pas tout de suite, elle est perdue! RAOUL. Eh bien, tu en achèteras une autre. HENRI. Ce ne sera plus la même. Celle-là, je la connaissais. Elle ne ressemblait pas aux autres. Elle avait sur le cadran un petit soleil d'émail bleu auquel j'étais habitué. C'était ma montre enfin, ma pauvre montre I Marguerite suit tous les mouvements de Muaius pour l'empêcher d'ôter le montre de la poche de l'habit. MDNIUS, à part. Je voudrais bien m'en aller. RAOUL, à Henri. Qu'est-ce que tu as donc? HENRI. J'ai... que je ne l'ai plus. MARGUERITE. Aidez-moi dbnc à la chercher, Munîus. HENRI. Ah! oui, vous ne la trouverez pas. C'est fini! Il s'asned à droite d'un «ir chap:rÎN^ MARGUERITE. Il faut qu'elle soit envolée. MUNIUS. Volée! Par qui? Il n'est entré personm^J

SCÈNE SIXIÈME. 801 MARGUERITE. J'ai dit envolée.

RAOUL. C'est plus vraisemblable; mais ce pauvre Henri a l'air d'avoir perdu son fils aîné. * Munius cherche encore à s'esquiver ; Marguerite le retie?^* HENRI. Moque-toi de moi si tu veux. Je l'aimais; je l'avais admirée longtemps à la cheminée de ma grand'mère, dans la chambre verte où il y avait si bon feu. Je ne savais pas alors ce que c'est qu'être pauvre. Je jouais tout le long du jour dans un coin devant cette montre. Il semblait qu'elle me regardait tranquillement. Il est passé le bon temps des confitures et des lits bassinés... Ma montre s'en souvenait, et son tic-tac m'en parlait tout bas... Je l'aimais ! MARGUERITE, à part. Il me fait de la peine, ce bon garçon! RAOUL. Voyons! voyons! ne vas-tu pas pleurer? HENRI. Et quand je pleurerais? Est-ce que je suis un viveur, moi? un dépensier, un joueur de dominos comme toi? Mon seul plaisir est de rester chez moi à travailler. J'avais ma montre^ qui me tenait compagnie... Elle est perdue ! MARGUERITE. Attendez donc... je me rappelle à présent !... Je l'ai mise par mégarde dans la poche de votre habit. MUNIUS, à part. Aie !... /_ HENRI, t'écarte^ infant sans Manias, retirant la montre de la poche de l'habit, et l'élevant en l'air. La voilà ! la voilà ! (il la baise en dansant.) Le verre est cassé,

soi L'HABIT VERT. j'en ferai mettre an autre 1 Qa*est-ce que ça me fait? je Tai. n repasse à droite. UUNIUS. Rendez Targent a]c>rs. MARGUERITE, Quel argent? MUNIUS. Est-ce que vous croyez que j'aurais payé cette loque Tingt francs ? RAOUL. Tout beau, Munius! Vous saviez donc que la montre était dans la poche ? MUKIUS. Je ne dis pas cela. Marguerite a repris l'habit des mains de Munius et est allée le poser snr une ehaise à droite. MARGUERITE, redescendant entre Henri et Raoul, Quelle idée avez-vous là, monsieur Raoul? Ce pauvre «Munius ! la crème des honnêtes gens I RAOUL. Ce ne serait pas son coup d'essai. Nous avons déjà oublié dans un gilet un louis... MUNIUS. Ce n'est pas vrai : il n'y avait que cinq francs. RAOUL. Il en convient. Je voas prends à témoins. Il passe à ganche, MARGUERITE. Ah ! Munius 1 je n'aurais jamais cru cela de vous.

SCÈNE SIIIËMË. 80S HENRI. Il a gardé ma pièce, le scélérat !
comme il voulait garder ma montre I MUNIUS. Je vous assure que pour la
montre j'ignorais... Quant aux cinq francs, c'était plutôt par plaisanterie ou
encore pour vous donner une leçon d'ordre... car je vous regarde comme
mes enfants ainsi que je fais de toutes mes pratiques... Il est bien dur d'être
soupçonné à mon âge devant une dame ! MARGUERITE. Ne pleurez pas,
honnête Munius. Le commissaire ne sera pas averti. RAOUL et HENRI.
Vive Margot! HENRI. Embrassons-la. MARGUERITE. Pas de ça, mes
amis. Voisine et voisins, mais pas de si près. Habillez-vous et partons !
Seulement, c'est vous qui m'avez invitée, et c'est moi qui paie, sans
reproche. (Passant près de Manias.) Eh bien, mon pauvre Munius, à
trompeur, trompeur et demi Pendant ces derniers mots, Raoul et Henri
s'approchent de l'habit que Marguerite a accroché sur le dos de la chaise ;
Henri passe la main gauche, Raoul la droite en regardant tous deux
Marguerite. Ils cherchent un instant l'autre manche, puis se retournent l'un
vers l'autre. L'habit se déchire en deux par le dos. RAOUL. C'est ta faute!
il faut que tu sois toujours fourré dans cet habit I HENRI. Eh bien tant
mieux, nous ne nous disputerons plus.

The text on this page is estimated to be only 26.04% accurate

304 L'HABIT VERT. RÂ.OUL et HENRIy jetant les moroeaux de l'habit à Hnnlns. A TOUS, Munius I MARGUERITE. Voilà une fière reprise à faire 1 Mais partons, oa nous manquerons le coche. TOUS. Partons! partons! CHOEUR FINAL. Am : (Test la grisette étudiante. (Les étudiants,) Nous n'avons ni pain sur la planche, Ni doux loisirs pour les amours 1 Ne perdons pas notre dimanche : Dieu n*en fait qu*un tous les huit jours riH DE l*hàbit yrrt.

The text on this page is estimated to be only 14.19% accurate

GABRIELLE COMÉDIE EN CINQ ACTES, BN YBRS
Représentée pour la première fois, à Paris, ra

The text on this page is estimated to be only 11.00% accurate

HOR AHI AMAURY DUVAL

The text on this page is estimated to be only 20.62% accurate

PERSONNAGES JULIEN CHABRIÈRE. TAUPONET.
STÉPHANE DARIAV. GABRIELLE, femme de Julien. ADRIENNE,
femme de Toroponet. CA UILLE, fille de Jalien et de Gabrielle (6 ant). La
Bcène est à Laoieiinei de net jonrs.

The text on this page is estimated to be only 27.91% accurate

GABRIELLE ACTE ÎREHIER Lo théâtre représente un salon au
rex-de-chanssée donnant sur on janliu. Porte an fond) et portes latérales an
second plan. Une console an premier plan, 4 droite ; nne cheminée avec nne
glaco sans taln| an premier plan 4 gauche ; une table ronde sur le deyant, à
droite ; un canapé sur le devant^ 4 gauche. SCÈNE PREMIÈRE. JULIEN,
travaillant à droite, GABRIELLËj assise sur le caoapé, tenant à la main un
livre qu'elle ne Ut pas. JULIEN. Article dix-neuf cent... Où diable est donc
mon code? U cherche parmi ses papiers* Me Yoilà bien ! mon code est
perdu... c'est commode ! Je n*ai qu'à me croiser les bras jusqu'à ce soir I
GABRIELLE. Que cherchez -vous? JULIETf, Mon code.

810 GABRIELLE. Gâ BRI ELLE, iDdi

ACTE PREMIER. fLS Te voir prendre une part à tous mes intérêts, T'inquiéter un peu comment vont mes affaires Et si pour ton bonheur mes efforts sont prospères ; Mais ce n'est pas ta fautOi et le mal n'est pas grand, En somme, que cela te soit indifférent, GABRIELLB. } Mais avouez qu'aussi vous ne m'en parlez guères. JULIEN. Qoe veux-tu? je t'ai vue à ces détails yulgairei Bâiller de si bon cœur, que j'ai fait le serment De ne t'induire plus en pareil bâillement. GABRIELLB. J'ai toujours eu l'esprit si rempli de paresse ! Mais j'avais tort. Il faut que cela m'intéresse, Puisque le seul travail* que nos faibles cerveani Puissent faire ici-bas, est d'aimer vos travaux, Et que nous ne comptons dans notre vie oisive Pour tout événement que ce qui vous arrive. Entretenez-moi donc de tous vos intérêts, Et si je bâille un peu, j'écoute à cela près. Elle M rasaied* JULIEN. Je la saisis au vol cette bonne pensée I Elle va sur-le-champ être récompensée. Il s'assied près d'elle. Sache que nous marchons, que nous roulons plutôt Sur le rude chemin de fortune au grand trot : J'ai quinze mille francs chez Lassusse ; dix mille Chez Blanche, hypothéqués sur sa maison de ville ; Ma réputation prend un rapide essor ; Un ministre — et celui de la justice encori Sur le seul bruit que fait ma petite éloquence, D'un gros procès qu'il a m'a donné la défense ;

818 GABRIELLK. Et cela met un homme en posture au Palais, Tu comprends. GABRIELLB. Oui, très-bien. JULIEN. Mes gains ne sont pas laids, Je fais, bon an mal an, vingt mille francs ; je gage Que j'en vais faire trente et même davantage. Or, nous en dépensons douze mille environ, N'est-ce pas ? GABRIELLB. Oui. JULIEN. Mettons quinze pour compte rond ; C'est au bout de dix ans, en bonne arithmétique, Cinquante mille écus pour notre fille unique... Mais, ma foi ! si tout va de si belle façon^ Nous pourrons nous donner le luxe d'un garçon ; Car je n'ai pas compté l'intérêt de la rente Qui se capitalise, et que chaque an augmente. Tu me suis ? GABRIELLE, distraite. Oui, très-bien. JULIEN. Au bout de nos dix ans Nous aurons de côté deux cent dix mille francs. Et si... Pantagruel répondit à Panurge : « Quand le printemps fleurit, il faut que je me purge. » Je vois que tu comprends mes calculs. GABRIELLE. Oui, très-binn.

ACTE PREMIER. 318 JULIEN, Merci ! Nous reprendrons plus tard cet entretien. Il se lève et se dirige vers son trarfl.

The text on this page is estimated to be only 26.21% accurate

8X4 GABRIBLLIt JULIKir. U faut que je te gronda* Mon linge
est dans Tétai le plus piteux du monde. GABRIÊLIÏ. Bien. — Je ferai venir
une femme demain* JULIBN) à part. Ma mère m'aurait tout rapiécé de la
main. SCÈNE IL JULIEN, CAMILLE, GABRIELLIl, CAUILLB. Maman,
la blanchisseuse est là. GABRIEILE. Dis à ta bonn

ACTE PREMIER. 815 OABRIBLLB. Ne vous mêles donc pas des choses du ménage,' JULIEN. rimite l'empereur, GABHIELLB. En quoi, mon pauvre ami ? JULIEN. Je fais la Êiction du soldat endormi. SCÈNE III. JULIEN, CAMILLE. JULIEN. Camille, où t'en vas-tu si vite I CAMILLE. Petit père, Je Tais dans le jardin jouer avec la terre. JULIEN. As-tu fait ta lecture ? CAMILLE. Oui... C'est-à-dire, non 1 C'est dimanche aujourd'hui. JULIEN. Respect au droit canon. Mais on peut embrasser son père le dimanche? CAMILLE. Oh! oui. Elle court à loi et Tembrasse sur les deux joues.

816 GABRIELLE. JULIEN, la prenant dans ses bras. Te voilà belle avec ta robe blanche F CAMILLE. C'est ma bonne qui m'a coiffée, et pas maman. Parce qu'elle lisait dans un livre. JULIEN, à part. Un roman ! GAUILLE. Pourquoi faire lit-elle après qu'elle sait lire ! JULIEN. Ma toi, je serais bien en peine de le dire, Car elle a constamment ouvert devant les yeux Le livre le plus pur et le plus gracieux Que poète ait jamais tiré de sa cervelle... Un enfant rose et blanc qui grandit autour d'elle ! — Tu ne me comprends pas, mais cela m'est égal. Va, cher petit roman de mon destin banal, Ma seule rêverie et ma seule aventure, Ce n'est pas moi qui cherche un bonheur en peinture I Ta présence suffit à verser largement La gaîté dans mon cœur et l'attendrissement ; Et la seule chimère à laquelle je tiens. C'est de jeter ma vie en litière à la tienne, O cher trésor ! — Elle est si belle, qu'on rirait Si j'osais avouer qu'elle est tout mon portrait ! — M'aimes-tu bien au moins ? CAMILLE. Oui, bien ! bien I JULIEN. Va, cher ange. Ton père t'aime aussi diablement en échange !

ACTE PREMIER. 817 SCÈNE IV. GÂBRIELLE, JULIEN,
CAMILLE. Julien I en voyant sa femme^ pose virement sa fille par terra*
GABRIELiLB. Vous pleurez? JULIEN. Moi ! non pas. GABRIELLE. Ce
n'est pas un affîront ; Tu pleures. JULIEN. C'est que j'ai dans l'œil un
moucheron. GABRIELLE. Et pourquoi rougis-tu de ta bonté, pauvre
homme? Nous ne sommes pas gens de Sparte ni de Rome Pour faire à la
nature un si farouche accueil. JULIEN. Mais j'ai tout bonnement une
mouche dans l'œil, Te dis-je. Si c'était faiblesse paternelle, Je l'avoûrais. A
Camille. Allez jouer, mademoiselle. Camille !

818 GABRIELLB. SCÈNE y, GAPRISLIiBtJDUEEN.

GABRIELLB. Ces larmes m'auraient plu sortant de votre cœur. Certes, voilà matière à votre esprit moç[ueur; Mais dussiez-vous encor me trouver romanes^pia, Sortant de votre cœur ces pleurs me gagnaient presque

JULIEN. Alors j*avoue... A part. Ahl bahl c'est trop tard maintenant. Haat Ce procédé de mouche est fort impertinent. SCÈNE VI. GABRIELLE,

ADRIENNE, TAMPO|fKTf JULIEN. TAHPONBT. C'est nousl

ADRIENNB. Boi^our, Julien. TAUPONET. Et bonjour, Gabriello»

GABRIELLB. Chère petite tante 1

ACTE PREMIER. 919 ADRIENNB. Embrasse-moi, ma belle.
JULIEN. Mon oncle, vous plaî-t-il nous embrasser aussi ^ Je suis prêt.
TAMPONET. Non, merci, mon cber neveu. JU][.IEN. Merci I
TAMPONET. Parbleu I vous habitez un beau coin de la terre, Mes amis!
Ces coteaux boisés, cette riyiôre, Cet aqueduc géant découpant Thorizon,
Ces prés verts, ce ciel bleu, cette blanche maison« Ces lointains vaporeux,
pleins d'ombre et de mystère... Ah ! je n'étais pas né pour me faire notaire.
JULIEN. Eh I qui diable ici-bas est né pour son métier, Mon cher oncle,
excepté toutefois le rentier? TAMPONET. J'avais, j'ai des instincts de
peintre et de poète. J'aurais dû manier la lyre ou la palette I Figurez-vous,
mon cher, qu'au seul aspect des cieux Il me vient quelquefois des larmes
dans les yeux I Et voulez-vous savoir une de mes idées ? Les étoiles des
nuits longuement regardées Me semblent le séjour d'où les âmes des morts
Contemplant tristement la terre où glt le corps, JULIEN. ^ « L'idée est
poétique I . Les Ters marqnéi de gnillemeU peuvent Atre rappriméa à la
repréientatieit»

a20 GABRIELLE. TÀMPONET. « Elle n'est pas commune.

ÀGT£ PREMIER. 891 TAHPONBT. Par malhear I il vaudrait
Quatre ou cinq mille francs, ce qui m'arrangerait» JULIBN. Moins fortuné
que vous, moi, pour toute peintuv^^ Je n'ai qu'un Meis«K)nier, mais avec
signature. TAHPONET. On estime beaucoup ce peintre ; quant à moi^ Je ne
fais pas grand cas de ses tableaux. JULIEN. Pourquoi ? TAHPONET. C'est
à peine de quoi porter un bout de cadre ; Et franchement, encor qu'on ne
soit pas un ladre, Il est dur de payer très-cher, comme excellents, De tout
petits tableaux qui ne sont pas meablants» ADRIENNE, bas 4 GabrieUe.
Détourne le propos. 6ABRIELLB. Pour parler d'autre chose. Mon oncle,
comment va mademoiselle Rose? TAHPONBT. Ma pupille? son mal est à
peu près guéri; Mais pour finir la cure il lui faut un mari. JULIEN. Doux
mal dont le remède à trouver est facile, Quand on apporte en dot ce qu'a
votre pupille» TAHPONET. Oui, trois cent mille francs sont un joli denier
▲ trouver sous les fleurs dans le fond du panier;

832 GABRIELLB. Mais Targent ne fait pas le bonheur. JULIEN.
Il y aîdo. ADRIENNE, Surtout s*il ne vî^nt pas avec femme trop liM^Q»
GABRIELIB. Vous restez à coucher, j'espère? TAHPONET. Assurément ; ïe
n*ai jamais compris la campagne autrement. Quand sur terre le soir descend
tranquille et triste, La nature assoupie appartient à Tartiste. JULIEN. O poète
1 — Venez faire un tour de jgrdii), TâMPONBT. Volontiers; j'ai besoin de
m'aiguiser la faim. SCÈNE VII. GABRIELLE, AERIENNE. GABRIELLE.
Quel homme » ADEIENNEY N'est-ce pas? Eh bien! ma pauvre amie, Sur
ses désagréments je me suis endormie : L'habitude me berce, et j'ai presque
oublié Qu'avec lui mon destin est digne de pitiô.

AGTBPRKMIËA. 898 Je me suis résignée à toute» ses manies; Je ne me roidis pins contre ses tyrannies, Et finirais, je crois^ par trouver cet époui Un époux accompli^ s'il n'était pas jalonx, 6ABRIBLLB. . Il Test encore? ÀDRIENNE. Hélas I tous les jours davantage : Cette fureur ne fait que croître avec mon âge. Julien est-il jaloux? GABRIELLE. Oh non I — Pauvre Julien! Ce n'est pas im mortel à s'émouvoir de rien : Il a l'âme logée en trop paisible assiette Pour qu'un brimborion comme moi l'inquiète. Pourvu que son métier lui rende de l'argent, il a pour tout le reste un dédain indulgent, Et ne s'informe pas si je me trouve heureuse, Ni, quand j'ai l6s yeux creux, quel ennui me les crduse. ADBIBNNB. Quel ennui? — Pauvre femme, as-tu donc des ennuis? OABBIELL!. « J'en ai. — Si tu savais dans quel vide je suis^ Dans quel désœuvrement et quelle solitude 1 Tout me manque à la fois^ tout, jusqu'à l'habitude^ Ce triste bonheur fait de paresse et d'oubli Où j'ai cru quelque temps mon cœur enseveli. Ah ! pourquoi sommes-nous venus à la campagne ? C'est le réveil des cieux et des champs qui me gagne ; C'est le tiède printemps, c'est la verte saison Qui m'ont mis cette sève au cœur, — ou ce poison! Je sens dans ma poitrine une fureur de vivre» Une rébellion qui m'efiraie et m^enivra }

894 6 GABRIELLE. Je voudrais... je ne sais, hélas ! ce que je veux ; Mais rien de ce que j'ai ne satisfait mes vœux. Le détail journalier de ma maison m'écœure ; La lecture ne peut me distraire : je pleure, Et j'éprouve un dégoût dont rien ne me défend, Pas même — et j'en rougis — pas même mon enfant f ADRIENNE. C'est que tu n'aimes plus ton mari.

GABRIELLE. Moi, ma tante I ADRIENNE. Si tu l'aimais toujours, tu serais plus contente. GABRIELLE» Je t'assure . . . ADRIENNE. Voyons, prends-moi pour confesseur ; Ne suis-je pas un peu ta mère, un peu ta sœur ? Tu ne peux pas avoir d'ennui qui ne soit nôtre. Tu n'aimes plus Julien.

GABRIELLE. Je n'en aime pas d'autre Au moins. ADRIENNE. Pauvre Julien ! Que lui reproches-tu ? Ne te conduit-il pas dans le chemin hattu Et ne te fait-il pas la voiture assez douce Pour ne sentir jamais ni cahot ni secousse ? GABRIELLE. Oh ! sans doute, il m'assure un train de vie égal Et me donne en effet tout le honneur légal... C'est un homme d'esprit, sans contredit, un homme Laborieux, loyal, noblement économe ;

ACTE PREMIER. n est bon, il me traite avec grande douceur. Et je serais heureuse à n'être que sa sœur... Mais que m'importe encor cette paix de ma vie. Si de quelque tendresse elle n'est pas suivie? C'est bien sa faute, va, si mon cœur est changé I Si ta pouvais savoir les mécomptes que j'ai ; Contre quels plats calculs, quelles vérités plates Mes rêves ont heurté leurs ailes délicates ; En quelle crudité de sentiments bourgeois Se sont changés les doux entretiens d'autrefois I Plus de projets à deux, de mutuelle extase ! Sa vie est un damier dont j'occupe une case^ Rien de plus. Je complète un état de maison Et lui sers seulement à n'être plus garçon. Est-ce là que devaient aboutir ses promesses De transports éternels et de saintes tendresses. Lorsque nous bâtissions un riant avenir Dont je suis maintenant seule à me souvenir 1 ÀDRIENNE. N'accuse pcf^ Julien, n'accuse que la vie De ton illusion si promptement ravie! Va, c'est notre malheur à toutes d'ignorer Que de son rêve d'or nul ne peut s'emparer; Nous n'épuiserions pas en de vaines poursuites L'humble part de bonheur où nous sommes réduites Si quelque expérience eût su nous prévenir Que l'amour nous promet plus qu'il ne peut tenir. Mais nous croyons en lui; notre foi nous abuse. C'est lui qui nous trahit, c'est l'amant qu'on accusi On en change, espérant qu'un autre accomplira L'idéal adoré dont le cœur s'enivra, Et l'amour, dont on presse encore le mystère, Nous laisse de nouveau la main pleine de terre. On reconnaît alors, on reconnaît trop tard. Qu'on était arrivée au but dès le départ. »5

The text on this page is estimated to be only 28.28% accurate

tm GABRIELL& GAB&IBLLB. Adrienne, n'as-ta qae ces tristes
paroles Pour soutenir les cœurs soujQTrants que ta consolea't' L'amitié de
Julien, quoi! tout l'amour est là? Quoi! je ne peux plus rien rencontrer on
délir, Et dois désespérer sur ce premier déboire? Non ! je ne te crois pas, je
ne veux pas te croira t Une vitre ternie a pu ternir le jour, Mais je crois au
soleil et je crois à Tsmour! ADAIENNE. Vraiment tu me fais peur. —
Tais^toi ! le seciétairo De ton mari I 6ABRIELLR, à part. Monsieur
Dariau? Que ndent-il IMia? SCÈNE YIII. ^\ABRIELLE, ADRIENNE,
STÉFHANB. STÉPHANE, salouiU Mesdames... GABRIELLE, avec
eontrainta. Qui nous vaut Tinespépé plaisir?.., STÉPHANE, de même. En
ceci mon devoir a servi mon désir. J'ai reçu ce matin une lettre pressée Du
ministre, à monsieur Ghabrière adressée ; N'ayant personne là que j'en
pusse chaiger, Tai pris la liberté d'être le messenger.

AGTBPREMIBIU 897 Quelque affai.a peut^èfara à Paris, vous.
jéelasM, Sans quoi je voua prierais... Mille' grâces, madame. Quelque chose
à Paris me rappelle, en effet. GABRIELLE, & paK» Pauvre garçon !
STÉPHANE, & Adrienne. Gomment va monsieur Tamponet, Madame?
ADRIENNE. Il est ici, monsieur/ pour vous répondre. Elle passe à droite.
SinÊP'SANB, Enchanté de le voir. A part. Au diable Thyphocondrel Haut.
OÙ puis-je rencontrer ces messieurs? GABA1EU.E. AU jardin» Stéphane
saine et sort. SCÈNE IX. ADUIENNE, GABRIELLE. ADRIENNE. Si
jamais celui-là rend mon mari badin I GABRIELLE. Quoi, monsieur
Tamponet en prend-il de Tombrage?

828 GABRIELLE. À ADRIENNE. Il a cru Tan dernier que j'aimais son hommage. Et le pauvre garçon, alors comme aujourd'hui. Ne s'occupait pas plus de moi que moi de lui. Mais toi> tu le reçois d'une froideur extrême. GABRIELLE. Ce n'est pas sans raison. ADRIENNE. Peut-on savoir? GABRIELLE. Il m'aime. ADRIENNE. Ah! GABRIELLE. Il s'est déclaré voici bientôt un mois^ ADRIENNE. Ton mari n'en sait rien? GABRIELLE. Non; mais comme tu vois. Je lui fais peu d'accueil à ce pauvre jeune homme. ADRIENNE. Eve, ma chère enfant, prends bien garde à la pomme. GABRIELLE. Je n'ai pas peur. ADRIENNE. Tant pis. — Il est joli garçon. GABRIELLE. Ce n'est pas mon avis. ADRIENNE. Il a bonne façon.

ACTE PREMIER. 33» GABRIELLE. Oui, lui, ma tante? — Il est très-commun, au contraire. ÀDRIBNNB. A-t-il de Vesprit? GABRIELLE. Non... je ne sais... ordinaire* ADRIENNE. Tu Taimes. GABRIELLE. Non. Pourquoi? ADRIENNE. Tu Taimeras bientôt. Alors. — Tiens, tu rougis. GABRIELLE. Ne parle pas si haut ADRIENNE. Ma ûlle ! oui, c'est le mot, car je te parle en mère .. Écarte de ton cœur cette folle chimère ; Ne t'abandonne pas en aveugle au danger... C'est ton mari qui Vaime et non cet étranger 1 Tu n'es qu'un passe-temps pour l'un, si par miracle Tu ne lui deviens pas un péril, un obstacle ; L'autre respecte en toi l'intime compagnon Qui garde ses enfants, sa fortune et son nom ; C'est le seul dont l'amour soit certain, car il t'aime Peut-être encore moins pour toi que pour lui-même Cf Et selon ce beau mot que l'on a décrié, C'est le seul qui te puisse appeler sa moitié. Va, crois -moi, n'en fais pas la triste expérience. GABRIELLE. Mais d'où te vient à toi cette amoureuse science?

830 G 1 BRI ELLE. ADRLBNNE, après une pause « D'une « aime
>àilagueUe il en a coûté cher. Elle m'a raconté tout ce qu'elle a souffert ; Le
mensonge assidu qu'un regard déconcerte, L'angoisse du bonheur, la faute
découverte, La douleur d'un époux par Toatrage ennobli. Un mépris
accablant, un pardon sans oubli, Et l'éternel soupçon au nom de l'ancien
crime... Avant d'aller plus loin regarde cet abîme ! Quand je t'y vois ainsi
pencher, mon cœur se fend. » « Crois-moi, n'abdique pas tes droits sur ton
enfant 1 GABRIELL^ Grâce au ciel, je suis loin eocor de cette chute.
AIXR3ENNE. iNe t'aventure pas cependant à la lutte. < GABRISLLE. Je
ne la cherche pas, ni Stéphane non plus ; A nous fuir tous les deux nous
sommes résolus. Aujourd'hui, par exemple, il pouvait à merveille Contre
mon froid 'accueil faire la sourde oreille, Et tu vois cependant qu'au lieu
d'en profiter Il m'a lui-même aidée à ne pas l'inviter. ADRIENNE. Oui, mais
n'y cherche pas ta&t de délicatesse. SCÈNE X. ADRIENNE, STÉPHANE,
JULIEN, GABRIELUBt TAMPONET. JITLnrN, à Stéphane. Non, mon
cher, ce n'est pas une affaire qui presse.

ACTE PREMIER. 881 Et vous pouvez passer la journée avec nous. Bien I STÉPHANE. S'il m*était possible, il me serait bien doux ; Mais... JULIEN. Pas de mais. Dis-lui de rester, Gabrielk. GABRIELLE, à Stéphane. Si pourtant une affaire à Paris vous rappelle ? JULIEN. Nullement ; je connais l'affaire en question^ Et c'est un pur prétexte à sa discrétion. Si la table est étroite, on serrera les coudes, Mon cher ! — Mais dis-lui donc que s'il part tu It boudes, Gabrielle. GABRIELLE. Oui, monsieur. STÉFHANE. Madame, j'obéis. TAMPONET, &part. J'aurai Tœil sur ma femme. ADRIENNE, à part. Oh I l'astre des maris 1 JULIEN. Maintenant, ^hère tante, il m'arrive un sinistre. Un ordre de dîner ce soir chez le ministre ; Pour causer entre nous de procès à loisir Il n'a que ce moment libre : il faut le saisir. U ne me reste donc qu'à vous demander grâcOc

The text on this page is estimated to be only 27.21% accurate

333 GABRIELLE. ADRIENNE. Grâce, quand vous mettez monsieur à votre place ! GABRIELLE, & part. Méchante ! TAMPONET, à part. Elle lui fait des avances, c'est clair. JULIEN, & Stéphane. On vous préfère à moi, vous le voyez, mon cher. ADRIENNE, à part. Pauvre Julien qui croit plaisanter ! TAMPONET, & part. Oh ! les femmes ! CAMILLE, venant de droite. Le déjeuner est prêt, maman. JULIEN. La main aux dames. Tamponet donne le bras à Gabrielle, Stéphane & Adrienne, et Julien la main & sa fille. Us sortent à l'écuse.

A.CTE DEUXIÈME. Hèiue décoration. SCÈNE PREMIÈRE.

TAMPONET, JULIEN, STÉPHANE, ADRIENNE, GABRIELLE.

JULIEN, à Stéphane, Les symptômes sont clairs, parbleu I — Point d'appéti^ Une oreille distraite à tout ce qui se dit ; Des façons de répondre en sursaat, comme un hommç Que chaque question tire d'un demi-somme.«. Oseriez-vous jurer, monsieur le ténébreux, Que vous ne soyez pas gravement amoureux? STÉPHANE. Je rose. JULIEN. En rougissant.

TAMPONET, & part. Il rougit! autre preuve. ADRIENNE, asnse sur le canapé arec Gabriell*. Et qui ne rougirait mis à pareille épreuve? I.

834 GABRIELLE. JULIEN. Ne vous en plaignez pas : trois fois heureux Taman; Oui perd son appétit et rougit aisément. TAMPONET, à part. Il me fait frissonner. JULIEN. Dieu sait, dans ma jeunesse^ Tout ce qu'il m'a fallu d'éloquence et d'adresse Pour me justifier près de mainte beauté Du sauvage appétit dont j'étais affecté ! En vain je maudissais ma faim malencontreuse^ Il fallait dévorer devant mon amoureuse. Et faire sous ses yeux, à mon corps défendant, Les ^imaces qu'on/fait à chaque coup d« dent. TAMPONET. Simple homme ! Demandez à monsieur la recette Qu'emploient les amoureux pour se mettre à la diète Il suffit d'arriver à table tout repu. STÉPHANE. Je ne vous ^savais pas, monsieur, si corrompu. JULIEN. Ne vous y trompez pas : cet oncle vénérable Avant le mariage était un rusé diable... Il mangeait à huis-clos. TAMPONET. Il se moque de moi, Ma femme. ADRIEMNB.. Oui, moDiamiv JULIEN. D'^ù vient c0l air d'effiroi.

The text on this page is estimated to be only 28.95% accurate

ACTE DE DIXIÈME. Mon oncle? Craignez-vous que ma tante ne
pense à Apprendre vos exploits, à prendre sa revanche? Vous le mériteriez, ce
n'est pas l'embarras; Mais les mauvais sujets sont exempts de ce cas; N'est-
ce pas, ma tante ? ADRIENNE, tranblée. Oui. — Voilà de belles roses,
Gabrielle. GABRIELLE, «marchant une rose de son bonnet. ' Elles sont de ce
matin écloses. Tiens. Elle la lui dois-je » ADRIENNE, pousse un petit cri et
jette la rose* Ah! eADRIENNE^ Qu'est-ce ? ADRIENNE?ff. Ta rose a des
griffes de chat. STÉPHANE, ramassant la rose. Ce qui tombe au fossé«
madame, est au soldat* TAIKRONET, à part. A ma barbe ! ADRIENNE. Je
veux ma fleur. 8ZÉPHANE« Venez là pour le voir ! JULIEN. n ne TOUS fera
pas l'affront de vous la rendre. — Vous vous démenez fort, mon oncle ;
qu'avez-vous \

336 GABRIELLE. TAMPONNET. Qu'est-ce que j'ai? moi? rien.
Que puis-je avoir? A part? Je bouuu STÉPHANE. Donc je garde la fleur^
madame. TAMPONNET, &part. Bon apôtre! ADRIENNE. Non, monsieur,
pas du tout. GABRIELLE. Va, je t'en donne une autre. JULIEN. L'incident
est vidé. Vous voilà, sans noirceur, De ce trésor volé paisible possesseur.
TAMPONNET. Beau trophée, en effet, qu'une fleur dérobée I STÉPHANE.
Certes, j'aimerais mieux qu'elle me fût tombée Dans la lice, parmi les
taureaux furieux. Gomme il se pratiquait parfois chez nos aïeux ; Mais on
fait ce qu'on peut, et dans ces temps moroses^ C'est sur un plat parquet
qu'on ramasse les roses. TAMPONNET. Oui, tout se racornit, hélas ! de jour
en jour : Désintéressement^ honneur, courage, amour! La jeunesse devient
pédante et compassée ; On voit de beaux garçons à mine retroussée, Qui
jadis eussent fait de hardis spadassins. Avocats aujourd'hui, banquiers ou
médecins A porta Attrape.

ACTE DEUXIÈME. 337 STÉPHANE. Je voudrais pour beaucoup que mon père Vous entendit traiter son temps de la manière I
Figurez -vous, monsieur, que ce père exigeant Ne peut pas une fois
m'envoyer de l'argent Sans y joindre Tavis qu'en son temps un jeune
homme. Pour le vivre et l'habit prudemment économe, Sur cent écus par
mois donnés par ses parents Aurait mis de côté trois ou quatre cents francs,
ADRIENNE. Tandis qu'à consulter, je gage, vos tablettes, Vous n*avez
jamais mis de côté que des dettes? JULIEN. Le temps des étourdis n*est
pas mort tout entier, Mon oncle ; il a laissé du moins un héritier : Le voilà I
Ce garçon, qui parfois se figure Être fait pour entrer dans la magistrature,
S'est battu l'autre jour... GABRIELLE. 0 ciel ! TAMPON ET, à part. Maudit
brouillon 1 JULIEN. Oui, s'est battu, vous dis-je, et pour un cotillon I
TAMPONET, & part. Bon cela. STÉPHANE. Pour ma sœur, monsieur,
voulez-vous dire JULIEN. Allons! quand on se bat pour sa sœur, vaillant
sire. On ne demande pas le secret aux amis

338 GABRIELLË. Qu'un hasard au courant de la rencontre a mis ; Car, après tout, un duel dont la cause est si purt N'est nullement contraire à la magistrature. GA.BRIELLE. 'Ah! monsieur demandait le secret? JULIEN. Instamment* STÉPHANE. Et vous Taviez promis. JULIEN. Sans le moindre serment. Au surplus, que ce soit poar veu^e, femme ou fille. Le mal n'est pas hieik grand d'en parler en.ismillfi» ADRIENNE. Mais c'est peut- être ici que monsieur eût Youla Garder à ses exploits un silence absolu. TAMPONET, à part. C'est assez clair ! le mot n'est pas à double entente t JULIEN. Icil pourquoi? GABRIELLE. Je suis de Tavis de ma tante. JULIEN, & Stéphane. Parbleu ! ne craignez pas notre sévérité : Ces dames ne sont pas du tout collet-monté. SrÉPHAN'B. Mais je vous dis... TAMPOTTUT. Pourquoi cette mine centetf? Votre action, monsieur, n'a pas besoin d'excuM»

The text on this page is estimated to be only 29.61% accurate

ACTE DEUXIÈME. 339 STÉPHANE. Cette plaisanterie est lassante à la fin I TAMPONET. M' allez-vous provoquer aussi? Quel spadassin? JULIEN, à Stéphane. Là, ne vous fâchez pas; nous sommes prêts à croire Tout ce que vous voudrez, mon cher, pour votre gloire. STÉPHANE. C'est la vérité pure, et je peux Tattester. TAMPONET. Nous sommes trop polisi, monsieur^ pour en douter. JULIEN. L'honneur est satisfait. Sur ce, mon camarade, Allons faire an jardin un tour de promenades ADRI'ENNE. Oui, c'est vraiment -pïfeié d'abandonner Paris Pour passer la journée entre quatre lambris. JULIEN. Suivez -moi sans rien craindre. U est dans mes principes De ne forcer personne à louer mes tulipes. Le grand air calmera notre beau paladin. TAALPONET, à part. Continuons abattre en ferèch« ce greiia, Oa sort par la ptrt» da ioad, .Gabiialk ^eob Stéphane se troarent Ut derniers : Gabrieile arrête Stéphane sur ie seuiU

310 GABRIELLE. SCÈNE II. STÉPHANE, GABRIELLE.

GABRIELLE. Rendez-moi cette fleur! STÉPHANE. Et vous aussi, madame! Vous croyez?... GABRIELLE. Je ne crois rien du tout. Je réclame Cette fleur, qui pourrait dans vos mains prendre un sens Fort loin de ma pensée et des plus offensants. STÉPHANE. Hélas ! quel sens a-t-elle en mes mains plus qu'aux Vôtres GABRIELLE. L'héroïne du duel vous en donnera d'autres. STÉPHANE. L'héroïne du duel I... Oui, je me suis battu Pour une femme aimée, un ange de vertu Dont je ne mêle pas le nom à cet esclandre, N'osant pas y toucher sinon pour le défendre. GABRIELLE^ timidement. Vous n'êtes pas Uessé ? STÉPHANE. Non, madame. — • Voilà Cette fleur dont je suis indigne.

ACTE DEUXIÈME. 341 GABRIELLE, après une hésitation.
Jetez -la. B. Itte mut> SCÈNE III. STÉPHANE, Md. Te jeter, chère fleur
qu'elle n'a pas reprise I Non, non, à te garder son accent m'autorise. Elle n'a
point osé te donner tout à fait, Mais elle t'a laissée et te donne en effet ; Elle
te donne, 6 fleur qui touchas son corsage, Comme une récompense et
presque comme un gage ! Dieu bon ! qu'autour de moi tout change en peu
d'instantsi Oh ! comme je suis jeune et comme il fait beau temps J SCÈNE
IV. TAMPONET, STÉPHANE. TAMPONET, à part. Que baise-t-il ainsi ?
— La rose de ma femme ! Il est temps de jeter un peu d'eau sur sa flamme.
Haut. Je vous cherchais, monsieur. STÉPHANE, gaiement. Monsieur, j'en
suis flatté. TAMPONET. Pour jouer un piquet ou bien un écarté. Voulez-
vous ?

The text on this page is estimated to be only 28.94% accurate

Jt» iiABRIELLE. STÉPHANE. Je n*aî rien à vous refuser.
TAMPONET, à part. Drôle t L'obséquiosité lui semble dans son rôle 1 Haut.
Asseyons-nous ; la table est prête. STÉPHANE. Asseyons- nous. Il prend Ja
place, à Textrême droitOi toamaat le dos an mi TAJiPONET. C'est le piquet
marqué^ n'est-ce pas;, à cent sons? STÉPHANE. Soit. Je suis si content,
monsieur, que tout m'amuse. TAMPONET. Vraiment? A part. Ta passion va
se trouver camuse* STÉPHANE. C'est à moi de donner. TAITPONfiT. J'ai
quitté le jardin Ne pouvant plus tenir.au caquet féHMiin. La conversation
des. femmes est ai nulles . Qu'au bout de quatre mots il faut qu£ je circule.
STÉPHANE. Vous êtes dégoûté. Madame Tampone* A l'esprit le plus fin....
.IAJ1P0N£I» qni a arrangé ses cartes. Cinquante au point tout net
STÉPHAKE. C'est bon.

ACTE DEUXIÈME. 843 TAMPONET. Devant le monde elle s'eja
fait accroire ; Mais lorsque Ton connaît son petit répertoire, On est tout
étonné des bals et des chiffons Qui de son pauvre esprit occupent les bas-
fonds. Autant aux étrangers elle paraît charmante, Autant en tête-à-tête on la
trouve assommants. STÉPHANE. Vraiment? 0 TAMPONET. Je vous le dis,
monsieur, avec douleur. A part. Il faut se faire psavreii côté d'un voleur.
STÉPHANE. Vous m'étonnez» TAHPONCr^ annençant loa joo. Trois as et
la tierce majeure £n carreau. STÉPHANE. C'est parfait. Non... j'ai quinte
mmeirre En trèfle. TAITPtDNET. J*ai dit bût. Jouant. Neuf, dix par le valet.
Ma femme n'a jamais pu jouer le piquet. STÉPHANE. Plaignons-la.
TAMPONET. Non, c'est moi qu'il faut plaindre. Jouant. Onze, douze...

UI 6A6RIELLE. Car c'est une ressource en une vieille épouse
STÉPHANE. VieiUe ? TAMPONET. Elle a quarante ans passés.
STÉPHANE. Quoi! quarante ans? TAMPONET. Passés. STÉPHANE. Elle
n'en a gardé que les printemps. TAMPONET. est ce vieux madrigal, depuis
nombre d'années, Qui sonne la retraite aux jeunesses fanées. STÉPHANE.
On a Vkge après tout qu'on porte sur son front. Jouant. Seize^ dix-sept, dix-
huit, dix-neuf et vingt tout rond. Madame Tamponet est jolie et bien faite.
TAMPONET. Devant le monde, soit ; mais dans le iète-à-tèle I
STÉPHANE. Bahl TAMPONET. Hélas! Jouant. Treize. STÉPHANE.
Vingt.

ACTE DEUXIÈME. ^45 TAMPONET. Quatorze. STÉPHANE. Vingt toujours. TAMPONET. Quinze. STÉPHANE. Vingt. — Le hasard fait de sots calembours. TAMPONET. Quel? STÉPHANE. Quinze- vingts. TAMPONET. Morbleu ! me croyez-^ous aveugle f STÉPHANE. Non pas. A port. C'est plutôt lui qui me croit sourd ; il beugle. TAMPONET, à part. Contraignons-nous. Haut, marquant. Vingt- cinq. — Si Ton n'ignorait pa : Tout ce qu'une élégante ajoute à ses appas... STÉPHANE. Prenez garde, monsieur ! vous m'allez faire croire Que madame Adrienne est vêtue à sa gloire. TAMPONET. Je ne dis pas cela, diable ! j'en suis bien loin. Elle m'arracherait les yeux — dont j'ai besoin. STÉPHANE, souriant. Fort bien. Je sais à quoi m'en tenir.

346 QàMiUJiEhLE. Qu'est-ce à dire? Mais je serai discet. S'il a le cœur de rire, C'est qu'à ma confideace il n'ajoute pas foi. Morbleu I connaîtrait-il ma feimne autant que moi? STÉPHANE. A qui la main? TAMPONET. A vous. STÉPHANE, faisaat son écart* Pardon. TAMPONET, à part. Fi I quelle idée ! De la façon par moi qu'Adrienne est gardée, Leur commerce secret ne m'eût point échappé... Et pourtant une fois déjà je fus trompé ! SCÈNE V. TAMPONET, ADRIENNE, JULIEN, GABRIELLE, STÉPHANE. ADRIENNE. J'en étais sûre I TAMPONET. Eh bien, oui ! la chaleur m'assomme. J'aime mieux le piquet.

ACTE. DEirXIÈ]rE. M Mai9 ce'paa^re jeune homme, Pourquoi le condamner à. ce jeu de vieillard? Si vous voulez jouer, que ce soit au billard. TAMPONET. Jeu de vieillard? — Monsieur le joue en patriarche A ce compte ! STÉPHANE. J'en sais confusément la marche, Voilà tout. TAHPONET. Comment donc jouez-vous: en cftjca» Les jeux que vous savez, monsieur? STÉPOAJVE* Je n*en sais pas. TAMPONET. Excepté la bataille avec le jeu de dames«... Hé ! hé ! mauvais sujet I A part. Criblons-le d'épi^ammes; JULIEN. Le jeu de dames, soit, je Vj crois sans égal. Mais quant à la bataille, il s'en tire assez mal : Témoin son pauvre bras. GABRIELLE. 0 ciel! une blesffore? STÉPHANE. Non, madame, du tout. Rien qu'une égratignure. JUIIKN. Assez forte pourtant pour vous faire crier Quand une main s'y vient par hasard appuyer.

318 GABRIELLE. Car c'est ainsi que j'ai découvert sa vaillance,
STÉPHANE. Et personne autrement n'en eût eu connaissance»
ADRIENNE, à part. Va, va, pauvre mari, sers ton rival. TAMPONET.
Parbleu, fher Julien, nommez-vous cela malheur au jeu? Un petit coup
d'épée à porter en écharpe. De quoi traîner la jambe et faire l'œil de carpe!
Peut-on à moins de frais se rendre intéressant? Total : une êcorchure et trois
gouttes de sang. GABRIELLE. Vous êtes goguenard, mon oncle.
STÉPHANE. Laissez faire. Madame ; monsieur parle en ancien militaire.
TAMPONET. Si je n'ai pas servi, sachez que j'ai reçu Maint coup d'épée au
corps et dont on n'a rien su ; Car je ne cherchais pas, moi, des admiratrices!
GABRIELLE. Monsieur! ADRIENNE. Ces coups n'ont pas laissé de
cicatrices STÉPHANE. Par pare mcilestie. TAMPONET. Oui, monsieur !
— Sachez bien Que les gens rommc il faut ne se vantent de rien.

ACTE DEUXIÈME. 849 STÉPHANE, sonnant. Prenez donc garde. TAMPONET. A qaoi? Je trouve ridicule. •• STÉPHANE. Vous allez vous blesser avec votre férule. JULIEN. C'est vrai; vous le frappez, mon oncle, sur vos doigts. TAMPONET. Permettez... JULIEN. Non; le reste à la prochaine fois. S'il vous plaît ; le billard s'ennuie à nous attendre. TAMPONET. Soit. A part. Je prêtais le Ũanc, je ne puis m'en défendre. STÉPHANE. Pour moi qui ne suis pas remis de ce piquet, Vous me dispenserez du billard. TAMPONET, à part. Freluquet. U veut rester. Haat. Viens-tu, ma femme? ADRIENNB. Pourquoi faire ? TAMPONET. Pour nous marquer les points. I. 20

The text on this page is estimated to be only 28.85% accurate

350 G[^]BRIELXS. Ce n'est pas iiéo«SMÛ9t. A part* Ne les
laissons pas seuls. J ULIENy tor la porta. Mon oncle^ yenez-vous?
TAMPONETi bas à sa femme. Viens. ADRIENNE, bas. Mais non.
TAMPONET, de même. Je le veux. ADRIENNE, bas. Pourquoi?
TAMPONET, de même. Je suis jaloux. Il sort. Adrienne le soit en bàiMaiit
torép>nl«b SCÈNE VI. STÉPHANE, GABRIELLE. STÉPHANE.
Monsieur votre oncle abuse un peu des droits de F&ge, Pour me faire jouer
un méchant personnage. GABRIELLE. Je sais depuis longtemps quel cas
faire de lui ; Mais il ne m'a jamais tant déplu qu'aujourd'hui.

ACTE DëCXIëME. MK MadaoQA*.. Jïion, c'est vrai; rinjustioe m'irrite. Il voulait rabaisser votre noble conduite^ Eh bien! consolez-voi^s de sa mauvaise foi. Car elle aura produit l'effet contraire en moi.

STÉPHANE. De grâce. . . Ma conduite est toute naturelle, Et je n'accepte pas tant d'éloges pour elle. Tout le monde en eût faii autant. GÀBRIELLE. Jugez-vous mieux! Et quel antre, parmi même les généreux, De la femme qu'il aime ayant vengé l'outrage^ Ne se serait pas fait un droit de son courage? Quel autre, par respect pour un nom adoré, De sa belle action ne se fût point paré ? Quel autre enfin, forcé d'avouer l'aventure, Pour la diminuer eût caché sa i)lessure. Avec je ne sais quel magnanime mépris Des dévouements vantards qui demandent un prix? STÉPHANE. Vous faites trop d'honneur, madame, à mon silence; C'est pour taire l'affront que j'ai tu la vengeance. Je voulais vous laisser à jamais ignorer Qu'une parole impure osa vous efÛeurer. Qu'avait-on dit de moi? STÉPHANE. Rien qui vous puisse atteindrt*

352 GABRIELLE. GABRIELLE. Parlez. STÉPHANE. Je vous
prierai de ne pas m'y contraindre, L'impudent qui Ta dit a dû le rétracter, Et
ce n'est pas à moi de vous le répéter . GABRIELLE. Je l'exige •
STÉPHANE. Je suis la dernière personne De qui vous le puissiez entendre.
GABRIELLE. Quand j'ordonna? Au nom de... votre amour I STÉPHANE.
Au nom de mon amour? On a dit qu'il était... GABRIELLE. Quoi?
STÉPHANE. Payé de retour. Gabrielle, très-troablée, garde un moment de
sUene et M kUM tombtr •& le canapé en cachant sa figure dans ses maint.
STÉPHANE. Vous VOUS taisez? 0 ciel! que faut-il que je croie?

ACTE DEUXIÈME. 853 SCÈNE VII STÉPHANE, CAMILLE,
GABRIELLE, GABRIELLE« Dieu! ma fille! CAMILLE. Ma tante
Adrienne m'envoie* GABRIELLE. Trop tard ! CAMILLE. Elle a besoin de
toi. GABRIELLE, Va, pauvre enfant. Retourne, je te sois. Camille sorti
SCÈNE VIII. STÉPHANE, GABRIELLE. GABRIELLE. C'est le remords
vivant. J'avais tout oublié, ma fille me rappelle Que je dois respecter son
père, au moins pour elle. STÉPHANE. Un enfant fers-t-il crouler tout mon
bonheur? 1. 20.

354 GACRIELLE. GABRIELLE. Je ne souillerai pas rhérilage
d'honaeur Que ma mère a transmis à toute sa. famille, Et que je dois
transmettre à mon tour à ma fill«. Quand son père travaille et consume ses
jours A lui faire un destin paisible dans son cours, Moi, femme, je ne puis à
la moisson plus ample, Je ne puis apporter pour ma part que l'exemp^ô;
Mais je l'apporterai quoi qu'il coûte à mon ft«ttr^ Et de ce grand combat il
sortira vainqueur, Pour qu'à sa mère un jour ma fille se soutienne,. Comme
je me soutiens maintenant à la mienne. Si je vous ai laissé voir que je vous
aimais,. Oubliez ce moment de faiblesse. STÉPHANE. Jamais r Oublier ce
moment I Est-ce que c'est possible Avant que je ne sois une cendre
insensible? Vous parlez de remords! Mais moi, supposez-vous Que je serre
la main sans honte à votre époux, Et que son amitié ne soit pas un supplice
Dont malgré mon bonheur ma loyauté frémisses? Mais dussé-je à moi-même
être un lâche odieux^ Je ne l'oublierai pas, ce moment radieux.
GABBIELLS. Eh bien! oui, j'y consens, gardons-en la mémoire^ Et
doublons le danger pour doubler la victwre. Je vous aime, Stéphane, et ne
m'en dédis pas ; Oui, c'est un être cher que repoussent mes brast Séparons-
nous, et, sûr du cœur de votre amie. Partez pour nous sauver tous deux de
l'infamie. Si nous pouvons nous voir, nos périls sont trop grands r
Retournez en province auprès de vos parents. STÉPHANE. Vous quitter?
Pouvei^TOUs ooe l'ordonner, madame?

The text on this page is estimated to be only 27.09% accurate

ACTE DEUXIÈME. 355 GABRIELLE. Cest la preuve d'amour que de vous je réclame. Soyons fiers, soyons purs, et que tout notre feu. Comme un encens sacré puisse monter vers Dieu Eh bien! vienne Texil, créature céleste I Si votre cœur m'y suit, que m'importe le reste I Je vous voulais heureuse et j'aurai réussi. GABRIELLE. Vous partirez demain. STÉPHANE. Je partirai. GABRIELLE. Merci. Elle lui tend la main, qu'il la couvre de baisers ; elle sort par la gauche STÉPHANE, seul. À. aimé d'elle! — Est-ce vrai, mon Dieu, ce qui se passe? Ah! sortons I j'ai besoin de silence et d'espace. U sort par le fond*

ACTE TROISIÈME. MANIE décoration SCÈNE PREMIÈRE. ' ADRIENNE, TAMPONET. ADRIENNB. Expli ^uez-vous ici... Nous sommes sans témoins, A moins que ces fauteuils n'écoutent dans leurs coini» TAMPONET. Vous croyez qu'on ne peut m'entendre ? ADRIENNB. J'en suis sùra» Si vous ne hurlez pas pourtant oatre mesure. Est-ce votre projet? TAMPONET. Quoi? ADRIENNB. De hurler un peu. TAMPONBT. Vous hadinez à tort ; ceci n'est pas un jeu.

ACTE TROISIÈME. 5»7 ADRIENNE. ïroyez-vous ?

TAMPONET, furieaz. Osez-vous me plaisanter encore Quand votre inconséquence ici me déshonore ? Me prenez- vous... ADRIENNE, an doigt sur ses lèvres. On va s'étonner de vos cris. TAMPONET. C'est bon. A demi-Toiz. Me prenez-vous pour un de ces maris, De ces porte-bandeaux sourds et paralytiques Dont on se cache moins que de ses domestiques?

ADRIENNE. Je ne vous comprends pas. TAMPONET. Vous comprenez fort bien, Madame ; mais sachez qu'il ne m'échappe rien : Que j'ai parfaitement vu vos yeux en coulisse Chercher effrontément ceux de votre complice; Que je n'ai pas été dupe de la façon Dont vous jetez des fleurs à ce joli garçon ; Qu'il n'a pas compris seul les sourdes épigrammes Dont vous m'assassiniez à la façon des femmes. Et qu'enfin... Qu'avez- vous à répondre? ADRIENNE. Plus basi De grâce. TAMPONET. Ah 1 vous voulez ou'on ne m'entende ua^

«58 GABRIELLE. Madame ! vous craignez Féclat de yotre honte ! Je le crains plus que vous. APRIE:NII&. Vous êtes loia de Ksomppte : Le ridicule seul cause ici mon effroi. Et lorsque je le crains, c'est pour vous, non pour jxiol*. TAM,PONEjr^ Je serais ridicule !,.. 0 comble d'impudence I Elle ose à mon affront conseiller la prudence ! Non, je n'ai jamais vu de cynisme pareil, Et reste abasourdi devant ce beau conseil ! ADRIENNE. Ce qui surtout me plait du saupçon qui tûLX)l»è^ C'est cette sûreté d'erreur qui vous possède,. Cette sagacité qui réussit toujours A faire fausse route à tous les carrefours ; C'est enfin cet esprit inventif qui fourmille De monstruosités sur des j)ointes d'aiguille, TAMPONET. Les bras m'ea tombent. ASRIENNE. Bah! Vous les jamasserez. TAMPONET. Savez-vous à la fin que vous m'exaspérez ^ Qu'on ne plaisante pas avec la jalousie, Et que l'occasion de rire est mal choisie ?^ Conjurez ma colère au li^u de l'attirer, Vous dis-je I ADRIENNE. Ah I si je ris, c'est de peur de pleurer t Car à rindignilé de vos folles alarmes On ne peut opposer que le rire ou les larmes

1

Croyez-moi ; laissez-moi trêter légèrement Tout ce que vos
soupçons me ^mMot de- touilnfeolt, Et soyez sûr encor, malgré mon
persiflage, Que je ressens assez la pointe de Toutrage. TÂMPOLF&T.. On ne
me trompe pas deux fois. ADAIBITNB. Le Yoilà donc Ce reproche éternel
qu'on appelle un pardon» Cette insulte toujours nouvelle et toi^ours prête
Qui dans tous nos débats me fait courber la tête I Eh bien! expliquons-nous
une fois là-dessus; J'en ai le droit après tant d^outrages re^us. Croyez-Yons
n'ayoir pas votre part dans la faute Que vous me reprochez d'une façon si
hante, Vous qui, m'ayaftt reçue enfant dans votre lit. N'eûtes soin d'occuper
mon cœur ni mon câpritf; Qui me traitiez déjà moins en ami qu'en malfre;
Qui n'étiez pas jaloux quand vous auriez dû l'être, Et qui m'abandonniez
sans guide et sans appui Dans les tentations du monde et de l'ennui? J'ai fait
pour vous aimer tout ce que j'ai pu faire ; Mais vous ne m'aidiez pas,
monsieur, bien au contraire. Vous partiez le matin pour vos graves travaux.
Vous rentriez le soir plein de soucis nouveaux ; Et le besoin d'amour dont
j'étais dévorée, D'un peu d'illusion saluant votre entrée. Rencontrait un
accueil toujours brusque ou distrait Dont vous ne me disiez pas même le
sectet« Je n'ai connu de vous, entre vos bras jetée, Que l'irritation loin de
moi contractée. . • Le respect du devoir m'a soutenue un temps, Mais est-ce
une pâture à des cœurs de vingt ans? J'ai succombé. — Mais vous, mon
soutien légitime, Vous qui n'avez rien fait pour me fermer l'abîme.

d30 6ABRIELLE. A ma chute, monsieur, tous deviez compatir. Sinon par indulgence, au moins par repentir! TATfPONET. Fort bien. Si je comprends où tend votre argutie, il faut de mes affronts que je vous remercie. Et par contrition je dois peut-être aussi Vous tendre Tautre joue en vous disant merci. Morbleu! madame, suis-je un homme qu'on hafoae? Jamais les Tamponet n'ont tendu l'autre joue, Et votre amant verra si je suis un mari Dont la contrition soit un commode abri. ADRIENNE. Pour la dernière fois, monsieur, je vous répète Qu'entre monsieur Stéphane et moi rien ne s'apprête ^ Et s'il ne suffit pas à calmer vos soupçons^ Tant pis! Je n'entends plus contraindre mes façons. Et prétends à ma part des libertés modestes Qu'ont partout nos regards, nos propos et nos gestes. Avisez. TATfPONET. C'est-à-dire... ADRIENNE. On vient ; tenez-vous coi. SCÈNE II. ADRIENNE, JULIEN, GABRIELLE, TAMPONFT. JULIEN. J'en fais juges ta tante et ton oncle. TAMPONET. De quoiT

ACTE TROISIÈME. M JULIEN. Trouvez-vous Gabrielle aimable avec Stéphane ? TAMPONET. Ne le fût-elle pas, qu'un autre la condamne ; Quant à moi, j'aime peu ce petit compagnon. JULIEN. La question n'est pas que vous l'aimiez ou non. A Gabrielle. Stéphane doit au moins te trouver singulière. ADRIENNE. Qu'y faire? voulez-vous qu'elle soit &milière? JULIEN. Non : mais je te voudrais moins froide de moitié. C'est un garçon pour qui j'ai beaucoup d'amitié Et je ne prétends pas que ta mauvaise grâce Lui ferme cet hiver mon salon ou l'en chasse. GABRIELLE. Tranquillisez-vous donc, si c'est votre souci : Votre ami cet hiver ne sera pas ici. JULIEN. Comment? GABRIELLE. Dans le Berri son père le rappelle. JULIEN. Allons donc! en voilà L première nouvelle. Il te l'a dit? GABRIELLE. Pendant qu'on jouait au billard. ADRIENNE, à part. Aie! aie: I. a

99f GABRIËLLE; TAMPONBT, à part. Il n'aime pas ma femme
puisque'il pactrô Voilà qui de nouveau m'embrouille les idées. SCÈNE. II.
AERIENNE, JULIEN, STÉPHANE, GABRIELLE, TAMPONET. JULIEN.
Arrivez, que sur vous je lâche mes bordées. Ingrat qui nous quittez dans
demander avis. GAB BIELLE, Tirement. Des ordres paternels veulent. être
suivi». STÉPHANE. Oui, mon père en effet me rappelle. JULIEN. La cause
? STÉPHANE. Hais ce sont des détails de famille, el je n'ose...
ADBIENNB, à part. U n'est pas inventif. GABRIELiLB. Pourquoi n'osez-
vous pas A Julien comme à moi coûter votre embarras ? Le père de
monsieur^ comme tant d'autres- pères, Observe qu'à Paris son fils n'avance
guères. Et lui propose ailleurs un établissement Que monsieur, pour sa part,
accepte sagement.

ACTE TROISIÈME. 363 JULIEN. Quelle folie I aller â*enterrer
 en province l' ADRIENNB. Bon) à très-peu de frais on y vit comme un
 prince» TAHPONET, à port. Elle pousse au départ?. Vois>în?aire« dit
 cent'fois-^ Que vous ne pourriez-^as-^y rester plo s d'ûkinrolsTEt vous
 aviez raisn^^cap Paris 'est ^le cenfaier*' De quiconque se sent autre chose
 qu'un veitrfer En province, mon cher, vous sécherez d'ennui, Si vous ne
 deyenez.grQS et girasxomme un muid. Il n'importe, mon père,;. JULIEN.
 Est par trop égoïste-Si sa^décision à ce tableau résiste. SIÉPflÂNS.2*. J'ai
 promis. ADRIENNE. On dirait à vousienteadre^tous Que les départements
 soient des pays de loups l Je vous jure, monsieur, que ce sont .des contrées
 Habitables à Fhomme et point hyperborées ; Les naturels n'ont pas le
 cerveau plus transi Et l'esprit ne s'y perd ni plus ni moins qu'ici. Votre père a
 raison; c'est un rôle plus mince . De végéter chez nous que de vivre en
 province. Être peu, dans Paris, c'est n'être rien du tout. Et sans un piédestal
 nul n'y semble debout ; En province, être peu c'eaî être quelque chose ;

364 GABRIELLE. Sur ses jambes chacun en évidence y pose, Et
l'on vous rend service en vous y rappelant^ Paiâ

ACTE TROISIÈME. 365 JULIEN. Ah ! parbleu, j'en reviens à mon premier soupçon... Vous êtes amoureux. STÉPHANB. Amoureux I JULIEN. Oui, vous Têtes. TAHPONET. Il ne partirait pas... JULIEN. Que les oncles sont bêtes!... Quand les chemins de fer votés par les maris Mettent tous les amants aux portes de Paris? On vient deux fois par mois, et la poste restante Adoucit rintervalle & la sensible amante. TAMPONET. Ah! vous croyez? JULIEN. Parbleu ! GABRIELLE, à part. Quel langage! ADRIENNE, à part. VoUà Mon mari perplexe. TAHPONET. Oui, c'est possible, cela! STÉPHANE. Je vous jure... JULIEN. Pourquoi le nier? qui vous blâme?

U66 r.GABMELLE. Je ne demande pas le nom de cette dame;
Mais soit dit sans chioquer Votre d'euil Elle n'en doit pas être à
son premier amant. TAJHPjONET^ i paru J'étoulTe ! STÉP&A.*NE,
Tivement. Assez ! GABBIELLE, à part. Je meurs de honte, JULIEN, à
Stéphane. -.Bans, colère, Mon Âmadis : elle «st .digne en tout de Voas
pljaire. Seulement elle sait sans doute ce qu'on doit Attendre des amours qui
vont sans ibague- au doigt. Et vous pourriez très-bien prendre votre courage
Pour lui dire : a Madame, on m'offre un mariage, « Disposez de mon sort, »
— Je voudrais parier Qu'elle vous répondrait : Il faut vous marier.
ADRIENNE, regardant Gabrielle. Peut-être, TAMPONET, à part. C'est trop
fort. Haat. Mon neveu, je vous prie. Sortons, que je vous parle.
ADRIENNE, à part. Il parait en furie. JULIEN. Est-ce pressé, mon oncle?

The text on this page is estimated to be only 28.22% accurate

ACTETROISIÈME. 367 TAMPO»BT. Oui^ .mil u.k p«rt. ^
J'éclaterais I JULIEN. Allons. A Stéphane. Nous reprendrons éet entretien
après. Tampon«it et. Jotten sortent* SCÈNE IV. ADRIENNE, STÉPHANE,
dauslefond, GABRIELLE. ADRIENNR, à Gabrielle. Il sait qu'il est aimé,
n'est-ce ipas? Gabrielle baisse U tête. Imprudente! GABRIELLE. Mais il
part. ADRIENNE. Ce n'est pas chose bien évidente. Les femmes que l'on
voit se perdre, la plupart Ont aussi commencé par croire à ce départ.
GABRIELLE. Quelle comparaison ! ADRIENNR. Veux -tu, quoi qu'il t'en
coûte, Te sauver? GABRIELLE Je le veux.

868 GABRIELLR. ADRIENNB. Attends... On nous écoute.
Regardant par la fenêtre. Ah ! Dieul ta fille au bord de ce vilain tonneau.
GABRIBLLB. Je cours. •. STÉPHANE. Restez. I fort Tir»mAnt« SCÈNE
V. ADRIENNE, GABRIELLE. ADRIBNNB. Il a donné dans le panneau.
GABRIBLLB/ C'était une rase? ADRIBNNB. Oui. — Ruse bien innocente.
• Il faut à cet hymen que Stéphane consente. GABRIBLLB. Adrienne !
ADRIBNNB. Il le î&ui, te dis-je, et sans sursis; Car autrement ta perte est
certaine. Choisis. GABttIBLLB. Me crois-tu donc si peu d'honnêteté qu'il
faille Entre la honte et moi mettre cette muraille^

ACTE TROISIÈME. ^^ Va, va, j'ai de la force, et j'ai su le prouver. AORIENNE. Je dois te parler ferme aûn de te sauver,. Qu'as-tu fait pour compter ainsi sur ton courage? Qu'as-tu fait pour te croire au-dessus de l'orage? Ton amour n'a pas su se taire seulement ! Tu crois bien beau l'effort d'exiler ton amant? Mais je te le disais tout à l'beure, ces femmes Que le monde poursuit justement de ses blâmes^ Ces femmes-là, ma chère, ont toutes au début Honoré leur devoir de ce mince tribut. Veux-tu leur ressembler? Soit. Estime-toi forte Et laisse le danger s'établir à ta porte. GABRIELLB. Si Stéphane pourtant s'en allait pour toujours? ADRIENNE. Les départs les plus sûrs sont sujets aux retours! Mais ne revint-il pas, ce serait sa ruine, Et tu ne le veux pas ruiner, j'imagine ! GABRIELLE. Et moi qui n'ai pas eu cette pensée! Oh! oui, C'est lui qu'il faut sauver et non pas moi ; c'est lui ! Tu devais commencer par ce mot, Adrienne. Mais son consentement, crois-tu que je l'obtienne ? Ce triste mariage, hélas! est son salut. C'est vrai ; mais il faudrait aussi qu'il le voulût. ADRIENNE. Il le voudra^ s'il croit à ton indifférence. GABRIELLE. Quoi ^ feindre de ne plus l'aimer ? Quelle souffrance ! ADKIENNE. Préfères- tu qu'il parte et s'enterre là -bas, Ou qu'il reste à Paris et te perde ? I. 21.

The text on this page is estimated to be only 20.71% accurate

^0 ^GAB^HIËLLE. GAERIEXLB. Oh ! non pas .•« Je ferai ce qu'il faut. ADRIENffE. Le Yoici ; je vous laisse. SCÈNE YI.

"GABRIELLE, STÉPHANE. 6ABRIELLE, à elle-même. L'épreuve approche; allons, mon cœur, pas de faiblesse. STÉPHANE. Je n'ai pas rencontré votre ûlie. ' CA'BRIBLLE. "Merci. Nous avons à causer; âsseyez^vousici. PTÉPHATiE. C'est donc très-sôricux? Très- sérieux. STÉPUANB. ■J'écoute, GABRIBLLE. Il faut vous marier. s T É P H A N E , boodlssaiiU Me marier I

ACTE TROISIÈME. «71 GABRIELLE. Saas doate. Mais si le premier mot qu'on dit vous fait sautôt, Nous n'en finirons pas. — Tâchez de m'écouter. Le parti qu'on vous offre est chose peu commune, fout s'y trouve à la fois : figure, esprit, fortune ; Et qu'on soit à l'argent indifférent ou non, [1 faut bien avouer qu'il est bon compagnon. STÉPHANE. Est-ce vous qui parlez? est-ce vous, Gabrielle? GABRIELLE, à part. Hélas I Haut. Oui, je parais très-superficielle ; Mais, le cas échéant, je suis de bon-conseil. STÉPHANE. C'est un rêve, sans doute. GABRIELLE. *Hè not F t^t un réveil, n s'est bien èicliäogé. Je ^oiSfi4|uel(;p]£9i'paDoles Entre nous, mais au fond ce sont choses frivoles. Et je ne voudrais pas, pour ce qui s'est passé, Qu'à perdre un bon parti vous vous crussiez forcô. STÉPHANE. Est-ce une épreuve? GàBiriCXLE. Hé nohî je vous mets à votre aise. Voilà tout. — Mais, p^ar.Dieulne^brisez pas ma châlse» STÉPHANE. Ainsi par vous déjà tout est mis en oubli? GABRIELLE. Le roman promettait de devenir joli*

872 . GABRIËLLE. C'est vrai ; mais quand soudain la réalité pass
Ces petits romans-là doivent lui faire place. STÉPHANE. Je suis émerveillé
de tout ce que j'entends, Madame! je n'étais pour vous qu'un passe-temps?
Otant la rose de m boatoonièrt» Adieu donc, pauvre fleur, va, que le vent
t'emporte Avec le souvenir de ma tendresse morte. Je fais de mon amour
comme de ce bouquet. Il jette la GÂBRIELLE, à part. Adrienne I — Il est
temps ! la force me manquait. SCENE VII. GABRIELLE, ADRIENNE,
STÉPHANE STÉPHANE, à Adrienne. Venez, venez, madame, apprendre
une nouvelle Qui vous étonnera peut-être. ADRIENNE. Quelle est-elle?
STÉPHANE. C'est que, tout bien pesé, tout bien examiné, A prendre femme
enfin je suis déterminé. GABRIELLE, à part. Déjà! ADRIENNE.
Vraiment? STÉPHANE. J'étais épris d'une coquette.

ACTE TROISIÈME. 373 Qui regarde Famour comme un jeu de raquette. ADRIENNE, bas à Gabrielle. Oh! c'est bien, STÉPHANE. Je voulais lui conserver ma foi, Pourtant, par un scrupule aussi naïf que moi; Mais madame m'a fait comprendre ma sottise, Et, grâce à ses conseils prudents, je me ravise. ADRIENNE. Oui, oui, mariez -vous ; hors de là, rien de bon. STÉPHANE. D'autant que la personne est charmante, dit-on. âdriennb. Oui, charmante, en effet. STÉPHANE. Est-elle brune ou blonde? ADRIENNE. Elle est blonde. STÉPHANE. Je suis le plus heureux du monde. Quel âge a-t-elle? ADRIENNE. Elle a seize ans. STÉPHANE. De mieux en mieux Son esprit ne doit pas être encor vicieux, Et je trouverai là ce sûr et doux commerce ^ù le cœur fatigué se repose et se berce. GABRIELLE, à part. 0 mon Dieu I

The text on this page is estimated to be only 25.96% accurate

374 GABRIELLE. . ÂDBIBNNJr bas à Odiii«U». Du courage !
STÉPHANE. • A-t-elle des talents, Gomme disent messieurs les notaires
galants? ÂDRIENNB. Les futures en ont dans tons les mariages)
STÉP9AKE. C'est vrai : mais croyez-vous qu'elle aimeles ^K>yages?
ADRIEMNE. Ma foi, je n'en sais rien. STÉPHANE. S'aimer et voyager l
On est bien plus ensemble en pays étranger, Loin de cette amicale et sotte
multitude Qui vous yole, en passant, un peu de solitude. ADRIEI^NE. Oui.
— Voulez-vous dehors poursuivre ce propos ? STÉPHANE. Volontiers. Il la
suit vers k porte» puis m retoarne et inilique Gabrieb* Et madame?
ADRIENICE. Il lui faut du repos. s TÉ P H A N E , rerenant & Gabriella.
Qu'avez-vous? ADRIENNE^ de la porte. Venez donc.

The text on this page is estimated to be only 29.14% accurate

ACTE TROISIÈME. 375 STÉPHANE, bas à Gabrielle. Je fais ce qu'on m'ordonne. GABRIELLE, bas et virement. Ne vous mariez pas... et que Dieu me pardonne 1 STÉPHANE. •v. 0 ciel ! Sur on signe de Gabrielle, il rejoint Adrienne et sort avec elloi GABRIELLE, se relevant. « J'étais hier une femme de bien!... K Reculons le moment de rencontrer Julien. » Elle sort.

ACTE QUATRIÈME. Môme Décoration* SCÈNE PREMIÈRE.
JULIEN, TAMPONET. TAMPONBT. Une femme pour qui j'ai tout fait
c'est infâme ! JULIEN. Vous êtes archi-fou, mon cher oncle. TAMPONET.
Une femme Pour qui depuis vingt ans je suis aux petits soins! Voilà ma
récompense! JULIEN. Encore un coup... TAMPONET. Du moins Si j'étais
un mari négligent, infidèle, On cassé... Mais je suis pétulant auprès d'elle
Gomme au premier qKartier de la loue de miel, lia parole d'honneur ' —
Que lui iaat-il, 6 ciel !

ACTE QUATRIÈME. 377 JULIEir. Permettez-moi...

TAMrONKT. Tromper un époux exemplaire Et qui se jetterait dans le feu pour lui plaire I Un raot vous apprendra jusqu'où vont mes égards : Je fais depuis quinze ans semblant d'aimer les arts, JULIEN. Vous ne les aimez pas? TAHPONET. Qui? moi I je les déteste! Ils me sont en horreur à l'égal de la peste ! La musique surtout me donne sur les nerfs; La peinture m'assomme et j'exècre les vers... Eh bien ! pour m'ajuster aux goûts de mon ingrate. Je feins de me pâmer pendant une sonate; /'achète des tableaux avec mon pauvre argent; Je les fais encadrer; et, tout en enrageant, J'apprends par cœur, malgré ma mauvaise mémoireOf Un tas de vers, sans rien comprendre à ce grimoire. Après avoir tant fait, n'est-ce pas du guignon D'être... ce que je suis? JULIEN. Mais non! mille fois non! Vous ne l'êtes pas! TAHPONBT, offensé. Quoi! quand j'en conviens moi-même? JULIEN. Vous vous trompez. TAMPONET, Morbleu I

srrs GABRIEL B. : J'VXIEN. Fi donc! c'est minblaspbà Ba
 TAMPONET. Je me vante à ce compte? JULIEN. Eh I ouiy vous avez tort.
 TAMPONET. Ne pas en être cru là-dessus, c'est trop fort I JULIEN. Cher
 oncle, laissez-moi. vous dire... . TAMPONET. Suis-je on braque Dont le
 cerveau fêlé sans; motif se détraque? J'ai cent preuves poac une, et si. je
 sors des ■gmtâs... — En un mot, voulez*vous être unde mes seconds?
 JULIEN. Puisque vous tenez tant à votre nouveau titre, Laissez-moi
 m'e^pliquer un peu sur ce chapitre. Moi, si j'étais trompé, je ne me battrais
 pas; J'éconduirais Tamaut en douceur et tout.has, Estimant que traîner notre
 honneur sur la claie N'est pas le vrai moyen d'en refermer la plaie. Et qu'izn
 sage silence est le seul appareil Qu'on y doive poser en accideut pareil.
 Ainsi, quand vous seriez ce que vous voulez être... TAMPONET. Quaiid je
 serais?... Tournez les yeux vers la fenêtre. Les voyez-vous tous deux?
 Parbleu! j'en suis. cbai'iuéa JULIEN« Ds causent.

AGTJS OUAIJUÈMB. 379 TAttPOJf£T. • Hais yavez de ^el air animé ! Vous appelez cela caaser? De pareils gestes Tiennent-ils compagnie à des discours modestes? Voyez!... Elle saisit Tinfâme par le bras... Malheureuse! tu crois que je ne te Tois pas I — Ils s'arrêtent... Il met la main sur sa poitrine... Ce qu'il peut répliquer ainsi, je le devine! Tenez, il tend le bras comme pour un serment... Va, drôle! gesticule avant l'enterrement! Tu verras si je suis un mari débonnaire... — Est-ce clair, maintenant? suis-je.un visionnaire? C'est étrange, en effet. . TAMPONJET. ' Ah ! ah ! vous commencez A trouver mes^ soupçons un peu moins insensés? C'est heureux! — Je me bats, la chose

880 GABRIELLE. Mais je t'ouïs parier cent contre un que ce piège Vous montrera ma tante aussi blanche que neige. TAMPONNET. Vous me faites rire. JULIEN. Oui? — Cachons-nous là-dedans Et TOUS rirez bientôt mieux que du bout des dents. TAMPONNET. Ce moyen me répugne. JULIEN. Il est vieux ; mais qu'importe ! S'il n'était qu'un jaloux sur terre et qu'une porte, La porte servirait d'embuscade au jaloux, C'est moi qui vous le dis : c'est pourquoi cachons-nous. Et tâchons d'écouter cet entretien si tendre^ Puisqu'il n'est rien de tel qu'écouter pour entendre. Les voici... vite, entrez. TAMPONNET, sur la porte. Vous serez mon témoin T JULIEN. Oui, car vous n'en aurez sûrement pas besoin. Ils entrent d«ns la ^èce à droit*»

SCÈNE II. AORIENNE, STÉPHANE. Ils Tiennent du fond. AORIENNE. Ainsi votre ferveur au grand air se dissipe.

GTE QUATRIÈME. 381 Et vous restez garçon maintenant par principe ? STÉPHANE. Uui. l'ont décidément vive le célibat! C'est un goût dépravé que ma raison combat, Mais en Tain. Contre lui pourquoi m'obstinerais-je? Tenez, vous avez vu sur Teau flotter du liège : On peut bien quelquefois renfoncer jusqu'au fond* Mais il remonte à flot après chaque plongeon. Cette explication, madame, sufflt-elle? ÂORISNNB. Non. Je vous en propose une plus naturelle : C'est que tous conservez quelque espoir d'être aimé. STÉPHANE. Ah! de ce côté-là mon cœur est bien fermé. Je vous jure. Je suis guéri de cette femme, Et son indifférence est un puissant dictame. AORIENNB. Vous aviez cru lui plaire : elle^vous Tavait dit. Il est vrai maintenant que son cœur s'en dédit; Mais la fatuité de l'homme est si têtue Qu'il lui faut vingt échecs pour se croire battue. STÉPHANE. Pour moi, je crois si bien mon désastre accompli. Madame^ que j'en suis tout vengé par l'oublL ADRIENNB. Si vraiment vous avez cette philosophie, Je vous fais compliment; car je vous certifie Que Gabrielle... STÉPHANE* Quoi! vous saviez? AORIENNE. Je savdsi

dSSSt GABRIËLLE. Et j'ayoûrai, de plus, que je vous desserra^/
Donc, je vous certifie, et vous pouvez m'en croire. Qu'il ne reste plus rien
de vous qu'en sa mémoire.. STtfPHAJTE. Vraiment! Se souvient- elle
encore de mon nom? ' Dans quinze jour* d'ici je jurerai que non* Beau
texte pour parler avec quelque amertume ' De ce sexe volage au vent
comme la^plûme l ' Mais, bah ! j'en fais mon deuil sans phrase
et'sansr'effb'rt. Votre deuil est trop gai : le défunt n'est pat TOOtr Tenez, ne
perdons pas de temps en bagatelle t Vous avez parlé bas tantôt, à Gabrielle
En la quittant. STâPHAICB. Moi? ADRIBiriTE. Vous. Qu'a-t-elle répondu?
J*ai tâché d'écouter et n'ai pas entendu, Mais c'est évidemment la réponse
accordée Qui vous a fait changer si promptement d'idée. STÉPHANE. Je ne
vous comprends pas, madame. ADBIBNNE. En .vérité?.'. C'est donc que
vous manquez de bonne, volonté. STÉPHANE. A force d'être fin votre
esprit se fourvoie. ADKIENNE. Allons, je vois qu^il faut Vous mettre sur la
voie. Serait-ce point ceci qu'on vous a dit tout bas :

The text on this page is estimated to be only 29.48% accurate

ACTE QUATRIÈME. . 8\$3 c(Je TOUS aime toujours, ne vous mariez pas. • Rappelez-vous. STÉPHANE. Croyez ce qu'il vous plaît de croire, Madame, et unissons cet interrogatoire. ADRIENNB. C'est un aveu, cela. STÉPHANE. Non pas 1 — Je prends congé, Car votre esprit fait peur au peu d'esprit que j'ai. SCÈNE III. JULIEN, trôs-pâie, ADRIENNE, TAMPONET. TAMPONET, entr\>at»èat la porte» Il est parti. ADI^IEMNB.' Julien ! JULIBK, toitaft; Moi, ma tante, en personne. ADBIBirNB. Vous avez entendrf?... TAMPONET. Tout entendu,^ migttoiiB<6 ! J'attends de ta bonté deux cent; mille pardons, Et je me sens en train de chanter des fredonsl

384 GABRIELLE. ▲ ADRIENNB. C'est assez. Vous avez entendu que Stéphane Aime?... JULIEN. Oui. TAHPONBT, à part. Pauvre garçon! Et moi qui me pavane I ADRIENNB. Mais s'il n'est pas aimé, que vous importe? JULIEN. U l'est; Nous ayons entendu l'entretien au complet. ADRIENNB. Ce calme est effrayant alors. JULIEN. Pourquoi, ma tante^ TAUPONBT. N'oubliez pas, mon cher, si quelque éclat vous tente. Qu'un silence prudent est le seul appareil. Que supporte l'honneur en accident pareil JULIEN. Mais ce n'est pas le cas d'appliquer la sentence. Cher oncle, et mon honneur n'est pas atteint, je pense. Ma femme a moins d'amour encor que de vertu : Je l'estime d'autant qu'elle a bien combattu, Et la tiens en mon cœur pour une brave femme. Digne de mon respect et non pas de mon bl&me. Quiconque en parlerait autrement a menti.

ACTE QUATRIÈME. 383 TAUPONET. K la bonne heure ! A part. Il prend galamment son partL JULIEN, avec effort. Quant à monsieur Stéphane... TAUPONET. Oui, parlons-en ! JULIEN. En somme» [1 a fait là dedans son métier de jeune homme. Mais j'étais son ami ! — Cependant je lui crois, Malgré sa trahison, le cœur et Tesprit droits. TAMPONET. Lui? c'est, tranchons le mot, une franche canaille. Q faut le renvoyer. JULIEN. Non. Il faut qu'il s'en aille. [1 est très-étourdi, mais n'est pas vicieux. \e lui rendrai ses torts à lui-même odieux, Et je l'accablerai d'une amitié si vraie Que de sa trahison il faudra qu'il s'effraie. TAUPONET. Ce moyen est chanceux. JULIEN. Non, non, il ne l'est pas. k moins de s'avouer le dernier des pieds plats, On n'ose pas tromper l'homme qui se confie. TAUPONET. Hais enûn, s'il Tosait? JULIEN. Alors je l'en défie, I. 22.

886 GÂBRIELEË. Car Gabrielle, ouvrant les yeox avec dégoû^
Remettrait dans son cœur mon image debout. ■■ ADRIENNS. Lorsque la
passion est réellement forte, Il n'est digue ni mur que son courant n'emporte.
JULIEN. La leur n'est, grâce au ciel, encore qu'un ruisseau Qui ya se diviser
i l'entour «d'un roseau. Seulement n'allez pas leur dire^ je «tous prie, Que je
suis averti de leur étourderie : Gela gêterait tout. . ADRIENNB. Je m'en
garderais bien. TAMPONST. Moi de même. JULIEN. Il me. faut un
moment d'entretieii Avec ma femme, ici.. feriez-vous assez bonne Pour me
l'envoyer ? ADRIENNB. Certe I TAMPONET. Attends-moi donc»
mignonne*. JULIEN. . Mon onde veut avoir ison tête-à-tête aussi... Mais le
sien est plus gai que le mien. TAMPONET, à part. Dieu mercil A M femme,
dans le fond da théâtre. Étrange insouciance en cette catastrophe!

ACTE Q.UA.TftIfiME. 387 Bien étrange/ en ^et. ' TAUPOITBT.
Cest unigrand pUlosophe ! Ilf florteot, SCÈNE IV. JULIEN, iteul. Déborde,
pauvre cœur gonflé de désespoir ! Elle ne m'aime plus! — Qui l'aurait pu
prévoir? Je sens sombrer ma vie entière en ce naufrage ! Adieu, bonheur!
adieu, travail ! adieu, courage I... A quoi bon désormais des efforts
supérfliis? Je suis seul dans le monde ; elle ne m'aime plus ! Il s'assied.
Insensé! voilà donc la tendresse éphémère Que j'ai pu préférer à la vôtre, ô
ma èaèr'é ! Quand mon petit bagage a vidé la n^aison. Vous pleuriez en
silence, et vous aviez raison; Car votre fils quittait sa véritable amie, 0
mère, dans la tombe à présent endormie! Hélas ! j'ai plus aimé cette femme
que vous ; Je l'entourais de soins plus tendres et plus doux; Pour ne pas voir
un pli sur sa lèvre vermeille, Je desséchais mon sang aux ardeurs de la
veille, Et la trouvant heureuse et fraîche le matin. J'oubliais ma fatigue aux
roses de son teint... Voilà ma récompense ! 0 l'ingrate ! Tigrate ! Il se lère.
Et de quoi te plains-tu? qu'es-tu donc qui la flatte, Pauvre gratte-papier,
obscur praticien, Avocat de la veuve et du mur mitoyen?

388 GABRIELLE. Te crois-tu bon à mieux qu'à payer sa dépense. Manœuvre, et te faut-il une autre récompense Que l'honneur, déjà grand pour ton obscurité. De défrayer son luxe et son oisiveté? Tu prétends être aimé? Regarde-toi! les rides S'impriment avant l'âge à tes tempes arides. C'est le travail, dis-tu! mais qu'importe à ses yeux? Tout ce qu'elle en conclut, c'est que tu te fais vieux ; Elle te sacrifie au premier fat qui passe... O les femmes! stupide et méprisable race! Qu'elle me fait de mal, la cruelle ! Il se rned* Eh bien, quoi? Est-elle là dedans moins à plaindre que moi? N'a-t-elle pas perdu le repos qu'elle m'ôte? Elle ne m'aime plus! mais ce n'est pas sa faute... C'est peut-être la mienne! — Elle a bien combattu; Que puis-je demander de plus à sa vertu? Je dois mettre une main sur ma plaie, et de l'autre Défendre son honneur... dernier bien qui soit nôtre! Il faut la raffermir aa moins dans son devoir... En est-il temps encore? Gabrielle entre. Ah! je vais le savoir. SCÈNE V. GABRIELLE, JULIEN^

GABRIELLE. Vous voulez me parler? JULIEN^ très simplement. Oui. Je pars dans une heure ; Prépare une chemise, entends-tu? la meilleure. n pane 4 droit*.

ACTE QUATRIÈME. 389 Fais broser mon habit; il faut te dépêcher. Ah ! pense à visiter les chambres à coucher ; Pour les époux, la chambre avec Talcôve double ; Pour Stéphane... GABRIELLE. Monsieur Stéphane?.. JULIEN, à part. Elle se trouble. GABRIELLE. C'est impossible. JULIEN. En quoi, ma chère, et depuis quand ? L'appartement d'en haut n'est-il donc plus vacant? GABRIELLE. Mais... un jeune homme ici... la nuit... en votre absence.. J C'est contraire, je crois, à toute bienséance. JULIEN. Ah ! bah ! pour une nuit ! — Les autres restent bien. GABRIELLE. C'est différent. JULIEN. Ce sont tes amis; c'est le mien. GABRIELLE. Mon Dieu ! n'insistez pas. JULIEN. Comme te voilà prude ! Je ne t'ai jamais vue à personne aussi rude. GABRIELLE. Soit; mais je n'ai pas voulu qu'il passe ici la nuit. I. 22.

The text on this page is estimated to be only 26.82% accurate

390 GABBMELLE. >JULI£N, à'part. Je respire! — J est temps, puisqu'elle a peur de. lui. Haut. Eh bien ! fais retenir une chambre à Tauberge ; Qu'importe la façon, pourvu que je l'héberge! Stéphane antre; il s'arrête sur la porte en royant Joliaa* SCÈNE VI. STÉPHANE, JULIEN, GABRRELLE. JULIEN. Venez, mon cher. — Je pars pour Paris ;- niais demair Nous nous retrouverons ici le verre en main. iSTÉPHANE. Quoi?... JULIEN. Si TOUS n'avez rien pourtant qaiTOVS'vnipMie De passer au village une nuit un peu fraîche. STÉPHANE. Au contraire. JULIEN, à Gabûelle qoi se didge. ren k.drolt«. Où vas-tu ? 6ABRIELLS. Votre habit.. • JULIEN. . Ah! «'esterai. Va, dans une minute ou deux je te suivrai. GihrieUa

The text on this page is estimated to be only 25.68% accurate

A. C T E Q U A T R 4 È M B. S91 SCÈNE VIL STÉPHANE,
JULIEN, JULIEN. Nos lits racants sont pris par mon oncle et ma tante,
Mais nous ayons tout près une auberge excellen le. STÉPHANE. C'est
parfait. JULIEN. Pardonnez à l'exiguïté D'une maison peu propre à
l'hospitalilé : Si l'amitié pouvait élargir la muraille, Vous auriez une
chambre ici de belleLt^Sîe. STÉPBANB, ^afvea-embarras. Je ne mérite pas
vos bontés. JUBIKN. Mes bontés !... D'abord, ce n'en sontpas;
puisfTousil^jniVitz. Vous m'avez piu^tmon; eher, à lapiainiôreohuie, Et
jamais mon instinct n'a commis de bévue. Voilà, me suis-je dit, \m ami qui
me vient. Un homme franc, loyal, un cœurijui me coù vient. Me trompais-
je? STÉPHANE Non, certe. .JULIEN. Aussi^ ma eonfldeBCt Se sent vers
vous portée avec pleine^ aManraiiieey

892 GÀBRIELLË. Et vous êtes le seul devant qui j*oserais Orvrir
la profondeur de mes chagrins secrets. STÉPHANE. Des chagrins?
JULIEN. Ma gaité n'est, hélas 1 qu'un mensonge, Et je porte une plaie en
dedans qui me ronge. C'est... L'aveu, cher Stéphane, est des plus délicats : A
tout autre que vous je ne le ferais pas, Car les gène sont enclins à s'amuser
sous cape Des tourments d'un époux à qui sa femme échappe. STÉPHANE,
troublé. Vous croyez que madame . . .? JULIEN. Oai, je ne sais pourquoi.
Son cœur de jour en jour se retire de moi. STÉPHANE. Soupçonnez- vous
qu'un autre?... JULIEN. Un autre ? — Gabrielle Ne trompera jamais ma
confiance en elle. Mais n'est-ce point assez de perdre son amour?
STÉPHANE. Vo s l'aimez donc... beaucoup? JULIEN. Autant qu'au premier
jour; Plu même. — Elle n'est plus seulement mon délice. Elle est le
fondement de tout mon édifice. Son amour me manquant, tout me manque à
la fois. Jugez donc ce que vaut ma gaité quand je vois Sa froideur sous mes
yeux incessamment accrue 1

ACTE QUATRIÈME. 393 — Je suis le laboureur assis sur sa charrue. Qui d'un air hébété fredonne une chanson, En recardant le feu dévorer sa moisson. STÉPHANE. Vous TOUS exagérez sans doute... A part. Que lui dire T JULIEN. Je n'exagère rien, non; son cœur se retire. Si je savais pourquoi, je pourrais y pourvoir... Et par vous, mon ami, j'espère le savoir. STÉPHANE. Par moi> monsieur l JULIEN. Ma femme a pour vous de l'estime : Essayez de gagner sa confiance intime. Elle est fière, et si j'ai des torts, comme je croi. Elle s'en ouvrira plutôt à vous qu'à moi. STÉPHANE. Vous me donnez, monsieur, un délicat office. JULIEN. Au nom de l'amitié rendez-moi ce service. En un mot, je remets ma vie en votre main. Adieu. A part. Je puis dormir en paix jusqu'à demain. Il Mit.

894 GABRIELLE. SCÈNE viii. STÉPHANE, seul, traverse
lentement la scène, la tête inclinée sur sa poitrine. Il se
canapé à gauche> et après un long silence : Après tout, j'aime aussi
Gabrielle^ je l'aime ! Ghacan pour soi. L'amour ne connaît que lui-même.
Je ne partirai pas. — Le tromper cependant Cet homme qui me vient
prendre pour confident Et de son amitié loyalement m'accable, C'est une
lâcheté dont je suis incapable ! Tout à l'heure déjà mon honneur a frémi
Quand débonnairement il me traitait d'ami; Ce serait tous les jours nouvelle
platitude, Qui dégénérerait bientôt en habitude, Car ce que je n'ai pu tout à
l'heure éviter. Le subir par deux fois ce serait l'accepter ! — Laissons aux
intrigants les basses perfidies. La honte n'entre point dans les choses
hardies, Et l'enlèvement seul en cette extrémité Peut sauver notre amour et
notre dignité; Il faut que Gabrielle à cela se résigne. Il va pour sortir, quand
la flûte poaeLjaatM* SCÈNE IX. TAMPONET, STÉPHANE. TAMPONET,
à part. Attachons-nous à lui selon notre consigne.

ACTE QUATRIÈME. STÉPSA;KE)ii part. Eucor cet imbécileJ
Hé! hêJ mauvais. sujai,.. Nous ayioQS entamé, ce me semble, un piquet.
Excusez-moi, monsieur, de ne pas le poursuivre. TAMPONET. A votre aise.
A part. Il n*a pas le moindre savoir-viTr

The text on this page is estimated to be only 20.60% accurate

888 GABRIELLE. TAHPONBT. Je ne vous quitte pat.
STÉPHÀNB. Cest donc moi qui tous quitte alors. n TAHP0NBT| ooaruit
après loi. Je suis Yos pa&

The text on this page is estimated to be only 29.10% accurate

ACTE CINQUIÈME Même déc Ce n'est pas que j'y tiennne; Mais
si frugal qu'on soit... ▲ DRIBNNE, snr le canapé. Il faut qu'on se soutienne.
TAMPONET. Je me suis soutenu. C'est une vérité Qui n'incrimine en rien
ma sensibilité. Un mauvais estomac ne fait pas un poète. Quoi qu'en pense
monsieur. U 23

398 GABRIELLE. STÉPHANE. Moi? ▲ part.' Ce vieillard
m'héboûta t ' GABRIELLE. Du café, mon cher ônoûle? TAHPONBT. Et tout
ce qui s'ensuit. Car je prétends ne pas fermer Tœil de la nuit. A notre jeune
ami je tiendrai compagnie. STÉPHANE. A moi? Parbleu l c'est trop. .. trop
de cérémonie; Je dors la nuit. TAUPONET. Allons l Est-ce qu'on peut
dormir Dans un lit d'auberge? STÉPHAVB. Oui, certe, A put. n me fait
firémir. TAHPONBT. Nous nous promènerions ensemble au clair de lune
[STÉPHANE. Merci l TAHPONBT. Vous refusez? Allons, soit; sans
rancune. GABRIELLE, à part. Une tasse, monsieur ? Stéphane s'incline et
s'approche dt Gabrial». ADRIENNE, baa à Tampon«t. Emmenez-le.

ACTE CINQUIÈME. M TAIIPONBT^lxu. STÉPHANE^ bas à Gabrielle. Gabrielle, il me faut un moment d'entretien. Tâchez de renvoyer votre oncle et votre tante. GABRIELLE, bas. Je ne peux pas. TAMPONET, à la fenêtre. Voyez quelle lune éclatante, Mon cher I Si peu qu'on ait de poésie au cœur, Cet astre attendrissant le remplit de langueur. STÉPHANE. Comment résistez-vous à Tadmirer, barbare ? TAMPONET. Qui dit que j*y résiste? Allumons un cigare Et sortons. Rien n'est doux, lorsque Ton sait aimer. Comme de regarder la lune et de fumer. STÉPHANE. Quant à moi, j'aime mieux rester avec ces dames. ADRIENNE. Oh I nous vous permettons de nous quitter. Les femmes Ont toujours quelque chose à se dire en secret. dTÉPHANB. Puisque je suis de trop, je sors, mais à regret. TAMPONET. Venez, nous causerons. STÉPHANE, h part. Allons, il faut le suivre 1 Ne trouverai-je rien qui de lui me délivre ? Tous les moyens sont bons contre un tel importun.

400 GABRIELLE. TA&IPONET, prentnt le bras de Stéphane. La nature a le soir un enivrant parfam ! P9 aortaut. SCÈNE II. t GABRIELLE, ADRIENNEJ GABRIELLE. Quel secret as-tu donc? ADRIENNE. Quel secret? je t'admirel C'est toi qui dois avoir quelque chose à me dire* GABRIELLE. Et quoi donc ? ADRIENNE. Presque rien : par exemple, le mot] Que tu glissais tout bas à Stéphane tantôt. GABRIELLE. Je ne sais. ADRIENNE. Ai-je donc perdu ta conûance. Ou bien n*oses-tu plus m*ouvrir ta conscience 7 J*en ai bien peur. GABRIELLE. Jamais je ne t'ai rien caché ADRIENNE. Quand Stéphane tantôt de toi s*est rapproché. Vous avez échangé quelques mots à voix basse.

ACTE CINQUIÈME. 4^^ GABRIELLE. Ah! oui, je m'en souviens... j'ai dit que j'étais lasse, ADRIENNE. Pas autre chose? GABRIELLE. Non. ADRIENNE. Voudrais-tu l'attester Par serment? « GABRIELLE. Quel motif as-tu pour en douter? ADRIENNE. Stéphane tout à coup a changé de langage Et s'est déclaré net contre le mariage, Pourquoi? GABRIELLE. Mais... je ne sais... Tiens, je mens lâchement I Tout mon cœur se soulève en cet abaissement! J'appartiens à Stéphane. ADRIENNE. Oh! GABRIELLE. Du moins de parole. ADRIENNE. S'il est temps encor... GABRIELLE. Non, pas un mot, je suis folle, J'ai la fièvre. Tais-toi; le sort en est jeté : Je suis perdue enfin, voilà la vérité. ^

402 GÂBKIELIE. ADRIBNNI. Si tu souffres avant la faute consommée, Pauvre enfant, que sera-ce après? ^ GABRIELLE. Je sais aimée S ÀDRIENNB. Tu crois l'être da moins. Elle le cput aussi. Celle dont ce matin je te parlais ici. Elle se consolait avec cette pensée Des hontes dont sans cesse elle était oppressée ; Car, vois-tu, le mensonge est un âpre tyran Qui ne relâche plus ceux qu'une fois il prend. Et le ciel juste a fait de ses ignominies Le secret châtiment des fautes impunies ! GABRIELLB. Je le sais déjà. ADRIENNB. Non ; car si tu le savais, Tu n'irais pas plus loin dans ce chemin mauvais. C'est un mensonge aisé celui dont TassurancQ Défend contre le monde une chère espérance : Mais qu'il est douloureux et demande d'efforts Celui qui n'a plus rien à cacher qu'un remords I Va, tu le connaîtras un jour le dur supplice De tromper ton mari, maudissant ton complice ; Et ce sera le jour où tu t'apercevras Que de sa passion le malheureux est las. GABRIELLE. L'amant de ton amie était un misérable, Voilà tout. ADRIENNB. Non; c'était un jeune homme honorable.

ACTE CINQUIÈME. 48 Et ses premiers serments furent de
bonne foi ; Mais il ne m'aimait plus. GABRIELLE. C'était toi? — C'était toi
l'ADRIENNE. Hélas ! GABRIELLE* Ne rougis pas, 6 ma chère Adrienne
1 C'est un lien de pins; ma faute aime la tienne! J'aurai donc une amie h qui
me confier, Qui saura me comprendre et me justifier l'AORIBKKB. Je ne
chercherai pas de vaine échappatoire ; Puisqu'un mot m'a trahie, écoute mon
histoire, Et puissent mes douleurs au moins te protéger ! GABRIELLE. Je
ne veux les savoir que pour les partager. ADRIENNE. C'est l'histoire
toujours vieille et toujours nouvelle! Je fus heureuse un an. . . puisque cela
s'appelle Du bonheur. — Il m'aimait ; il le croyait, du moins. Et ses
serments prenaient les anges à témoins. Puis l'habitude vint. Sa tendresse
assouvie Ne suffit bientôt plus à l'ardeur de sa vie... Quand une passion
vient à se consulter. Tout s'accorde aussitôt à la précipiter ; Tout déplaît à
l'amant refroidi ; tout l'irrite, Surtout ce dont jadis il nous fit un mérite. S'il
cherche à quereller, notre douceur paraît Comme une résistance à son désir
secret; " Notre adresse, autrefois pleine de poésie, A parer aux soupçons,
devient hypocrisie ; Il finit* entends-tu, par plaindre notre époux,

404 GABRIELLE. Et prendre, au fond du cœur, son parti contre
noas. Tant ce mari trompé lui paraît honnête homme Depuis qu'il n'a plus
rien à lui voler, en somme. GABRIELLE. Mais c'est une infamie !
ADRIENNE. Hélas ! non C'est le cours Des choses de la vie et le train des
amours. Mais ce que j'ai souffert, je ne saurais le dire. GABRIELLE. Je le
comprends assez. ADRIENNE. Un seul mot peut suffire * Je Taimais, et
parfois je désirais sa mort. GABRIELLE. Et tu n'as pas rompu ?
ADRIENNE. Ce fut mon plus grand tort Mais un reste d'espoir m'en ôtait le
courage ; Et lui de son côté subissait l'esclavage Par un dernier égard
semblable au repentir. N'osant m'abandonner et désirant partir. La liaison
ainsi, pendant toute une année. Dans les déchirements s'est encore traînée,
Et Dieu sait jusqu'à quand tous deux aurions souffert Si mon mari n'avait un
jour tout découvert. Le croirais-tu ? j'étais si brisée et si lasse, Que ce
dernier malheur me parut une grâce. GABRIELLE. Pauvre âme, ton récit
m'a donné le frisson. ADRIENNE. Que mon exemple, alors, te serve de
leçon ;

ACTE CINQUIÈME,

406 GADniELLE. Et qui pour le moment était plein jusqu'aux bords. J'en tirai votre époux, tremblant de tout son corps. Et pendant que je parle il grelotte en chemise Dans sa chambre, attendant la clef de la valise. Â.DRIENNE. Tenez, portez-la-lui. STÉPHANE. îioi? ADRIENNE. Vous, oui, s'il vous plaît. STÉPHANE. En toute occasion je suis votre valet; Mais monsieur Tamponet vous demande en personne; Il craint d'être malade... et de fait, il frissonne. Je ne lui serais pas, je crois, d'un grand secours. ADRIENNE, & part. Je ne les laisserai pas longtemps seuls. Hant. J-y cours. Elle tort. SCÈNE IV. GABRIELLE, STÉPHANE. STÉPHANE. Enfin nous voilà seuls, et ce n'est pas sans peine 1 Je me sentais monter des mouvements de haine Contre ces importuns... GABRIELLE, à ello-mAme. Oui, c'est le seul parti.

ACTB ÇJINQUIÈMP. UI A Stéphane, * Pour la première fois de mes jours j'ai menti, Stéphane. J'ai menti tout à l'heure à ma tante; A mon mari demain il faudra que je mente, Et, s'il n'éclate pas, notre amour criminel Condamnera ma YÎe an mensonge éternel. Mais ma fierté ne peut s'arranger d'un tel hôte. Et je ne joindrai pas la bassesse à la faute. Aussi bien je vous dois et dois à pçon époux De n'être plas à lui lorsque je suis à vous. Étrange sympathie I étrange et que j'admire ! Ce que vous dites là, je venais vous le dire. Notre amour dégradé ramperait sous ce toit, Et nous voulons tous deux qu'il marche fier et droit. Nous fuirons, n'est-ce pas? gâbriellb. Oui. Quand? Cette nuit même* On ne diflfère pas une mesure extrême. GABRIELLB. La réprobation du monde nous attend, Songez-y. STÉPHANE. Qu'elle vienne, et je serai content î Que ce monde irascible, et devant qui tout tremble, Par son courroux nous lie à tout jamais ensemble; Je bénirai l'arrêt qui nous met hors la loi, Et ne vous laisse plus d'autre soutien que moi ; Car si jamais deux cœurs furent faits l'un pour Pautre, N'est-ce donc pas le mien, Gabrielle, et le vôtre?

408 GABRIELLE. GABRIELLB. Hélas 1 STÉPHANE. Vous soupirez, chère femme, et vos yeux Se baissent pour cacher des pleurs silencieux. M'enviez-vous déjà cette joie ineffable, Dites? GABRIELLB. Qu'une rupture est chose lamentable. Et comme le passé va nous enveloppant D'imperceptibles nœuds qu'on ne sent qu'en rompant! Tandis que vous parliez, — pardonnez ma faiblesse^ Stéphane, — il m'a semblé voir toute ma jeunesse Se lever en pleurant et me tendre les bras Gomme pour me crier : Ne m'abandonne pas! STÉPHANE. Séchez, séchez vos yeux! Quelle est cette démente? Votre jeunesse? eh bien ! voici qu'elle commence! Son véritable essor date de notre amour. Et rien ne doit compter pour nous jusqu'à ce jour. Commençons, ou plutôt recommençons la vie! Nous chercherons un coin abrité de l'envie, Où nous puissions en paix, loin de ce monde altier. Nous être l'un à l'autre un monde tout entier ! Je sais, si vous voulez, un village en Bretagne, Sur le bord de la mer^ au pied d'une montagne ; Nid d'amour vers lequel les bruits de l'univers S'éteignent, par celui de l'Océan couverts ! GABRIELLE. Eh bien ! préparez tout pour partir dans une heures Cette maison me navre ; il semble qu'elle pleure ! — Silence, on vient.

ACTE CINQUIÈME. 40g SCÈNE V. STÉPHANE, JULIEN,
GABRIELLE. GA6RIELLE, ATeo effiroi. Julien! JULIEN, très-calme; il a
des dossiers saob le bras* Oui, c'est moi, mes amis. Je vous reviens plus tôt
que je n'avais promis ; Mais mieux que la frayeur, les heureuses nouvelles
Aux pieds du voyageur peuvent mettre des ailes. STÉPHANE. Quoi donc?
JULIEN. Je vous rapporte un sujet de gala : Monsieur le secrétaire intime,
touchez là. STÉPHANE. Que veut dire ?. . . JULIEN. Parbleu, mon cher,
cela veut dire Que r amitié n'est pas toujours un mot pour rire. STÉPHANE.
Tant de chaleur me touche, et j'en reste confus ; Mais vous aviez sans doute
oublié mon refus. JULIEN. Lorsque j'aime les gens, j'ajuste mes services A
leurs vrais intérêts et non à leurs caprices. Donnez mon zèle au diable
autant qu'il vous plaira. Traitez-le d'indiscret, d'absurde et cœtera,

410 fiAB?IIELLP, Je ne m'émeus pas plus de vôtre rebuffade
 Qu'un bon chirurgien des cris de son malade. 8TÉPHÀVE. Je suis
 reconnaissant à ce zèle parfait. Mais je ne ppis, monsieur, en pioceptep
 l'effet Tant que mon père... JULIEN, Encor cette plaisanterie ? Soyez donc
 une fois sérieux, je vous prie. Et faites-moi Thonneur de ne pas me traiter
 En précepteur bourru que Ton craint d'irriter. STÉPHANE. Mais si j'ai des
 raisons.... impossibles à dive? 7ULIEN. Dès qu'il en est ainsi, pardon, je me
 retire.. ■ Il T« poser ses pt^ert nir la ttbl». Non pourtant sans trouver assez
 })lessant ppiif iqaoi Que dans mon amitié vous ayez si peu foi.
 STÉPHANE. Si mon secret était à moi seul, je vous jure... JULIElf. Oh l
 oh I voilà qui sent l'amoureuse aventure. — Je m'en doutais. STiPHANB.
 Alors, pourquoi m'interrogera JULIEN. Contre vous-même, ingrat, je veux
 vous protéger. STÉPHANE. Épargnez- vous, monsieur des remontrances
 vaines : L'amour qui me dévore a coulé dans mes veines.

ACTE CINQUIEME. 411 Bien! je ne prétepijs pas l'en tîrer; mais enqnoi Ce grand amour est-il cpnfrftire k votre emploi? Tout votre temps est donc pris par votre maîtresse? STÉPHANE. Elle est pure, monsieur ; je n*ai que sa tendresse. JULIEN. D*où vient donc?,,, STÉPHANB, avto embarras. Elle veut que je parte, et je pars, JULIEN, Bah ! ces voyages-là sq^t sujets aux retard?* STÉPHANE. Je pars demain. JULIEN. D*honneur ? STÉPHANE. D'honneur. 6ABRIELLE, à part. Quelle torture! JULIEN. Vous êtes, cher Stéphane, une noble nature, Et celle qui vous pousse à pareille action A, quelle qu'elle soit, mon admiration. GABRIELLE, bas à Stéphane, Dites la vérité, sa louange me tue. STÉPHANE. Votre éloge se trompe et je le restitue : Je ne pars pas seul.

m GÀBRIELLE. JULIEN, à part. Dieu! — Tais-toi, cœur frémissant! Il sera toujours temps de répandre du sang. GABRIELLE. Vous méprisez beaucoup cette femme? JULIEN, passant au miliea. AU contraire. Quand d'un amour funeste il n'a pu se distraire. C'est un cœur bien placé qui seul peut consentir A se perdre à jamais plutôt que de mentir. D'ailleurs, à mon avis, l'adultère est un crime Grotesquement ignoble à moins d'être sublime. Gomme un fleuve fangeux qui se change en égout, Si dans sa véhémence il n'entraîne pas tout. STÉPHANE. Ainsi, vous approuvez... cette femme? JULIEN. Oui, sans douta. Puisqu'elle ne peut plus tenir la bonne route. — A-t-elle des enfants? STÉPHANE, hésitant. Elle en a. JULIEN. Je la plains... Et je les plains aussi, ces pauvres orphelins. STÉPHANE. Ne les peut-elle pas emmener? JULIEN. Et Je père! !I — Ah bah! quelque crétin que rien ne désespère.. J

ACTE CINQUIÈME. 413 Car il serait aimé s'il aimait ses enfants
I Aussi n'est-ce pas lui que je plains et défends; C'est vous, mon pauvre ami,
c'est cette pauvre femme, Qui d'un monde inflexible osez braver le blâme,
Sans soupçonner encor l'un ni l'autre, je crois. Dans quel bois épineux vous
taillez votre croix. Et quelle solitude immense, infranchissable Il va se faire
autour de votre amour coupable. STÉPHANE. Est-ce une solitude où l'on
est deux? JULIEN. C'est pis. C'est un cachot où sont liés deux ennemis. Car
on sait trop comment ces unions boiteuses Se changent à la longue en des
chsdnes honteuses Où les deux enchaînés, l'un à l'autre cruels, Se
reprochent tout bas leurs regrets mutuels ! STÉPHANE. Je suis sûr de ne
rien regretter. JULIEN. Vous, peut-être ; Mais elle ! — Croyez-vous qu'à
travers sa fenêtre Elle verra passer d'un œil bien aguerri La moindre
paysanne au bras de son mari? Où que vous conduisiez son exil adultère.
Vous la verrez baisser les regards et se taire Lorsque les bonnes gens se
tenant par la main Sans ôter leur chapeau passeront leur chemin. Pauvre
femme ! ses yeux errant dans l'étendue, Comme pour y chercher la paix
qu'elle a perdue. Tâchent de découvrir par delà l'horizon La place
bienheureuse où fume sa maison, La maison où jadis elle entra Dure et
vierge...

414 GABRIELLE. Tandis que derrière elle une chambre
d'auberge Garde pour compagnon à ses mornes douleurs Un étranger
pensif dont la vie est ailleurs I STÉPHANE. NonI dites un amant dont le
sourire efface Ce que ses yeux en pleurs demandent à Tespèce, JULIEN.
Croyez-vous donc... A Gabrielle. Crois-tu qu'il soit heureux, l'amant? Non ;
dans son amour même il trouve un châtiment : Plus il honorera sa maîtresse
en épouse, Plus le tourmentera sa mémoire jalouse; Car elle aura beau faire,
elle ne fera pas Qu'un autre ne l'ait point tenue entre ses bras! Elle peut bien
donner son honneur et sa vie, Sa beauté, tout... hormis sa pureté ravie.
Hormis la foi jurée et le lit nuptial. Et l'oubli d'un mari qui devient un rival.
Ce souvenir la souille ou du moins la profane... Monrement de Gabriel!». Si
tu doutes, crois-en la pâleur de Stéphane. STÉPHANE. Je saurai secouer ce
triste souvenir. Qu'importe le passé lorsque j'ai l'avenir? JULIEN. Il n'est
pas de bonheur hors des routes communes : ?^ Qui vit à travers champs ne
trouve qu'infortunes. Oubliez l'avenir tout comme le passé ; L'avenir est
perdu pour vous, pauvre insensé I STEPHANE. .Tant mieux donc I
L'avenir dont le monde nous flatte

ACTE CINQUIÈME. 415 A la tranquillité d'un De e^u dormante et plate. Mieux vaut la pleine mer avec ses ouragans, Ses superbes fureurs, ses flots extravagants Qui vous font retomber du ciel jusqu'aux abîmes Pour vous lancer du gouffre à des hauteurs sublimes! Les bonheurs négatifs sont faits pour les poltrons : Nous serons malheureux... mais du moins nous vivrons. Voilà certe une belle et vive poésie. J'en sais une pourtant plus saine et mieux choisie Où Dont plus solidement un cœur d'homme est rempli ; C'est le contentement du devoir accompli, C'est le travail aride et la nuit studieuse, Tandis que la maison s'endort silencieuse, Et que pour rafraîchir son labeur échauffant On a tout près de soi le sommeil d'un enfant. Laissons aux cerveaux creux qu bien aux égoïstes Ces désordres au fond si vides et si tristes, Ces amours sans lien et dont l'impiété / A l'égal d'un malheur craint la fécondité. ^ Mais, nous autres, soyons des pères — c'est-à-dire, . Mettons dans nos maisons, comme un chaste sourire Une compagne pure en tout et d'un tel prix Qu'il soit bon d'en tirer les âmes de nos fils, Certains que d'une femme angélique et fidèle. Il ne peut rien sortir que de noble comme elle! Voilà la dignité de la vie et son but ! Tout le reste n'est rien que prélude et début | Nous n'existons vraiment que par ces petits êtres Qui dans tout notre cœur s'établissent en maîtres. Qui prennent notre vie et ne s'en doutent pas Et n'ont qu'à vivre heureux pour n'être point ingrats. Ah! mon ami, voilà la seule route à suivre, La seule volupté dont rien ne désenivre ! Vous l'avez sous la main et vous la rebutez

410 GÀBRIELLE. Poar courir les hasards et les calamités!
Réfléchissez encore. STÉPHANB. U est trop tard. JULIBN. Non, carte, n
n*est jamais trop tard pour refuser sa perte. Mais les femmes ont plus
d'éloquence que nous : A Gabrielle. Achève, s'il se peut» de sauver ces deux
fous. Moi, je vous quitte. Il faut que je me débarrasse En lieu sûr et sous
clef de cette paperasse. n passe à la table et j prend see doaràert. A part. J'ai
fait pour la sauver un effort surhumain; Je laisse, Dieu paissant, le reste en
votre main. u sort à droit*. SCENE VI. STÉPHANE, GABRIELLE.
GABRIELLE, après on silence et sons leTW les jeux. Adieu, monsieur,
adieu pour toujours. STÉPHAKE, de même. Oui, madame. u sort
lentement, la téta baas*.

ACTE CINQUIÈME. 417 SCÈNE VII. GABRIELLE, Benle. 0

Dient quelle lumière il se fait dans mon âme! Au bord de quel abîme,
aveugle, je courais! Sans Julien, malheureuse! à présent j'y serais... Mais
quelle autorité dans son langage! et comme L'autre n'est qu'un enfant à

côté de cet homme! SCÈNE VIII. JULIEN, GABRIELLE. JULIEN.

Stéphane?... GABRIELLE. Il est parti pour ne rentrer jamais. Il est parti,
monsieur, parce que je l'aimais. Cette femme c'est moi. — Que mon sort

s'accomplisse; Je ne murmure pas contre votre justice. Bile tombe à
genoux. JULIEN. Relève-toi, ma fille. Ai-je vraiment le droit d'être un juge
orgueilleux et dur à ton endroit? Dans ton égarement d'un jour, je me
demande Lequel de nous, pauvre âme, eut la part la plus grande, Lequel
doit s'accuser, toi qui m'as oublié, Ou bien sur mon trésor moi qui n'ai pas
veillé;

418 GABRIELLE. Moi qui, dans mon travail absorbé sans relâche, M'imaginant ainsi remplir toute ma tâche, Sans m'en apercevoir ai perdu jour par jour Les soins et le respect, ces gardiens de l'amour, Et qui suis devenu dans ma lutte obstinée Un autre homme que l'homme à qui tu m'es donnée ! Tu le vois, mon enfant, dans ce pas hasardeux Tous deux avons failli; pardonnez-mous tous deux» GABRIELLE. Oh! vous êtes dément comme un Diable JULIEN. Comme un père. Mais je regagnerai ton amour, je l'espère... * GABRIELLE. Me rendrez-vous le vôtre? il l'attire dans ses bras. SCÈNE IX. TAMPONNET en robe de chambre, JULIEN, GABRIELLE, ADRIENNE. TAMPONNET, en rhume et prononçant les m a a A. O le charmant tableau ! JULIEN. Quelle voix ! TAMPONNET. Oui, je suis enrhumé du cerveau. C'est votre jeune ami qui, d'humeur folichonne» S'est délivré de moi tantôt dans une tonne*. •

The text on this page is estimated to be only 23.57% accurate

ACTE CINQUIÈME. 41» Mais je m'en vengerai par un mot fort piquant Et ne parlerai plus de lui qu'en m'en moquante « ADRIENNE, à GabrîeUe. Que te semble à présent de mon petit système? GÀBRIELLE, tendant la main à Jolieo. 0 père de famille I 6 poète I je t'aime 1 riH DE GABRIELLI,

The text on this page is estimated to be only 17.81% accurate

LE JOUEUR DE FLUTE COMÉDIE EN UN ACTE, EN YBRS
Représenté pour la première fois, à Paris, à la Comédie-Française, le
19 décembre 1850. t* 21

The text on this page is estimated to be only 6.45% accurate

LA MÉMOIRE D'ï MARCEL DE BRAYFB 5t qua fata aspera
run^tu,^

The text on this page is estimated to be only 20.42% accurate

PERSONNAGES ARIOBARZANE (Gkaleidias). PSAUMIS.
BOMILCAR. LAÏS. TIMAS, esclave de La» (rôle maet). La scène est à
Corlothe, chei Lala.

The text on this page is estimated to be only 26.07% accurate

LE JOUEUR DE FLUTE Le théâtre représente une chambre antique richement ornée ; paré de mowdque ; tentures aux murs, tapis d'argent, trépiers dorés; une ftatae de rAmoar, aa fond) à droite du spectateur. Sur le devant, dn même côté, un lit de repos. — Sur le devant, à gauche, une table ronde ; dn même côté, an premier plan, un cabinet fermé par une portière; au deuxième plan, la chambre de Laïs. — Au fond, vers la droite, la porte du dehors, par laquelle oo aperçoit l'atrium plein de fleurs.

SCÈNE PREMIÈRE. TIMAS, rangeant la table, PSAUMIS, BOMILCAR, entrant par le fond. PSAUMIS. Va-t'en dire à Laïs que je suis là, petite, Avec un étranger que j'amène en visite. Timas sort et va chez LaU« BOMILCAR. Mon teint cuivré parsdt étonner ce minois. N'a-t-elle donc jamais vu de Carthaginois? I. 24.

426 LE JOUEUR DE FLUTE. PSAUMIS. Elle a dû voir de tout.

— Regardez, je vous prie, Ces vases, ces trépieds, cette marqueterie, \ Et, dans ce coin, TAmour en marbre de Paros, Chef-d'œuvre sous les doigts de Phidias éclos, Hein ? comme tout cela vous porte un air de fête I

BOHILCAR. Vous en avez donné votre part? PSAUMIS. Pas si bête I Je ne fais des cadeaux que du genre anodin : Par exemple, au printemps des fleurs de mon jardin ; De ses fruits en été, du gibier en automne. En hiver rien du tout, voilà ce que je donne. BOMILCAR. Que n'ai-je pratiqué ces principes prudents I PSAUMIS. Les femmes ont mangé vos biens? BOMILCAR. A belles dents* PSAUMIS. Mais vous verrez Laïs : elle est d'un autre étage Que toutes vos beautés voraces de Carthage. BOMILCAR. Vous la serrez de près, je pense? PSAUMIS. Quelque peu, Et je ne la crois pas insensible à mon feu. Son galant part ce soir, et, sans fausse grimace. Je ne suis qu'un grand sot si je ne le repiplace.

9G£N^ PREMIERS. 4^7 St quel est ce seigneur? PSAUMTS. Un
barbare... PardoDf Seigneur carthaginois... rhabitadel BOMILGÀB. Allez
donc. P8ÀUMIS. C*est un riche seigneur de Perse, Ariobarzane, Qui tient
depuis huit jours la belle courtisane. bouilgàR. Fâcheux prédécesseur pour
la comparaison Qu'un Perse ! ces gens-là jettent Tor à foison. Je compte
justement, mon cher, sur ce' bon Perde Pour me mettre en état, par un coup
de commerce, De faire avec Lais le prodigue & mon tour. Sans qu'il m'en
coûte rien, qu'un tout petit détour, po||iLC4l^ Contez-moi donc la chose.
PSAUHIS. Oh! c'est toute une histoire. Mais vous êtes discret? le n'ai pas
de mémoire. PSÀUMIS. Eh bien donc, ma femme est.., J*ai lieu dédire
çpnfns, Seigneur, après quinze ^s d^ P^nQge §t PlUf i

428 LE JOUEUR DE FLUTE. C'est un accroissement de famille inutile, Et j'aurais bien mieux fait de me tenir tranquille. BOMILCAR. Petit écervelé! PSAUMIS. C'est vrai. Que Voulez-vous? J'avais prêté le flanc à des soupçons jaloux : Il m'a fallu calmer une affreuse bourrasque. Bref, ma femme pour l'heure a droit d'être fantasque. — Elle entendit, voici dix jours, je ne sais où. Je ne sais quel joueur de flûte à triple trou ; Elle le désira comme esclave. Le rustre Sut qu'on le marchandait pour une femme illustre (Bien que mon intendant dissimulât mon nom). Car il lui demanda deux talents, sinon non. Je sermonnai ma femme : elle en était coiffée. Des pleurs, des cris ! Enfin, j'achetai son Orphée. Mais, par une exigence étonnante, cet ours Ne voulut se livrer qu'au terme de huit jours, Jurant le Styx, — serment bien digne de créance 1 Qu'il se présenterait vivant à l'échéance. Voilà ma femme au ciel 1 Mais, 6 sexe insensé ! Le lendemain matin l'envie avait passé. La femme est, je l'avoue, un étrange grimoire I... Où voulais-je en venir? BOMILCAR. Permettez : votre histoire Peut, au train qu'elle prend, durer jusqu'à demain. Je vais vous l'achever, moi, dans un tour de main. Vous avez un esclave à revendre ; le Perse Est homme à l'acheter très-cher sans controverse ; Il coûte deux talents, vous le revendez trois, Et du double Mercure usurpant tous les droits, Vous plairez à Lais avec le bénéfice.

SCÈNE DEUXIÈME. PSAUMIS. Justement. BOMILCAR. Bien joué ! Vous n'êtes pas novice
SCÈNE II. LAÏS, PSAUMIS, BOMILCAR.
LAÏS. Bonjour; je vous ai fait bien attendre, Psaumis. PSAUMIS. Un peu. Je vous présente un de mes bons amis, Mon hôte, le seigneur Bomilcar de Carthage, A qui, si tous m'aimez^ vous ferez bon visage. LAÏS, allant à loi. Ami de mon ami, soyez le bienvenu I BOMILCAR. D'un accueil cordial il m'avait prévenu; Mais il n'avait pas dit, et nul ne pourrait dire Le charme hospitalier de votre doux sourire. LAÏS. C'est très-galant, cela. BOMILCAR. Pour un Carthaginois. PSAUMIS, à part. Voudrait-il me souffler ma Lais, le surnois? LAÏS, Que fait-on à Carthage?

^30 LE JOUEUR DK FLDTB. BOMILCÀR. On y fait les javelles. LAÏS. En effet, c'est le temps. Et pas d'autres j^puyeUos 9 FSAUMIS. On doit gloser un peu sur le brusque départ D'un fin négociant appelé Bomilcar. LAIS. Quoil vous êtes parti, seigneur, sans crier gare? BOMIIGAR. Mes adieux auraient fait une affreuse bagarre. J'ai là-bas des amis, plus chauds que de raison, Qui, pour me conserver, m'auraient mis en prison LAÏS. J'entends ; de ces amis, sans nulle complaisance, Qui vous font un fardeau de la reconnaissance. Et viennent sans pudeur et d'un ton discourtois Vous appeler ingrat tous les trente du moût BOMILCAR. C'est cela justement, sauf une erreur de date ; C'est le trois que chez nous l'ingratitude éclata PSAUMIS. Ça, combien devez- vous ? BOMILCAR. Cent talents. LAÏS. Tout mon bien S C'est énorme! PSAUHIS. A payer — à devoir, ce n'est nep^

SCÈNE DEUXIÈME. m bohÎlgar. Je prétends m'acquitter
pourtant en honnête homme. rai sauvé du naufrage une petite somme, Et
j'espère trouver une combinaison Pour relever un jour l'honneur de ma
maison. LAÎS. Si la mienne, qn*on dit assez divertissante, Peut vous
distraindre un peu de la patrie absente... 1»SAUHIS. Baste! il soutient Texil
d'un cœur bien dégagé, BOUILGÀB« N'importe ! LAÎS. On voit chez moi
Corinthe en abrégé, Dans ce qu'elle a de mieux tout ensemble et de pire. On
lit, on chante, on joue, on discute... PSAUHIS, tendrement. On sounirel
LAis. On bâille aussi parfois. PSAUM18. Plus souvent qu'on ne rit, Quand
le Perse est présent et qu'il fait de l'esprit. LAIS. Oui, j'en conviens; il a dans
son impertinence Je ne sais quoi de gauche et qui fait dissonance. Tout son
maintien d'ailleurs est ainsi contrasté. Et flotte entre l'orgueil et la timidité.
Enfin c'est le barbare avec son arrogance, Qui se sent tout grossier devant
notre élégance. Et qui fait pour l'atteindre un efiEbrt maladroit Pareil à ceux
d'un homme ivre pour marcher droit.

iSt LE JOUEUR DE FLUTB. PSAUHIS. Comment avez-vous pris cet oison? BOHILCAR, à part. Pour sa plume. LAÏS. Sait-on ce que l'on prend, lorsqu'on prend un rhume? PSAUHIS. Le mot est trop bénin, Laïs, pour l'animal. LAIS. Enfin, il part ce soir ! n'en disons pas de mal BOHILCAR. Bah ! le plus fort est fait. PSAUHIS. Puis-je espérer, charmante, que je vous trouverai maintenant plus clémente? Je n'ai plus de rivaux. LAÏS. Qu'un seul, cher ingénu. Mais le plus dangereux de tous. PSAUHIS. Qui? LAÏS. L'inconnu.

SCÈNE TROISIÈME- 438 SCÈNE III. BOMILCAR, PSAUMIS,
ARIOBARZANE, LAIS. ARIOBÂRZANE, du foad. Salut à tous les trois!
LAIS. Bonjour, Ariobarzane. ARIOBARZANE. L'entretien s*interrompt à
cause d'un profane? LAÏS. Nous parlions de Psaumis. ARIOBARZANE.
Par Vulcain ! parlons-en. PSAUMIS, mtrigué. Par Vulcain?
ARIOBARZANE. C'est un Dieu marié. PSAUMIS, à part. » Sot plaisant I
ARIOBARZANE. Vous avez mal aux nerfs? — un peu de patience. Mon
cher ! c'est aujourd'hui ma dernière audience. BOMILCARj bas à Psaumis.
D'ailleurs, il paira tout. PSAUMISi hêâ. Oui I. 25

Oé L£ JOUEUR DE iaUTS. LAÏS. Vous partez?

ÀRIOBARZANE. Hélas! Je viens vous dire adieu. — Ne vous dérangez pas, Ghers seigneurs ; nos adieux n'ont rien de pathétique* LAÏS. Oh! non. A part. Qu'il me déplût avec ce ton caustique ! ARIOBARZAXEy ôtant aea eoUien et ses bracelets» En souvenir de moi, gardez ces derniers dons. Je demande en échange un millier de pardons Pour huit jours d'un ennui bien juste, je l'avoue. Mais que cachait bien mal votre petite moue. LAÏS. Si vous vous accusez, je vous pardonne, et veux Qu'en souvenir aussi vous gardiez ces cheveux. ARIOBARZANE. Merci bien ! — C'est fini, chers seigneurs, et nos larmes, Gomme vous le voyez, n'ont pas fait de vacarmes. LAÏS, à paru m Insolent I ARIOBARZAME. Voulez-vous maintenant, bon Psaumis, M'entretenir d'affaire? il vous est tout permû. psAums. Nous ennuierions Laïs. ARIOBARZANE. Bah! pour une minute.

SCÈNE TROISIÈME. ^3^ LÂÏS. De quoi donc s'agilril?
àriobârzane. . C'est un joueur de flûte, Dont il ne sait que faire et qu'il veut
me céder. LAÏS. Ahl ARIOBARZANB. Nous ne serons pas longs à nous
accorder. — Votre prix? PSAUMIS. Mais Lais... ARIOBARZANB. Il me
plaît qu'elle écoute. Votre prix? PSAUMIS. Trois talents. ARIOBARZANB.
C'est cher, PSAUMIS. Il me les coûto. ARIOBARZANS. En vérité?
PSAUMIS. Mais... oui. ARIOBARZANB. Vous éies un hâbleur.
PSAUMIS. Je jur'^...

436 LE JOUEUR DE FLUTE, ARIOBARZANE. Alors, pardon I
vous êtes un voleur. C'est ce que je voulais prouver devant madame, Pour
bien l'édifier sur votre beauté d'âme. PSAUMIS. Ma réputation échappe aux
insolents. ARIOBARZANB. L'esclave ne vous a coûté que dpux talents,
PSAUMIS. Gomment le savez- vous? ARIOBARZANB. D'une assez bonne
source. L'ami I Car ton argent est tombé dans ma bourse. Cet esclave, c'est
moi. PSAUMIS. Vous? ARIOBARZANB. Moi! BOMILCAR. C'est
saugrenu. LAÏSy à Psaomis. Si c'était lui, seigneur, vous l'auriez reconnu.
PSAUMIS. Eh! c'est mon intendant qui m'acheta le traître I Je ne l'ai jamais
vu. ARIOBARZANB. Regarde-moi, mon maître. Moment de silence. —
Lali et Bouûlcer édatant dt diib

SCÈNE TROISIEME. 437 PSAUMIS, & paru Je suis veié.
BOMILCAR; & Psaumis. Voilà tous vos plans renversés I LAIS} à
Ariobarzane. Il comptait, grâce à vous, couvrir ses déboursés! PSAUMIS.
Oui, riez ! — Le vaurien plus que moi vous attrape. LAIS. Tiens! c'est vrai.
— Qu*étiez-vous avant d*être satrape? ARIOBARZANE. Que vous
importe encor, puisque j'ai pris congé? LAÏS. Eh I mais... je veux savoir
jusqu'où j'ai dérogé. ARIOBARZANE. Je suis Ghalcidias, pâtre de
Thessalie. Il va s'asseoir sur le lit de repoe. LAÏS. Un pâtre? soit! L'état n'a
rien qui m'humilie. PSAUMIS, à Ghalcidias. Un esclave devant son maître
ose s'asseoir? Debout! GHALCIDIAS, s'alloDgeant sar le Ut de repo§« Ma
liberté n'expire que ce soir. BOMILCAR. Par Jupiter! l'aplomb du coquin
m'émerveille 1 GHALGIDIAS, coDchalamment. Seigneur, qui m'appellez
coquin, je vous conseillo

43S LE JOUEUR DE FLUTE. De ne pas oublier que je suis votre égal Jusqu'à ce soir, — sinon les choses iront mal. LA 1 S| s' approchant dd Cbalculios. Puisque vous êtes ûer, pourquoi cette folie De vous vendre ? CHALCIDIAS. Pourquoi? — Je vous trouvais jolia, LAÏS. On ne m*a jamais fait de compliment si doux. PSAUMIS, à Lali. Vous causez avec lui? LAÏS, à Psanmii. De quoi vous mêles-Tons? BOMILCAR, à part. Tiens, tiens! LAÏS, à ChalcidiM. C'est le désir de m'être quelque chose Qui vous a fait vous vendre... et pas une autre cause? CHALCIDIAS. Oui, vous m'aviez tourné la tête. Je croyais, (Ne vous moquez pas trop de Terreur d*un niais) Je croyais que le sort le plus digne d'envie Était de vous avoir, fût-ce au prix de ma vie. LAÏS. Si j'avais deviné ce coup extragavant !... CHALCIDIAS. Vous m'auriez mis dehors comme un vil intrigant, Et vous auriez bien fait. PS.\UMIS. Bon ! il se rend jostica*

SCÈNE TROISIÈME. *^ CHALCIOIÂS. Je ne vous parle pas, petit dieu d'avarice. LAÏS, à Chalcidias. Pourtant... CHALCIDIAS. Ne faisons pas d'élégie après coup. Je ne regrette rien, ma belle, rien du tout. J'ai satisfait pendant huit jours, — huit jours de fôte ! Les curiosités qui bouillaient dans ma tête; J'ai goûté les plaisirs que j'enviais d'en bas, Tout ce qu'il me troublait de ne connaître pas ; J'ai moi-même exercé le luxe et l'insolence, Connue l'oisiveté, mieux encor : l'indolence ! Pratiqué les festins dans For et le cristal, Le sommeil sur des lits d'ivoire oriental, Et l'amour aux genoux d'une telle maîtresse Qu'on n'en trouverait pas une seconde en Grèce. Pour comble, trois vauriens, arrivant de Paphos, M'ont joué de la flûte au nez et joué faux... Mais n'importe! il est doux de voir souffler les autres. Tous ces plaisirs, seigneurs, ne sont -ils pas les vôtres? Eii bien, par Jupiter! riches qui m'écoutez. Je m'en vais pardonnant à vos prospérités! Riche ou pauvre, pour moi c'est une chose sûre Que le cœur de chaque homme est de même mesure : Qu'on l'emplisse à la mer, qu'on l'emplisse au ruisseau. Le vase ne tient pas plus d'une goutte d'eau ; Et l'inégalité dont le pauvre se blesse N'est pas dans ce qu'on puise, elle est dans ce qu'on laisse. — Croyez-Vous que ce soit trop de ma liberté^ Pour m'être convaincu de cette vérité? PSAUMIS. Puisque la différence a si peu d'importance Je ferai de moitié réduire ta pitance.

440 LE JOUEUR DE FLUTE. BOMILCAR, bas, & Psaumis.
Maltraitez-le, c'est bien ! LÂ.1S, à Psaamis. C'est mal à vous, seigneur.
CHàLCIDIâS, à LaU. Laissez! Les deux talents lui donnent de Thumeur;
Mais il découvrira sous peu quelque autre chose, Qui, j'ose Tespérer, en
doublera la dose. PSAUMIS. G*est bon I ton compte est fait, à toi. LÂÏS, à
Chalcidias. Vous êtes fou D'agacer le bourreau quand il vous tient au cou.
CHALCIDIAS. La corde cassera. LAÏS. Vous êtes économe, Psaumis, mais
point méchant : vendez-moi ce jeune homme. BOMILCAR, à part. L'y
voilà. PSAUUIS, hésitant. Vous voulez?... BOMILCAR, vivement. Psaumis
n'est pas vénal : Il vous le donne. PSAUMIS. Non! A part. Peste de l'animal
! Hant. Je suis trop généreux, Laïs, pour vous le vendre ; Mais pour vous le
donner, je tiens trop à le pendre.

SCENE QUATRIEME. . 441 L'ÀÏS. Que dites-vous?—

GHALCIDIAS. Soyez tranquille là-dessus. Madame; il n'est pas homme à pendre tant d'écus. — Mais je suis peu flatté, s'il faut que je le dise, D'être traité par vous comme une marchandise; Gar, pour vous, qu'on me pendre ou ne me pendre pas, Je suis Ariobarzane et non Ghalcidias. L'ÀÏS. Je croyais tous servir. GHALCIDIAS, sèchement. Soit! Vous êtes très-honne; Mais je ne veux subir la pitié de personne. LAÏS. Puisque vous le prenez ainsi, tant pis pour vous ! BSe sort. SCÈNE IV. BOMILCÂR, CHÂLCIDIAS, PSAUMIS. a PSAUMIS. A nous deux maintenant! CHALGIDIAS. A nous deux, grippe-sous, PSAUMIS. Tes insolences, va, tu me les palras toutes! Ah I tu m'as bafoué, coquin ! ah ! ta me coûtes Deux talents ! et de pla^ avec mon propre argent

442 LE JOUEUR DE FLUTE. Tu m'as soufflé Laïs, scélérat d'indigent ! C'est bon! — Je ne sais pas ce qu'on pourra te faire; Mais j'imaginerai de quoi me satisfaire. CHALCIDIAS. Bah! quoi que vous fassiez, il faudra me nourrir. A votre place, moi, je me ferais mourir De faim . C'est un trépas fort propre et qui, je pense. N'a rien d'antipathique à vos goûts de dépense. PSAUMIS. Tu ris? — Mais rira bien qui rira le dernier. BOMILCÂ.R, à Psaumis. Vous êtes simple, ami, sans vous calomnier. PSAUMIS. En quoi ? BOMILCAR. Voyez-vous pas que ce jeune sauvage Est parfaitement sûr de frauder l'esclavage? PSAUMIS. Et comment, je vous prie? BOMILCAR. En se tuant ce soir. PSAUMIS. Lui? CHALCIDIAS. Moi? BOMILCAR. Lui. — Vous ! PSAUMIS, inquiet Allons! qu'en4>oyez-Toas saroir

SCÈNE QUATRIÈME. 4iS CHALCIDIAS. Je crois que le
seigneur Bomilcar extravague. BOMILCAR. Vous croyez? — Voulez-vous
me prêter cette bague? CHALCIDIAS. Volontiers. 11 la dooDO à Bomilcar
qui en ouvre le chaton et la porte à ses lèvres» Arrêtez 1 BOMILCAR.
Pourquoi? CBALCIDIAS. C'est du poison. BOMILCAR. Je m'en doutais. A
Psanmî8« Eh bien! n'avais-je pas raison t CHALCIDIAS. Rendez- moi mon
anneau. PSAU MIS, saisissant la bague. Non pas, par Hippocrate 1
CHALCIDIAS. Il est d'autre trépas que celui de Socrate. PSAUMIS. Eh !
là, mon bon ami, mon cher Chalcidias, J'ai voulu plaisanter; on ne te battra
pas. Tu n'auras d'autre emploi que jouer de la flûte; On te nourrira bien,
entends-tu ? CHALCIDIAS. Quelle brute J

AU LE JOUEUR DE FLUTE. PSAUMIS. Oui, j'ai Tair d'un butor, mais mon air est trompeur. Je suis doux; remets-toi, voyons I je t'ai fait peur? C'était de la gaîté, voilà tout 1 j'ai cru rire. Mais, pour l'amour des dieux, ne va pas te détruire I CHALCIDIAS. Sache qu'un cœur, nourri dans uti peu de fierté. Survit à tout, Psaumis, hors à sa liberté, Et qu'en te la vendant pour payer un caprice, J'envisageais déjà la mort libératrice. PSAUMIS. Rien ne peut te fléchir en ta faveur? CHALCIDIAS, soariant. Non, rien, PSAUMIS. Mais tu n'as pas le droit de te tuer^ vaurien ! Ton serment par le Styx... CHALCIDIAS. J'ai juré, non de viTre, Mais bien de me livrer vivant, — et je me livre. PSAUMIS. C'est de l'improbité, c'est... je suis ruiné! Et ma femme qui va me faire un nouveau-nê 1 Laisse-moi te revendre au moins. BOMILCAR. Je vous l'achète. PSAUMIS. Vous lui connaissez donc un trésor en cachette? A Chalcidias. Es- tu sûr de ne rien posséder?

The text on this page is estimated to be only 29.49% accurate

SCÈNE QUÀTRIÈMB. 445 CHALGIDIAS. Par Castor I Me
serais-je vendu si j'avais an trésor? PSAUMIS. C'est vrai. A Bomilcar*
Qu'attendez-vous de lai? BOHILCAR. Que vous importe? Vous cherchez
un badaud d'acheteur, je me porte. PSAUMIS, à part. Seraieut-ils tous les
deux d'accord poar me jouer? A Chalcidias. Ta parole d'honneur que tu vas
te tuer? CHALGIDIAS. Vous verrez bien. Il Ta •'asseoir près de la table.
BOMILGAR, à Psaumls. Allons 1 PSAUMIS, à part. Mon pauvre esprit
galope En tous sens. BOMILCAR. Je vous donne un talent. PSAUMIS^
après nne hésitation. Eh bien 1 tope. BOMILGAR. Voleur qui s'en dédit. —
Ça, venez sur-le-champ Livrer l'acte de vente et recevoir l'argent.

The text on this page is estimated to be only 26.41% accurate

446 LE JOUEUR DE FLUTE. PSAUMIS, à part. Tant pis pour lui! BOMILCAR. ats I — J'ai deax mots à lui dire. SCÈNE
YOHALGIDIAS, «mU, LAIS, BOMILCAR, PSAUMIS, an £(md, LAÏS.
Vous êtes encor là, seigneurs ? Je me retire. BOMILCAR» lai prenant la
maiii. Nous sortons. Bas. Raisonnez un peu Chalcidias, Madame ; il veut
mourir. LAÏS. Se tuer? BOMILCAR. Parlons bas«l Il a le naturel très-
noble, quoique rude. Et veut s'empoisonner pour fuir la servitude. LAIS.
Pauvre garçon! BOMILCAR. À.dieu ! U sort ar»e Paaamk»

The text on this page is estimated to be only 24.27% accurate

SCÈNE SIIIÈMB. 447 SCÈNE VI. CHÂLGIDTAS, «siu, LAIS^
LA1S| après un sUouee. Vous voiliez doDC moarir ? CUIÂLCIDIAS. le
crains la goutte, et veux d'avance m*en guérir. Lni prenant la main, et
regardaat U hêfpM ^*tlle j porte* «^ 5.'^ belle algue-marine 1 LAIS. Oui;
mais, vous... CHALCIDIAS. La naïade Qui vous en fit présent, se nomme ?
••• LAÏS. Alcibiade. CHALCIDIAS. C'est un joli garçon . LAÏS. Oui...
Vous me détournez 1 Votre fatal projet... CHALCIDIAS, se larant. Ah! ah I
tous y tenei I — Faut-il tant de façons pour tuer un esclave ? D'ailleurs, la
chose en soi ne me parait pas grave. Et la mort, qui vous semble un état si
fâcheux, Me plaît assez à moi qui suis très-pareaseiuu

448 IE JOUEUR DE FLUTE. LAÏS. Ne plus voir le printemps et le retour des roses I chalcidiâs. Je l'ai vu trente fois ! je veux voir d'autres choses, Et remarquez, Laïs, qu'en fait de nouveauté, N'être plus est la seule après avoir été. LAÏS. Pourquoi ce vain effort à rire de la tombe ? CHALCIDIAS, regardant Tépaale de Lais. L'admirable camée!... Oui... c'est une colombe. Est-ce encore un cadeau d'Alcibiade? LAÏS. Non. CHALCIDIAS. De qui ? LAÏS. De Mégacles... Mais que vous fait son nom? Parlons de vous. CHALCIDIAS. Eh bien I faisons mon épithète. LAÏS. De grâce!... CHALCIDIAS. Aimez-vous mieux parler de cette agrafe? C'est plus gai, j'en conviens; elle n'a qu'un défaut, C'est d'attacher les plis de la robe trop haut. Vous vous montrez, Laïs, avec économie. LAÏS. Vous ne voulez donc pas me traiter en amie?

SCÈNE SIXIÈME. 449 CHALCIDIAS. Ed amie, ouï, mais point en donneur de leçon. LAÏS. Croyez pour un instant que je suis un garçon. CHALCIDIAS. Alil Lais, comment faire? LAIS, baissant les yeux. Oubliez. CHALCIDIAS. Peux-tu croire Que je manque à ce point de goût ou de mémoire? LAÏS. Eh bien ! Chalcidias, par ce doux souvenir Qu'une femme jamais n'invoque sans rougir, Si vous m'avez aimée une heure, je vous prie... CHALCIDIAS. Restons- en, s'il vous plaît, sur la galanterie ; Car, si par un malheur vous m'en faisiez sortir. Peut-être auriez-vous lieu de vous en repentir. LAÏS. Et que me diriez-vous? Parlez, je veux l'entendre, Quoi que ce soit. CHALCIDIAS. Ce n'est rien de bon ni de tendre. LAÏS. Encor,4« CHALCIDIAS. N'insistez pas ; car je vous le dirais. LAÏS. C'est ce qu'il faut. Voyons, répondez 1

450 LE JOUEUR DE FLUTE. CHALGIDIÂS. Je TOUS hais.
LAÏS. Moi ! pour quelle raison ? CBALCIDIAS. Ah! tu me le demandes?
Eh bien! soit; j'ai besoin aussi que tu Tentendes; J'ai besoin à la fin de
répandre le fiel Amassé dans mon cœur comme l'orage au ciel. J'ai quitté
mon pays, par haine d'être esclave. Trouvant qu'une racine est encore une
entrave, Et las de ressembler au triste tournesol Dont la tête voyage et le
pied tient au sol. Depuis, j'ai promené partout ma libre vie, Vagabond
dédaigneux de tout ce qu'on envie, M'endormant quelquefois au milieu du
chemin. Sans souvenir d'hier, sans souci de demain! Mais un jour... jour
fatal où tu m'es apparue Triomphante au milieu de la foule accourue, Le
serpent de l'envie en moi s'est éveillé ! Tout un monde invisible à mes yeux
a brillé : Monde de voluptés, de parfums, de lumière. Dont l'éclat rayonnait
autour de ta litière ; Monde resplendissant, aux jours d'été pareil. Dont ta
fière beauté me semblait le soleil! Un amour furieux éclata dans mon âme.
Être pendant huit jours l'amant de cette femme, Me disais-je, et donner le
reste de mes jours Contre l'éternité de ces moments si courts ! —
L'intendant de Psaiimis survint : tu sais le reste. Comprends-tu maintenant
pourquoi je te déteste? LAÏS. Vous ne regrettez rien^ me disiez-vous tantôt

SCENE SIXIEME. CHALCIDIAS. C'est l'orgueil qui parlait, et tu Tas pris au mot. Oui, je mourrais content du marché qui me tue, Si je t'avais trouvée au lieu de ta statue; Mais ce bonheur suprême et si cher acheté, Auprès de toi, Laïs, je ne l'ai pas goûté. Je croyais m'approcher du soleil ; à sa place Ce n'était qu'un brillant et froid morceau de glace, Comme en un jour d'hiver, j'ai vu, je m'en souviens, La neige étinceler aux monts Thessaliens. O spectre qu'il suffit d'approcher pour l'éteindre. Cette cime escarpée où je croyais t'atteindre, On ne la descend plus qu'en se précipitant; Mais je te maudirai, du moins, en me jetant I LAÏS. . La douleur est injuste et je comprends la vôtre; Mais lequel de nous deux, seigneur, a trompé l'autre^ Pourquoi vous présenter comme un de ces vainqueurs Qui, s'inquiétant peu si nous avons des cœurs. D'une femme, par tous suivie et regardée, Ne veulent que l'orgueil de l'avoir possédée? On arrive, au milieu de ce monde arrogant, A ne voir dans ces nœuds qu'un commerce élégant; A choisir un amant, comme on en est choisie, Par ennui, par orgueil, au plus par fantaisie; Car pourquoi faire place k ces rassasiés Dans un cœur dont à peine ils se sont souciés? Et si, par un hasard, l'amour nous monte aux lèvres, Nous le coupons tout court, comme on coupe les fièvres. — Mais si vous m'aviez dit :. « O Laïs, aime-moi I » Voilà ce que j'ai fait pour venir jusqu'à toi! » Je n'attends de bonheur que de toi sur la terre; » Va: donnant tout entier, je te veux tout entière... i» CHALCIDIAS, troublé. N'en parlons plus, Laïs... c'est un malentendu.

452 LE JOUEUR DE FLUTE. LAÏS. Ah! je t'accuse aussi de ton bonheur perdu... Perdu pour tous les deux ! Qui sait ce que ta flamme eût versé de chaleur et de vie à mon âme? Qui sait par ton amour ce que j'aurais été? CHALCIDIAS, amèrement. Oui, j'ai frustré d'autant ta curiosité. C'est fâcheux ! j'en conviens. LAÏS. C'est fini sans ressource. N'est-ce pas? Nous avons laissé tarir la source? Je t'ai désenchanté de moi? CHALCIDIAS. Complètement. LAÏS) après un silence. r Il n'importe, seigneur : vous fûtes mon amant ; Que votre illusion vous soit ou non ravie, Elle ne vous doit pas au moins coûter la vie. CHALCIDIAS. Qu'entendez-vous par là? LAÏS. Calmez votre fierté! Vous ne me devez rien pour votre liberté. Je saurai décider Psaumis à vous la rendre. CHALCIDIAS. A son Carthaginois Psaumis vient de me vendre* LAÏS. Soit ! le marché sera moins difficile encore. Je vous rachèterai...

Seigneur. SCÈNE SIXIÈME. 453 CHALCIDIAS. Madame !

LAÏS. Avec votre or, CHALCIDIAS. Je ne reprends jamais ce que je donne ; Et si peu que je sois, je n'accorde à personne Le droit de me le dire et de m'humilier. Tâchez dorénavant de ne plus l'oublier. LAÏS. J'obéirai, seigneur. CHALCIDIAS. Obéir ? par Hercule ! La scène que j'ai faite est donc bien ridicule? Je m'emporte aisément; c'est un vilain travers. Mais peut-on se tuer sans avoir mal aux nerfs? Me pardonneriez-vous? LAÏS. Oui, seigneur. CHALCIDIAS. Que de grâce!. Donnez-moi cette main, Lais, que je Tembrasse. — Qu'elle est froide ! LAÏS, à part. Moins froide encor que son baiser t CHALCIDIAS. Adorable, d'ailleurs, et douce à caresser; Mais pourquoi la gâter par cette aigue-marine? LAÏS. Je ne sais. •ff

The text on this page is estimated to be only 29.04% accurate

454 LE JOUEUR DE FLUTE. CBALCIDIAS. Ah! Laïs, je crois que je devine : C'est quelque souvenir des serments égarés. Qui vous en fît présent? LAIS) arrachant la bague de son doigt et la jetant» Personne. CHALCIDIAS. Vous pleurez?... A part. Elle pleure ! SCÈNE YII. CHALCIDIAS, LAIS, BOMILCAR. BOMILCAR, bas à Lais, dans If fiuid. Est-ce fait, madame? LA IS, bas. Il me déteste. BOMILCAR, bas. Il est bien dégoûté. — Pour ma part, je proteste» LAÏS, bas. Je voudrais vous parler, à vous. BOMILCAR. Chalcidias, J'ai quelque chose à dire ; allez un peu là-bas. CHALCIDIAS. A qu' donc croyez-vous parler ? à votre esclave ? i

The text on this page is estimated to be only 27.55% accurate

SCÈNE HUITIÈME. 4» Bon! voilà mon volcan qui jette de sa lave I Calmez-vous. Je vous prie avec civilité De passer un instant dans la chambre à côté> Si vous n'exigez pas que Laïs se dérange. CHALCIDIAS. Je sors. A part. Que lui veut-il, cet acheteur étrange ? Sachons-le. U sort par la première porte à gauche* SCÈNE YIII. CHALCIDIAS, caché parla portière, LAIS, BOMILCAB, BOMILCAR. L'orgueilleux I LAÏS. C'est un orgueil viril Et qui lui sied. BOHILCAB. Oui-dà ! — Mais de quoi s'agit-il ? LAÏS. Le voici : ce jeune homme à son sort m'intéresse ; Mais comme il ne veut rien devoir à sa maîtresse... — En suis-je là, grands dieux l qu'il me faille en effet Pour le faire accepter déguiser un bienfait! Hélas ! ma m lin s'est-elle à ce point avilie Que la libéralé même en son irait saie l

456 LE JOUEUR DE FLUTK. BOMILGAR. Ce petit montagnard est raide comme un crin : C'est ce qu'en mots pompeux on nomme un cœur d'airain. LAÏS. Ma main se cachera, s'il faut qu'elle se cache. Je tiens à le sauver, non à ce qu'il le sache, Et je viens vous prier... Mais j'ai le cœur si gros, Seigneur, que j'ai grand' peine à rassembler les mots. BOMILGAR. S'il ne tient qu'à cela, nous pouvons nous entendre Vous venez me prier, je crois, de vous le vendre Et de lui rendre après sa chère liberté| Gomme par un accès de générosité. LAÏS. Il pourra l'accepter d'un homme ! CHALCIDIAS, caché. Pauvre fille ! BOMILCAR, à part, regardant lals. Bon ! voilà que ce bout d'épaule m'émoustille I Je mourrai sur la paille. LAÏS. ^h. bien ! consentez-vous ? BOMILCAR9 à part. Décidément, ce bout d'épaule... Hant. Asseyons-nous. Ils l'asseyeiit sur la lit de repot* Vous vous intéressez beaucoup à ce sauvage ? LAÏS. Assez pour le vouloir racheter d'esclavage.

SCÈNE HUITIÈME. 451 BOMILCAR. Eh bien I il est à vous.
LAÏS. Combien vons dois-je ? BOMILCAR. Ah! fi! Le plaisir de vous être agréable suffit. LAÏS. Mais je ne prétends pas... BOMILCAR. Permettez-moi, ma belle, De vous faire cadeau de cette bagatelle ; Et si mon procédé vous semble honnête, eh bien ! Vous avez sur la lèvre un trésor sans gardien... LAÏS, se levant. Vous pourriez plus crûment dire votre pensée, Sans que j'eusse encor droit d'en paraître offensée, Seigneur, et vous ririez, si ce cœur abattu Osait trouver en soi Taccent de la vertu. Je vous refuse donc sans colère et sans phrase. BOMILCAR, après nue hésitation, se levant. Si je n'en suis ravi, que la foudre m'écrase ! Je frémis en songeant à ce que m'eût coûté. Sans votre accès d'honneur, mon accès de... galtô. Croiriez-vous que l'esclave, offert d'un ton si leste, Non-seulement, Laïs, est tout ce qui me reste. Mais c'est mon dernier dé, ma belle, un dé pipé Avec quoi tout mon bien peut être rattrapé I J'étais pour un baiser tenté de m'en défaire ! LAÏS. Vous ne voulez donc pas me le vendre ? I. 2«

458 LS JOUEUR DE FLUTE. BOXILCAR. Au contraire! Et c'est le plus plaisant de ma tentation : Je ne Tai racheté qu'à cette intention. LAÏS. Voulez-Yoos trois talents? B0MILCA1I. Non. LAÏS. Quatre? BOMILCAR. Non, ma chère L'instant n'est pas Tenu d'ouyrir encor l'enchère* LAÏS. Pourquoi pas maintenant, seigneur? BOMILCÀR. Parce qu'il fiat Que vous ayez le temps d'apprendre ce qu'il vaut. LAÏS. Quel est donc votre plan ? BOMILCAR. Vous voulez le connaître ? Eh bien, soit ; Bomilcar ne prend personne en traître. D'ailleurs je suis si sûr de faire échec et mat. Que je peux vous livrer tout mon plan de combat* — Vous aimez ce garçon... convenez-en, madame. LAÏS. Je ne sais... je l'admire au moins du fond de rame*

The text on this page is estimated to be only 29.60% accurate

SCÈ5E HUITIÈSS. 45d BOXILCAR. Je m'accommode assez de
son âpre TÎgiëar. Cest nn san^ libre et pur

460 LE JOUEUR DE FLUTE la! S. Le préambule est long et m'importan â. BOMILCAR. D'ailleurs, vos yeux sauront ramener la fortune j Tandis que je ne suis ni séduisant ni beau : Je ne trouverais pas un écu de ma peau. C'est mon coup de partie; aussi, sur ma parole, Je ne saurais^ madame, en rabattre une obole. LAÏS. Mais vous ne dites pas le prix. Combien? combien? BOMILCAR. . Hélas l cent talents. LAIS. Quoi! cent talents? tout mon bien.» BOMILCAR. Je les dois. CHALCIDIAS, caché. Nous verrons. LAÏS. Ah! s'il m*aimait, encore! BOMILCAR. Oh! quant à vous aimer, je crois qu'il vous adore l Et cet orgueil amer dont il a repoussé Vos bienfaits, vient d'un cœur profondément blessé. LAÏS. Vous croyez? vous croyez? BOMILCAR. J'en suis sûr; mais, en somme. Vous jugerez vous-même en voyant le jeune homme. — Chalcidias! — Est-il sourd? — Hél Chalcidias!

SCÈNE NEUVIÈME. m SCENE IX. CHALCIDIAS,
BOMILCAR, LAIS. CHALCIDIAS) entr'oayraat la portière* Est-ce moi
qu'on appelle? BOMILCAR. Oui. CHALCIDIAS. 7e n'entendais pas,
BOMILCAR. Rentrez, nous n'avons plus rien à dire de grave.
CHALCIDIAS. Ne commandez-vous rien de plus à votre esclave ?
BOMILCAR. Hein? CHALCIDIAS. Ce ton vous surprend? — Je me suis
bien sondé Là-dedans, et me suis à vivre décidé. BOMILCAR, à part.
Qu'est-ce donc qu'il lui prend? Haat. Vous raillez? CHALCIDIAS. Non,
mon maître; Je suis moins courageux que je n'avais cru l'être, Et la mort me
fait peur, voilà tout. I. 26.

462 LE JOUEUR DE FLUTE. LÀ 1 S) à part. Que dit-il?

CHALCIDIAS. Ma jactance n'était au fond qu'un jeu puéril ; Et je sens bien qu'il faut changer de contenance Et demander pardon de mon impertinence.

BOMILCAR. Quand on est de la sorte à la vie attaché, On n'induit pas les gens en un mauvais marché. CHALCIDIAS. Vous avez au rabais, par cette

volte-face, Un esclave de prix. BOMILCAR. Que veux-tu que j'en fasse?

CHALCIDIAS. Je jouerai de la flûte à vos quatre repas. BOMILCAR. Ah !

je m'en moque bien ! CHALCIDIAS. * Je ne vous comprends pas. Je ne

peux pas pourtant, pour vous être agréable, Me mettre autour du cou la

corde irréparable. BOMILCAR, à part. Me voilà ruiné pour la seconde fois

! LAÏS, allant à Chalcidias. Est-ce vous que j'entends? Est-ce bien votre

voix? Si fière tout à l'heure ! et maintenant si basse ! CHALCIDIAS. Je

voudrais bien vous voir un instant à ma place.

SCÈNE NEUVIÈME. 163 LAÏS. A voire place, moi, si j'avais
volre Iras, Pour secouer mes fers il ne Iremjlcrat pas! Et, comme un
condamné poursuivi par la ville, Qui se jette en fuyant dans un temple
d'asile, Pour échapper de même aux poursuites du sort, Comme un autel
sauveur j'embrasserais la mort. CnÀLCIDIAS. Vous parlez fièrement.
LAÏS. Moins que toi tout à Theure. Se peut-il que tu sois si changé dans une
heure? Non ! quelque Dieu jaloux émousse ta vertu. O fier Chalcidias ,
quand t'éveilleras-tu? Que la voix d'une femme au fond de ton cœur vibre!
C'est mourir à moitié que ne plus être libre : Meurs tout à fait, avant qu'on
ne t'ait rien ôté De ton intelligence et de ta volonté ! Meurs, et rendant d'un
coup ton corps à la poussière. Envoie aux dieux d'en bas ton âme tout
entière ! Meurs, et que le tombeau, par toi-même fermé, Laisse une noble
image à ceux qui t'ont aimé ! BOHILCAR, à Lais. Bien ! son œil étincelle,
il se mord la moustache. « LAIS, à Chalcidias. Ah ! je le savais bien que tu
n'es pas un lâche! BOMILCAR, M frottant les maint. Allons ! il se tûra :
c'est un brave garçon ! CHALCIDIAS. Décidément la mort me donne le
frisson.

464 LE JOUEUR DE FLUTE. BOMILCAR. Son mépris et le mien, c'est tout ce que tu gagnes.' LAÏS. Voilà donc la leçon de tes rudes montagnes ! Voilà ce qu'on apprend sur les rocs sourcilleux: A servir, à trembler sous un maître orgueilleux I CHALCIDIAS. 0 courtes nuits d*été, limpides et sans voiles! Solitude des monts ! présence des étoiles ! 0 mon lit de bruyère et de cityse en fleurs ! 0 mes chèvres!... BOMILCAR, à Lais. Ses yeux se remplissent de pleurs. LAÏS, à Chalcidias. Achève I dans ton cœur il se livre une lutte. CHALCIDIAS, avec effort. 0 mes chèvres! pour vous je jouais de la flûte, Je peux bien en jouer au seigneur Bomilcar Qui n'est pas moins que vous digne de cet égard . LAÏS. Oh! quelle lâcheté! CHALCIDIAS, à part. Dis plutôt quel courage ! Haut. D'ailleurs, tout bien pesé, j'aime assez Tesclavago. Pour vivre de travail je suis trop paresseux; Et je suis devenu trop gourmand pour un gueux. La liberté sans pain me semble un pur- fétiche : J'aime mieux m'engraisser de la sueur du riche. LAÏS. Est-ce possible?

SCÈNE NEUVIÈME. 465 CHÀLCIDIAS. Eh! oui, j'en fais
Taveu naïf, Je n'ai rien de commun avec un roi captif, Je ne suis... LAIS,
TiTemeat. i\adit? BOHILCAB, à Chalcidias. Tu t*es trahi toi-même, Roi
captif! CHALCIDIAS, à part. Maladroit I LAÏS. C'était un stratagème '. Il
avait écouté notre entretien. BOMILCAR. Voilà! Et moi qui n*ai pas su
deviner celui-là! Ah! jeune homme, c'est bien! c'est d'une très-belle âme De
s'abaisser ainsi pour sauver une femme! LAÏS. Noble Chalcidias!
BOHILCAR, à part. Je la tiens, pour le coup. LAI S| à Bomilcar. En quels
termes, seigneur, vous puis-je donner tout? Dicz. Elle t'assied à la table ;
Bomilcar est debout à Fantre cM» CHALCIDIAS. Je vous défends,
seigneur... je vous supplie,

466 LE JOUEUR DE PLUTl. Laïs... n'achevez pas cette énorme folie... Réfléchissez avant que de rien consommer. Qu'est-ce au fond qui vous pousse? Oui, vous croyez m'aime! Et votre âme émoussée à l'amour s'évertue Devant Tétrangeté d'un homme qui se tue ; Car je n'ai que cela qui me tire de pair Et me mette au-dessus de vos gens du bel air. Si vous m'ôtez la mort, vous m'ôtez tout mon lustre. Et je reste à vos yeux ce que je suis ; un rustre. Vous ruinerez-vous pour racheter un sang Qu'on ne peut ennoblir un peu qu'en le versant ? L'À 1 s , à Bomilcar. Je vous attends, seigneur; dictez. BOMILCAR, dictant. « Par la présente, « Je reconnais devoir... » CnALCIDIAS. Quoi! sans que j'y consente! S'il ne me plaît pas, moi, d'être ton débiteur, De quel droit oses-tu violenter mon cœur? BOMILCAR, dictant. « Au seigneur Bomilcar... » CHALCIDIAS. 0 résistance inerte ! Serai -je, malgré moi, complice de ta perte? L'À 1 s , à Bomilcar. Ensuite?... BOMILCAR, dictant. « Cent talents pour le paiement desquels... » CHALCIDIAS. Non! S'il faut t' adjurer par les dieux ûnmortelsSi

SCÈNE NEUVIÈME, 407
Lais, ne te sois pas étonnée à toi-même
Au point d'ouvrir ta porte à la pauvreté blême, que je ne la connais pas, toi
qui vécus toujours Parmi les voluptés de tes riches amours : C'est la faim,
c'est la soif, c'est la robe de bure. Le travail au soleil, le repos sur la dure,
C'est enfin un labeur si terrible, entends-tu, Qu'on en fera peut-être un jour
une vertu ! LAIS, à Bomilcar. Après ? BOMILCAR, dictant. a Paiement
desquels cent talents, je lui cède. CHALCIDIAS, à Lais. Tu ne
m'écoutes pas ? BOMILCAR, dictant. « Tout ce que je possède ; a Argent,
meubles, bijoux... » CHALCIDIAS. Mais quel est ton espoir ? D'un cœur
comme le mien qu'oses-tu concevoir ? * Je ne peux pas t'aimer, quand j'en
aurais envie ! Vois : tout raconte ici ta misérable vie ! Tout parle, tout
t'accuse ; et ces riches lambris Sont moins tendus de pourpre encore que de
mépris ! D'où vient ce bracelet ? d'un prêtre, ou d'un archonte ? Lais ôte son
bracelet Ce bandeau, ce collier ? Ah ! tout vient de la honte ! Et c'est à tes
amants exécrés qu'en effet Je devrais mon salut, en souffrant ton bienfait.
Plutôt mourir cent fois ! LAIS, à Bomilcar. Et maintenant je signe ?

468 LE JOUEUR DE FLUTE. BOMILCAR. La date et votre nom sous la dernière ligne. CHALCIDIA'S. Non! — S'il faut déchirer ton cœur, je le ferai. Et ce que ma pitié taisait, je le dirai : J'en aime une autre. LAÏS. Une autre ? ô ciel ! BOMILCAR. Eh! non, madame ; Voyez -vous pas qu'il ment encor par grandeur d'âme? CHALCIDIAS. Son nom est Timandra ; nos pères sont amis ; Nous étions dès longtemps l'un à l'autre promis. C'est une courageuse et belle paysanne, Douce comme Cérès, chaste comme Diane, Grande, et c'était charmant quand son bras ferme et rond Soutenait sans effort la gerbe sur son front. LAÏS. Assez. CHALCIDIAS. Quand je partis : Souviens-toi, me dit-elle, Qu'il te reste en ce coin du monde un cœur fidèle. Dans les désirs d'un jour qui pourront f assaillir. Conserve mon image en toi sans l'avilir. Des ardeurs de ton sang je ne suis pas*jalouse ; Tu me rapporteras ton cœur : je suis l'épouse. La18 s'évaaoait* Laïs!.,. 6 ciel! BOMILCAE. Laîsl

SCÈNE NEUVIÈME. 469 LAIS) se ranimant, à Chalcidias* Vous êtes bien cruel !...« N*importe ! Elle signe. YoQS pourrez la conduire à Fautel. Elle donne l'écrit à Bomilcar qui, en échange, lui remet on papyrot* CHALCIDIAS. Comment 1 LAÏS. Avez -vous cru, dans ce moment suprême^ Que rien n'empêcherait de sauver ce que j*aime? Une autre a votre cœur : donnez-lui votre foi, Seigneur, soyez heureux avec elle. Elle déchire le papynu. CHALCIDIAS, tombant à ses genoux. Avec toi! Je te trompais ; c'est toi, toi seule que j'adore. J'adore ta beauté, mais ton cœur plus encore 1 Cet aveu me brûlait la lèvre... 6 cœur charmant, Dont rien n'a pu troubler le profond dévouement I J'ai voulu résister, tu m'as vaincu. LAIS. Tu m'aimes? CHALCIDIAS. Oui, je t'aime, entends-tu I pardonne mes blasphèmes. Tu viens'pour me sauver de vendre ton passé; Il n'en reste plus rien et tout est effacé. LA 1 S^ se jetant au 90u de Chalcidias. Oh / que je suis heureuse ! — 0 dieux! suia-je éveillée? AUons-noiis-en, quittons cette maison souillée.. • I. 27

The text on this page is estimated to be only 24.36% accurate

iTO LE JOUEUR DE FLUTE* — Mais pas ainsi... Timas !
TioDos entre de la gaaclia. Donne-moi ton manteau. Elle s'enveloppe dans
le manteaa bran de Tima». BOMILCàR. Qui vous presse? faut-il nous
séparer si tôt? Permettez qu*à son tour Bomilcar vous convie... LAÏS. Non,
j'ai hâte d'entrer dans ma nouvelle vie. Adieu, seigneur, adieu !
BOMILCAR. Bonjour, beaux amoureux. Lal8 lort avec Chalwdiai»
B0MILCAR| teiily mettaQt daa9 sa poche le cc^er et le bnealet de Allons, il
est bien doux de faire des beureuxl FIN DU TOME PBEMIBB*

The text on this page is estimated to be only 9.40% accurate

TABLE •• tA C16CE 3 UN HOMME DE BIEN 73 l'aventurière
..•«.» 151 l'habit VERT 265 6ABRIEF:..LE : ' . 305 I LE JOUEUR DE
FLUTE ••• « « 421 F. AURBAU. — DfPRKMTA DX LÂOlft.



THE UNIVERSITY OF MICHIGAN GRADUATE LIBRARY
DATE DUE

|iii|iiii|i;||i!inii!Ii I 3 9015 03021 4707 SDO NOT REMOVE OR
MUTILATE CARD

